

59/12



Brabant

DECEMBRE 1959 • N° 12 • MENSUEL

Le Brabant vu du ciel...



LAEKEN — L'église Notre-Dame; à gauche, dans le cimetière, le cœur de l'ancienne église; dans le fond, le monument dédié à la regentée Reine Astrid.

(Cliché Polyfoto-Avion)

Fédération Touristique de la Province de Brabant

A. S. B. L.

RUE DU LOMBARD, 79-83
BRUXELLES • TEL. 12.89.01
COMPTE CHEQUE POSTAL 3857.76
Bureaux ouverts de 8 h 30 à 18 h.

SOMMAIRE

- Servir... par M.-A. DUWAERTS
- Noël Brabançons, par M. DESSART
- Ode au Brabant par J. DELMELLE
- La collection Evenepoel, par le Comte J. de BORCHGRAVE d'ALTENA
- Musées bruxellois, par G. HEMELEERS
- Henri Vieuxtemps à Saint-Josse-ten-Noode, par J. DU JACQUIER
- Laeken, par R. POREYE
- Tourisme à Wavre, par J. DELMELLE
- Du carnaval de Binche au paysan du Danube, par A. MARINUS
- La chapelle Saint-Pierre au hameau de Hoogen à Budingen par V. G. MARTINY
- Saint-Josse-ten-Noode, centre d'art, par C. S.
- L'Art en Brabant, par P. PALAVAS
- « Frère Lapin » et le Folklore africain, par H. JAMESON
- Poème : Décembre, par P. D.
- Caprices de l'an 60, par FRANÇOISE

Les textes publiés n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Notre cliché couverture :
ASSENT — Le moulin à vent.
(Photo de Sutter)

Salut à...

i'Opération Brabant

PUISQUE nous en sommes à la mode « opérationnelle », je ne vois pas pourquoi je ne saluerai pas ici, dans ce numéro de fin d'année de cette belle revue, ce qui, à mes yeux, constitue « l'Opération Brabant ».

Après quelques années de tâtonnements, de recherches d'essais heureux ou malheureux, la Fédération touristique brabançonne a pris, en effet, un départ foudroyant. Ce départ que lui souhaitaient tous ses amis, mais que peu d'entre eux espéraient aussi décisif. Grâce d'ailleurs — disons-le tout de suite pour que nul malentendu ne se puisse établir — aux efforts de la première équipe Cantillon-Janson, qui débaya le terrain, le tandem nouveau a déjà fait merveille. L'autorité souriante du Président Spaelant, l'activité multiforme et surabondante du Secrétaire permanent, M. Duwaerts, ont donné à la Fédération un élan, un « punch » absolument remarquables.

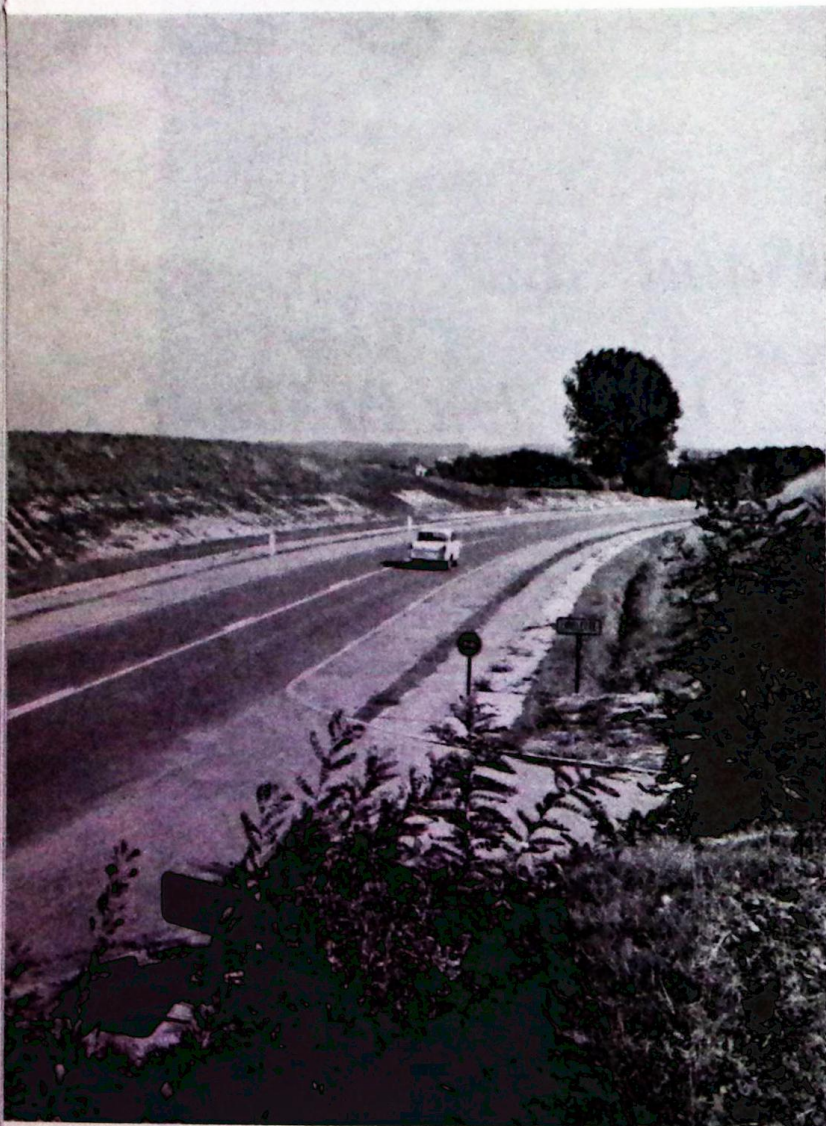
Aussi est-ce avec joie que le Commissaire Général au Tourisme s'associe à ces efforts, à cette action de tous les instants.

La province de Brabant est, par mille facettes, riche et passionnante. Encore faut-il la faire découvrir, avec des moyens modernes, vigoureux, agressifs, capables de faire reconnaître à Léau et Nivelles leur place de Villes d'Art, à Waterloo ses titres de haut lieu d'Histoire, aux Châteaux brabançons leur beauté et leur charme, à tout le Brabant enfin ses qualités d'âme et d'équilibre heureux.

C'est cela qui constitue cette Opération Brabant, permanente et vigoureuse, enthousiaste et énergique, menée avec cœur, avec foi et intelligence.

Bonne chance à ceux qui la conduisent. Leur effort ne peut rencontrer que sympathie active et réponse enthousiaste. Qu'ils soient assurés, en tous cas, de celle du Commissaire !

ARTHUR HAULOT,
Commissaire Général au Tourisme.



Une vue de la nouvelle route provinciale 430.

(Photo « Le Soir »)

Servir

Voici que l'année s'achève, une nouvelle fois !

Décembre, le mois des bilans, des retours en soi-même, des renouveaux aussi.

Pour la Fédération touristique du Brabant, cette fin 1959 aura été cruciale. La relance de nos activités voulue par notre si actif Comité exécutif — auquel je tiens à rendre hommage en passant — va se matérialiser davantage encore en 1960. Mais rappelons, d'abord, à nos lecteurs la part importante prise par nous dans L'OPERATION MUSEES, le Cycle de nos Midis du Tourisme, nos manifestations de propagande tant en Belgique qu'à l'étranger, l'aide aux Syndicats d'Initiative de notre

si belle province. Enfin, il est inutile, nous semble-t-il de parler de notre revue « Brabant ».

D'après les échos qui nous sont parvenus, nous croyons que tous nos lecteurs ont apprécié l'effort consenti par notre Comité exécutif et les autorités provinciales en vue de doter notre Fédération d'une revue digne du fier passé du Brabant.

Je tiens à remercier ici mes collègues du Comité exécutif, Messieurs MARINUS, vice-président, CRESENS et GOFFAUX, administrateurs, ainsi que tous nos collaborateurs, grâce à qui, notre revue « Brabant » est ce qu'elle est.

Notre effort sera donc encore poursuivi en 1960. Mais il faut que tous nos amis lecteurs nous aident. Notre revue doit être mieux connue et plus largement diffusée. Elle ne coûte pas cher et si chaque membre de la Fédération nous amenait un nouveau membre, nous pourrions, grâce à ces milliers de nouveaux abonnés, envisager la création de nouvelles rubriques.

Ainsi donc, amis lecteurs, vous savez ce qu'il vous reste à faire. Diffusez notre revue

auprès de vos amis, de vos relations, de la jeunesse, avide de documentation. N'attendez pas un rappel de notre part pour payer votre cotisation. Versez, dès aujourd'hui, la somme de 50 fr. à notre C.C.P. 3857.76 et amenez-nous vos amis. La grande famille des défenseurs et des amoureux du Brabant ne sera jamais assez grande.

LE MOULIN D'ASSENT.

En couverture, vous aurez sans doute reconnu le moulin à vent d'Assent. Ce vieux moulin en bois, datant probablement de la fin du XVII^e siècle, a été acquis tout récemment par la ville de Diest. Grâce à l'aide généreuse du Commissariat général au Tourisme et de la Province de Brabant, la ville de Diest va pouvoir le reconstruire sur le rempart près de sa très belle plage. Ce sera une attraction supplémentaire pour les nombreux touristes se rendant à la plage et cela fera certainement la joie des enfants. Ainsi donc, voilà encore un moulin à vent qui aura été sauvé ! Grâce en soit rendue à toutes les bonnes volontés qui auront œuvré pour arriver à ce résultat. Ceci augure bien, en tous cas, de la future « OPERATION MOULINS » qui sera déclenchée en 1960 en Brabant, car « OPERATION MOULINS » il y aura avec tout ce que cela implique.

Les travaux de réédification du moulin d'Assent débiteront au mois de février, avec le concours de la main d'œuvre spécialisée du Domaine provincial de Bokrijk, pour se terminer fin mai. Nous aurons, d'ailleurs, l'occasion d'en reparler plus longuement une autre fois.

LA PROVINCIALE 430.

Le 25 novembre dernier, il a été procédé à l'inauguration officielle du tronçon de la route provinciale 430 reliant Rixensart à Court-Saint-Étienne. Cette inauguration, à laquelle assistaient de nombreuses personnalités a revêtu un caractère particulier.

C'est qu'en effet la 430 sera une des épines dorsales du tourisme en Brabant quand elle sera complètement terminée. N'aboutit-elle point, en effet, à Villers-la-Ville, dont les ruines sont un des nombreux joyaux de notre province. Elle traverse toutes les Ardennes brabançonnes et dessert ainsi un très grand nombre de localités touristiques. De plus, la 430 est praticable non seulement aux automobilistes, mais encore aux cyclistes et aux piétons ! Peu de routes, pensons-nous, cumulent autant de qualités.

Aussi avons-nous l'intention d'éditer un dépliant en couleurs à partir de cette nouvelle route provinciale. Son titre ? « CONNAISSEZ-VOUS LA 430 EN BRABANT ? ». Il est actuellement sur le métier et son impression sera terminée pour le premier trimestre de 1960. Il fait, en ce moment, l'objet de tous nos soins et complètera ainsi notre si belle série d'itinéraires que vous pouvez toujours vous procurer en nos bureaux.

NOS LOCAUX.

Et puisque nous parlons bureaux, levons, un instant, le voile qui cache des projets actuellement à l'étude. Nous étudions en ce moment, en effet, la possibilité de doter la Fédération de nouveaux locaux.

C'est là, évidemment, un très grand projet qui demande à être mûri. Mais le jour où il sera réalisé, l'outil indispensable aura été forgé pour permettre à la Fédération de remplir pleinement sa mission d'accueil d'abord, de documentation ensuite.

Comme vous le voyez, l'année 1960 sera importante dans la vie de la Fédération car je ne vous ai rien révélé non plus de nos manifestations de propagande qui seront encore augmentées.

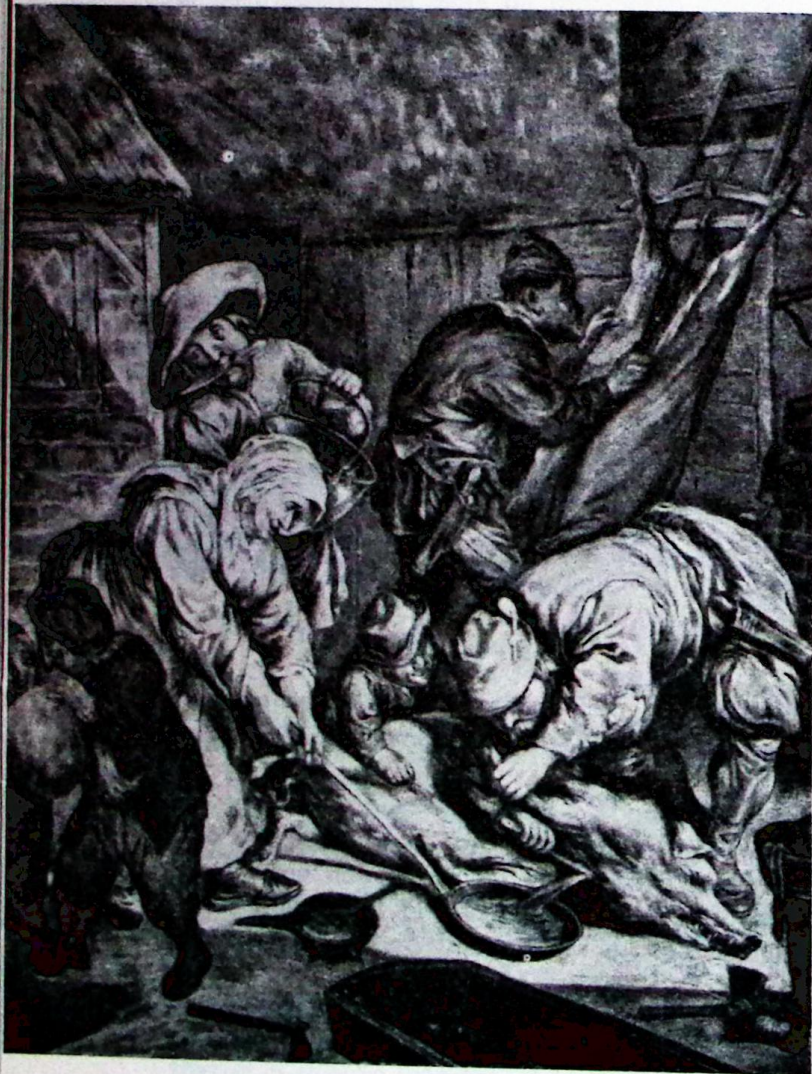
Quoi qu'il en soit, nous restons toujours à votre disposition. Ecrivez-nous. Demandez-nous des conseils. Soumettez-nous vos suggestions. Et sachez que notre objectif reste toujours le même : SERVIR.

Et que chacun de vous trouve ici nos meilleurs souhaits pour que 1960 vous apporte joie, santé et prospérité.

MAURICE-ALFRED DUWAERTS.

Noëls brabançons

AVEZ-VOUS déjà songé, ami lecteur, touriste brabançon, à l'aspect que peuvent présenter ces bourgades que vous avez traversées à la belle saison, à l'occasion des fêtes de la Nativité ? Et si vous avez le privilège de résider en l'une d'entre elles, ou d'assister à ces festivités, ceci même en dehors de toute conception philosophique quelconque, avez-vous eu la curiosité de vous interroger sur leur signification ? Le fait vous permettra de mieux situer les caractères de notre belle province et vous en apprécierez d'autant plus vos périples futurs.



La préparation de la fête de Noël.
(Gravure de Corneille Dusart. XVI^e siècle)

On peut dire sans crainte d'exagération, que la célébration de la fête de Noël modifie notablement la physionomie et l'atmosphère de nos régions. Certes, la chose est plus perceptible en ville, mais dirigée en un autre sens et, pour en apprécier la saveur véritable, qui songera à nier que tel modeste étalage de boutique de campagne, à l'édification duquel son propriétaire aura apporté la science et la foi qui lui proviennent parfois depuis des générations, est moins évocateur que les modernes féeries de nos grands magasins à rayons multiples ? Il existe là tout un folklore qui n'a été que fort peu développé et au sujet duquel il nous plaît assez de vous entretenir en cette occasion.

Cette idée nous est venue parce que nous savons qu'approche la période pendant laquelle un brave homme d'épicier de village (bien que le lieu porte le nom plus pompeux de « commune », tout en relevant de la première appellation), veuf à présent, et dont les enfants ont été absorbés par la ville, va employer toutes les ressources d'un art naïf à la décoration d'une très modeste vitrine dans laquelle figureront, notamment, une crèche et des personnages de plâtre que nous connaissons depuis près de 30 ans... Où et en quoi cette ferveur peut-elle trouver ses origines et que peut-elle signifier ?

La célébration de la fête de Noël présente suffisamment de particularités en nos régions que pour justifier un certain développement notamment quant à son origine et à son développement à travers les âges. Disons donc qu'elle trouve ses sources pour les anciens peuples germaniques dans la célébration de la fête du solstice d'hiver ou de la mi-hiver (midwinter, en vieux bas-allemand), laquelle n'était elle-même (après la conversion de nos anciennes peuplades au christianisme) que la continuation de l'antique fête du « Joul » que leurs pères célébraient chaque année vers l'époque où le soleil remonte sur l'horizon. La signification de ce terme « joul » est controversée. Certains l'expliquent par « hjul », roue; d'autres le mettent en liaison avec la déesse « Demeter Julo », des Grecs et en concluant que « Julius, Jiuleis » ou « Geola » signifiait primitivement le « mois » et la fête « des Moissons », ils supposent que nos ancêtres remirent leur fête des Moissons jusqu'au solstice d'hiver. D'autres encore font dériver ce nom de

« Jul », du finnois « juhla », fête solennelle, et cette hypothèse expliquerait comment les peuples du nord passant du paganisme au christianisme et substituant à leur fête du solstice d'hiver la fête de Noël, n'ont pas cherché à donner à celle-ci un nom particulier. Il en est de même du nom haut-allemand « Weinachten », qui en signifiant « nuit sainte » (de « wy » : saint) s'adopta à merveille à la fête chrétienne qui nous rappelle que Jésus-Christ est né au milieu de cette nuit sainte. Le terme flamand « kerstfeest » et « kerstdag » signifie « fête du Christ ».

Noël est dérivé du latin « natalis », jour de naissance, ou comme le veulent certains auteurs, « de nouvel an », parce qu'en France l'année commençait, aux premiers siècles du christianisme, au jour de la naissance du Seigneur. On suppose que c'est vers le milieu du IV^e siècle que le Pape de Rome et l'Evêque de Jérusalem décrétèrent que cet anniversaire serait célébré le 25 décembre. Durant tout le moyen âge, la veille et le jour de Noël furent des « lotdagen » (1) importants en nos contrées.

Le 24, le midwinter (mi-hiver) amenait les grandes fêtes de la nuit-mère (moedernacht, à laquelle se joignaient les douze saintes nuits qui menaient à la fête de la sainte lumière, que le peuple appelait encore jusqu'au début du XIX^e siècle, le « dertien-dag » — le treizième jour). Toutes les fêtes de la nuit-mère et des douze nuits (twaalf nachten) se célébraient pendant la nuit : c'étaient des banquets, richement éclairés, où on ne mangeait que certains mets, rigide-ment choisis d'après les prescriptions des lotdagen; des réunions où l'on consultait le sort des manières les plus différentes; l'époque à laquelle, souvent, se décidait l'avenir pour toute une année. Les commentateurs qui ont dépouillé les anciens relevés des lotdagen disent qu'en cette nuit la moindre circonstance avait et possède encore parfois pour des millions d'hommes, une haute signification.

En Brabant, les chroniques reprennent qu'à l'occasion de la fête de Noël, les seigneurs (et les communautés ecclésiastiques) se montraient magnanimes envers le bas peuple; des dons étaient faits. Ces journées étaient aux yeux des serfs comme une éclaircie en leur triste existence et les historiens rapportent qu'en la circonstance était bannie la croyance aux neckers, kabouters et autres elfes (esprits) qui paralysait leur vie quotidienne. On veillait tard dans les chaumières et, contrairement à toute habitude, des groupes de passants se remarqueaient sur les chemins enneigés, dans la campagne. Il est difficile à notre époque de se représenter la portée de cet événement pour nos anciennes

populations laborieuses, mais on peut se douter de l'accueil réservé en sa modeste demeure à l'heureux bénéficiaire des largesses de son seigneur ou de la communauté religieuse de l'endroit.

La tradition veut qu'en l'an 1224, Saint François d'Assise construisit une crèche et fit pénétrer les animaux dans l'église pour la première fois. L'arbre de Noël daterait du début du XVI^e siècle. C'est à cette époque qu'un soir de 25 décembre, Martin Luther se munit d'une branche de sapin qu'il orna de bougies, disant à son fils : « Voici l'arbre de Noël ».

Avant cette époque l'antique gui détenait ce symbole et fut successivement détrôné par le houx et le sapin. Ces usages ne sont que la continuation de traditions beaucoup plus antiques et qui remontent aux premiers siècles de la civilisation et, peut-être, à l'aurore du genre humain.

L'idée que le soleil à l'époque du solstice



Verrons-nous, à la Noël, nos campagnes sous leur manteau hivernal immaculé ?
(Wemmel. — Photo de Sutter)



(Photo de Sutter)

LOMBEEK-NOTRE-DAME.

« La Nativité », détail du retable.

d'hiver rajeunit et s'engendre, pour ainsi dire, le nouveau, fit donner à la nuit du 25 décembre le nom de nuit mère. Car c'est le 25 décembre (le « 8 ante cal januar ») à minuit, que les calendriers anciens fixaient le commencement de l'hiver et que l'on fêtait la naissance du soleil. Durant treize jours tout travail lourd était suspendu, tout criminel était protégé contre les poursuites de la justice, toute querelle, toute rixe était remise jusqu'à la fin du « Julfred » ou paix de Jul. On se visitait, on se traitait, on se faisait des présents.

Ce n'est qu'au dixième siècle que la fête de Noël détrôna définitivement en nos régions, la fête du solstice d'hiver. Mais bien que les missionnaires fissent tous leurs efforts pour débarrasser la nouvelle fête chrétienne des traditions païennes, ils n'y réussirent qu'imparfaitement. Nous retrouvons encore de nos jours dans nos campagnes brabançonnaises les souvenirs christianisés de la grande fête païenne, non seulement dans plusieurs usages qui ont lieu à Noël, mais aussi et en particulier dans le grand nombre d'idées populaires qui se rattachent à ce jour. Ces rites ne sont plus guère observés en ville, à de rares exceptions près, mais si vous avez le privilège en cette occasion d'être l'invité de l'une de nos vieilles familles résidant en la partie rurale de la province, vous serez probablement étonné de ce que vous pourrez y observer. Naïvetés, superstitions, certes, mais reflets spontanés de l'âme de nos populations. En voici quelques exemples. Des fiancés jettent deux noix dans le feu. Si elles brûlent paisiblement, leur mariage sera heureux, si elles éclatent bruyamment, c'est un fâcheux présage (Zellik - Grand Bigard, 1932). La jeune fille se rend près du puits avec une bougie et regarde dans l'eau, persuadée d'y voir le portrait de son futur mari (Vlezenbeek, 1934).

Quand la lumière s'éteint à table la veille de Noël, on croit qu'un des convives est voué à la mort (recueilli d'après un témoin auditif, Bruxelles, bas de la ville, 1912).

A Hoeilaart (également, à peu près pareil, à Asse), jusqu'il y a peu d'années, il était de tradition que les jeunes garçons de l'assemblée aillent la nuit de Noël au poulailler, avec l'espoir, dans l'obscurité et les yeux bandés, de mettre la main sur un coq ou une poule noire, la prise leur étant rachetée par quelque présent. La petite commune de St-Remy-Geest, près de Jodoigne, est également riche en folklore de Noël, celui-ci concerne surtout les affaires de cœur... Nos coutumes contemporaines et citadines sont moins empreintes de mysticisme mais n'en sont pas moins tenaces. En effet, rares seront, croyons-nous, les foyers où le soir du 24 décembre ne s'allumera pas l'arbre de Noël; la coutume a repris avec une nouvelle vigueur depuis la fin de la dernière guerre; il en est de même du « cougnou », la miche de pain au lait ornée du « Jésus » en sucre, que la maîtresse de maison

présente à table au petit déjeuner du 25. La tradition des cadeaux appendus ou non à l'arbre de Noël n'est pas encore implantée, mais se pratique de façon assez courante. L'effort est le plus souvent porté à la présentation proprement dite de l'arbre. Les fêtes de la Nativité ont à nouveau repris le caractère qui leur est inhérent, c'est-à-dire, familial. Nous disons bien, à nouveau, parce que nous sommes assez d'avis que vers 1930 il n'en était pas ainsi, nous n'en étions que vers la fin d'une certaine période d'euphorie...

Quoi qu'il en soit, la soirée du 24 décembre est généralement réservée aux agapes intimes. A minuit, un assez grand concours de monde écoute la messe en nos églises, d'autres, plus prosaïquement, attendent le « Minuit Chrétiens... » de leur poste de radio ou de télévision. Le jour de Noël est souvent consacré aux réceptions ou visites familiales; on mène les enfants voir la crèche à l'église.

Parfois d'anciennes traditions ont subsisté en certains quartiers de la ville (voir F.B., mars 1958, notre article : Laeken, etc.). Les méchantes langues disent qu'elles ne sont pas tout-à-fait désintéressées, nous le savons fort bien, mais n'approfondissant que le côté folklorique de la question, voici (traduction libre du patois brabançon) le texte d'un cantique chanté par les enfants de Koningslo le soir du 24 décembre aux portes des habitations, à Laeken (Tour Japonaise); nous n'avons pu en recueillir qu'un couplet, les chanteurs ayant une grande tournée à faire, il fait tôt noir et... les petites jambes se fatiguent vite :

Noël ! Noël !
Pareils au Rois Mages
Nous venons vous apporter
Tout ce que vous pouvez souhaiter (sic.)
Que la Noël vous soit douce
.....
... Et nous vous en remercions...

Encore n'avons-nous obtenu ce résultat qu'après une répétition...

**

Nous ne parlerons que pour mémoire des illuminations qui, en fin de chaque année animent Bruxelles, tout le monde les a présentes à la vue et elles ne constituent que le prolongement de ce que nous disons plus haut. Fastueuses, elles ne réjouissent toutefois que l'œil et nous croyons que le modeste artisan dont nous entretenons le lecteur au cours des premiers paragraphes de cet article, par la représentation naïve de l'une ou l'autre scène de la nuit sainte, apporte également au Brabançon une contribution importante au folklore de Noël et à ceux qui en ont l'occasion, nous ne pouvons que recommander l'examen attentif de ces modes-

tes étalages qui révèlent, parfois, une profondeur de sentiments insoupçonnée.

Cette petite esquisse serait incomplète si nous ne faisons mention de l'effort tout spécial qui est consenti chaque année par une commune brabançonne bien intéressante : Grimbergen.



Le soir du 24 décembre, les enfants chantent devant les habitations.

(Dessin Van Assel)

La Noël y est célébrée avec grandeur, avec luxe, serions-nous tenté de dire; une crèche monumentale est élevée dans l'église Saint-Servais et un cortège représentant les principales scènes de la Nuit Sainte, parcourt, plusieurs jours de suite, la localité. La chose est réellement à voir.

MAURICE DESSART.

(1) Jour de sort, c'est-à-dire qui décide du sort des moissons, du bétail et même de celui des populations toutes entières ou, au moins, d'individus isolés, pendant le cours de l'année.

Ode au Brabant

*Ainsi que le fléau d'une exacte balance,
Horizontal Brabant, tu fais l'égalité :
Flandre et pays wallon, malgré leurs dissemblances,
Ont même cœur ouvert et même humanité.*

*Au plus je te regarde et scrute ton visage,
Au plus il me paraît comme étant d'un enfant
Qui, grandi, transformé, garde en dépit de l'âge
Mille traits qu'il emprunte à ses deux ascendants.*

*Tu rassembles en toi ce qu'ils sont l'un et l'autre.
Tu te confonds avec l'Ardenne et la forêt
Ainsi qu'avec la plaine où l'avoine et l'épeautre
Mûrissent au soleil chaleureux de juillet.*

*Tu ris et ton rire a tant de diverses nuances.
Tu chantes et ton chant a bien plus qu'une voix,
Celle des cramignons de Meuse et des romances,
Celle des carillons flamands et des beffrois.*

*Le vent lui-même a deux saveurs : sel et résine.
La mer suit jusqu'à toi le chemin des canaux
Cependant que, là-bas, tes bois et tes collines
Sont le flot qui précède un plus vaste troupeau.*

*Brabant, ô carrefour, creuset de deux langages,
Commun pays à ceux du Sud et ceux du Nord,
Tu composes le plus surprenant alliage,
Tu réussis d'instinct un difficile accord.*

*Je nomme Tirlemont, Louvain, Perwez, Nivelles,
Par amour, par plaisir, pour la sonorité.
Je cite d'autres lieux. Je dis enfin : Bruxelles.
N'est-ce pas là, Brabant, ton point de gravité ?*

JOSEPH DELMELLE.

LA COLLECTION EVENEPOEL

aux Musées Royaux
d'Art et d'Histoire

IL ne peut être question dans cette note d'un exposé complet concernant les faïences en général et les « Delft » en particulier.

De très nombreux ouvrages érudits ont été écrits dans ce domaine; on trouvera à ce sujet des indications dans la bibliographie en fin d'article.

Il suffit pour le moment de rappeler que la faïence, qui tire son nom de la ville de Faenza, en Italie, fut connue à Anvers, comme le souligne Marcel Laurent; qu'à la suite des troubles de la seconde moitié du XVI^e siècle, des artisans émigrèrent de nos provinces et se fixèrent plus au Nord.

Au XVII^e siècle, Delft devint, en Hollande, le centre principal, où après avoir imité les décors italiens, les faïenciers copièrent les bleus de Chine.

Des officines de Delft étaient en mains de familles entreprenantes comme celles de Van Eenhoorn, Hoppestayen, Fictoor, Kocks.

L'importation de porcelaines d'Extrême-Orient procura des modèles innombrables; on imita à Delft le Japon doré, la « famille verte » et la « famille rose » mais aussi des tableaux et des gravures des ornemanistes comme le fut Daniel Marot, français protestant venu trouver refuge en Hollande, au temps de Guillaume d'Orange, le futur Guillaume III en Angleterre.

Au XVIII^e siècle, la porcelaine européenne et surtout allemande fut imitée à Delft. Les faïenciers de cette ville supportèrent mal la concurrence des faïences fines importées principalement de Grande-Bretagne.

Au XIX^e siècle, il s'agit d'une survie pour un métier qui pendant des décades donna le ton dans cette partie-ci de l'Occident.

Au XVII^e siècle déjà, au XVIII^e siècle surtout, Delft inspira un très grand nombre de faïenciers de nos provinces, d'Allemagne et de France.

Nos musées possèdent la collection la plus riche du monde, mais l'amateur sait qu'il trouvera



Salle Evenepoel (détail).
(Photo de Sutter)



Potiches à décor cachemire. Fin du XVII^e siècle, début du XVIII^e siècle. — On y voit des oiseaux, des feuillages, des personnages animés, et surtout des bleus profonds, de beaux rouges et quelques verts nuancés.

(Photo de Sutter)



Vue de Bruxelles. — Les proportions des personnages, des carrossiers et du carrosse donnent plus d'étendue à cet espace où l'on voit Saint-Jacques sans clocher, où l'on découvre la statue de Charles de Lorraine et les immeubles clôturés selon un usage encore persistant aux Pays-Bas.
(D'après une gravure.)
(Photo de Sutter)

énormément à voir et à étudier au Rijksmuseum à Amsterdam, au Musée Communal de La Haye, à Rotterdam et à Arnhem.

La faïence de Delft influença en Hollande même des ateliers à La Haye, à Rotterdam et à Schiedam, vers 1760. A Arnhem, la faïence prit un aspect plus original, nous en possédons une série très précieuse.

Nous verrons dans la suite que bien d'autres centres européens se servirent des modèles créés dans les Pays-Bas et notamment à Bruxelles.

Nous ne voudrions pas manquer l'occasion de signaler ici que nous sommes reconnaissants à notre maître regretté Marcel Laurent qui nous fit connaître et admirer les céramiques de nos musées et à M. Jean Helbig d'avoir précisé bien des points concernant ces objets auxquels il a donné et donne tous ses soins comme le fait également Madame Mariën-Dugardin.

Voici donc la salle dédiée au souvenir d'Albert Evenepoel.

Alors que trop souvent les pouvoirs publics font

Appliques.

(Photo de Sutter)

Voici des plats bleus et blancs multicolores, des produits des ateliers d'Albert Klot, d'Henrich van Hoorn et de Jean van Duyk. Bien des marques ont été relevées par les soins de M. Jean Helbig sur ces pièces diverses; corbeille ajourée, plat, service pour poisson, etc. Au mur, des panneaux illustrant la Bible: rappelant Adam et Eve, Moïse et le Serpent d'airain, l'histoire de Samson, celle de David et de Goliath. On y voit Jonas jeté dans les flots, Joseph et la femme de Putiphar. Des illustrations de la vie du Christ. On y distingue la Fuite en Egypte, la Transfiguration, et divers sujets se rapportant à la Semaine Sainte.

(Photo de Sutter)

preuve d'ingratitude envers ceux qui se sont dévoués à l'Etat, les Musées royaux d'Art et d'Histoire prônent le culte des mécènes qui, pour le plus grand nombre, ont enrichi le patrimoine national.

Collectionner les œuvres d'art, c'est préserver de la destruction des témoins du passé; c'est faire œuvre d'historien que de recueillir, étudier et classer des objets qui portent souvent des inscriptions, des marques, constituant ainsi des archives dont le support est autre que le papier et le parchemin, mais qui ont une valeur pareille à ce qu'on appelle des documents écrits.

Ajouter à cela tout ce qu'on peut tirer de l'étude des formes et des décors dans le domaine de l'évolution des styles et du goût.

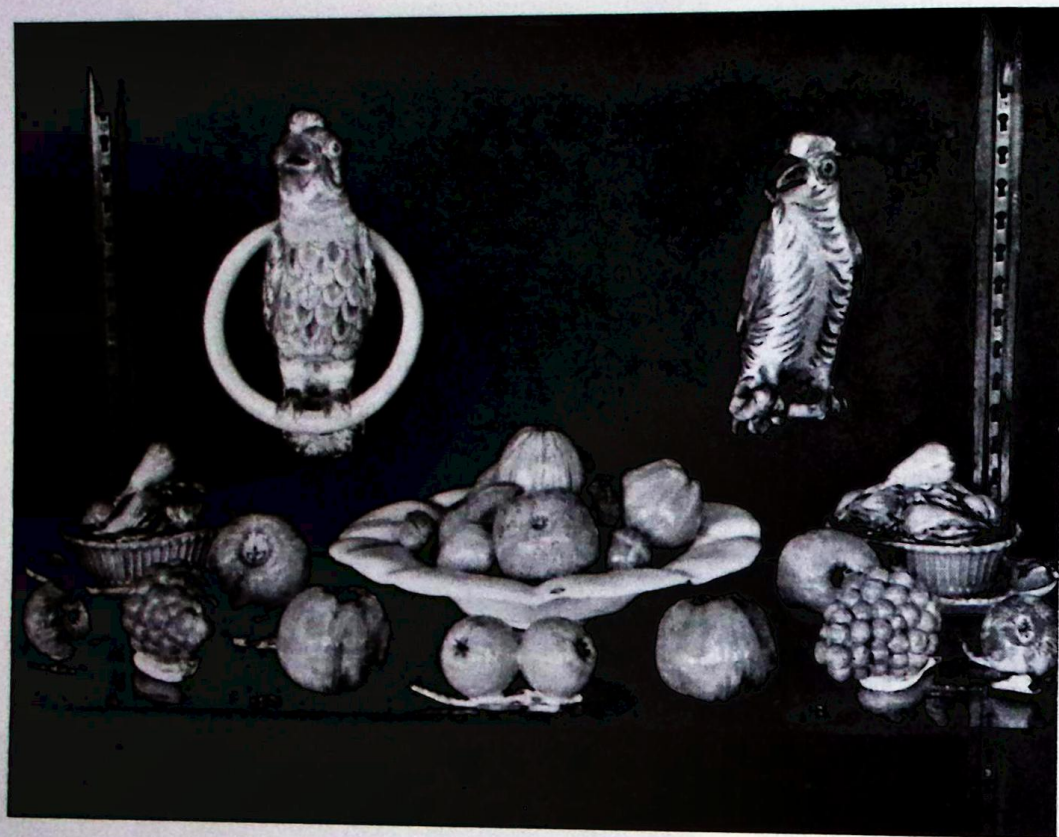
Grâce à Albert Evenepoel, collectionneur intelligent et tenace, les Musées royaux d'Art et d'Histoire possèdent, nous l'avons dit, la plus belle collection de « Delft » connue.

C'est cet ensemble que nous allons parcourir en montrant qu'il y a là une étonnante illustration pour plusieurs chapitres de l'Histoire des arts industriels où l'on étudie technique, esthétique, influences reçues, créations et copies et même cheminements commerciaux.

Les figurines ici réunies sont d'une plasticité diverse, les unes évoquent l'Europe, les autres l'Asie. On y trouve la Vierge, mais également des bouddhas à côté d'un petit seigneur saluant et des pièces évoquant des personnages officiels. Il y a bien d'autres objets dans cette vitrine: la représentation de chaussures, un spinario, une petite vache couchée au pelage couvert de motifs chinois, des fruits, des musiciens, des joueurs de cornemuse, de fife, de vielle ou de violon, des perroquets et des perruches. (Voir photo suivante.)

(Photo de Sutter)





Voici en détail les objets dont question dans la légende précédente.

(Photo de Sutter)

La collection que nous allons visiter offre, en effet, cent sujets de méditation, on y voit d'où les faïenciers de Delft tirent leurs modèles, comment ils les interprétèrent, comment ils créèrent des œuvres personnelles ; on y voit également comment les faïences de Delft inspirées des faïences italiennes puis des porcelaines de la Chine et du Japon, des faïences de Rouen ou de Nevers, furent imitées à leur tour dans de nombreux ateliers européens.

Nous avons rappelé qu'il y avait des faïenciers italiens à Anvers, dès le XVI^e siècle, ils y formèrent des élèves du terroir ; parmi ces artisans, de nombreux émigrèrent dans les Pays-Bas du Nord pendant les troubles religieux qui marquèrent cette époque : Middelbourg, Harlem, comptent parmi les étapes de cette émigration.

Nos Musées, la Vieille Boucherie et le

Parmi les pièces non marquées on distinguera celles-ci en bleu et blanc.

(Photo de Sutter)



Sait-on que les Musées royaux d'Art et d'Histoire possèdent la majeure partie des pièces connues, attribuées à Arnheim ? La plaque reproduite ci-contre est un document capital pour l'identification de cette production rare, où les pièces de forme évoquent souvent celle de l'argenterie en figurant bassin, aiguillère, théière, cafetière, soupière ou plat. Le bleu y domine et voisine avec le violet, quelques roses et rouges, quelques jaunes, quelques gris ou des verts olives.

(Photo de Sutter)

Musée des Hospices à Anvers, abritent des faïences de notre métropole, pièces de belle qualité, comme la cruche de Jan van Boghaert, œuvre datée de 1562, et les carreaux de l'Abbaye d'Herckenrode que Mathilde de Lexhy commanda, en 1532, à P. F. van Venedigen (de Venise).

Ces origines lointaines sont obscures et les produits de ce temps sont marqués d'italianisme.

Les rinceaux à l'antique, les putti, les têtes d'Empereurs romains, se retrouvent sur les pièces les plus anciennes, mais bientôt paraîtront des motifs tirés de gravures européennes, puis, surtout, viendra l'apport asiatique.

On rappellera utilement ici, qu'avant la fin du XVII^e siècle, les ateliers européens ne pratiquaient pas la porcelaine au kaolin que connaissaient les céramistes chinois et japonais, et cela depuis longtemps. Les produits de ce genre, importés d'Asie, parurent tout d'abord des merveilles, des objets extrêmement rares, fabuleux, des dons princiers. Le commerce hollandais s'entendit à importer en Europe de plus en plus de potiches, de cornets, d'assiettes et de pièces de forme aux décors somptueux, mais les voyages par voiliers étaient longs et périlleux et ces œuvres, transportées de loin, coûtaient cher.

Pour satisfaire une clientèle étendue, les faïenciers créèrent un « erzats », qu'on me pardonne ce mot affreux, mais il dit bien ce qu'il doit signifier à un moment précis. En effet, longtemps la faïence au décor oriental devait donner l'illusion de produits en une matière supérieure. La porcelaine au Kaolin, dure, transparente, dont les décors font partie du support, est, techniquement parlant, d'une autre qualité que la faïence faite de terres opaques, aux émaux qui sautent, car ils n'adhèrent qu'en surface.

La perspective a changé depuis, car aujourd'hui, l'amateur donne beaucoup plus pour une

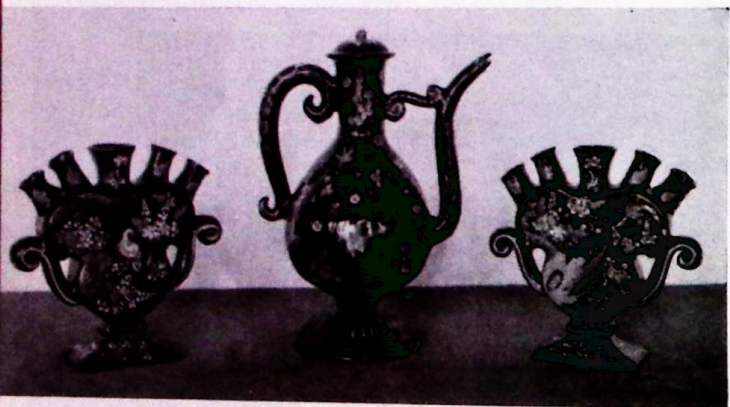


Voici certainement une pièce créée au moment où des milieux distingués se mirent en faïence. Nous avons ici des scènes champêtres, des bergeries et des lignes Louis XV si tourmentées qu'on peut les qualifier de baroques.

(Photo de Sutter)

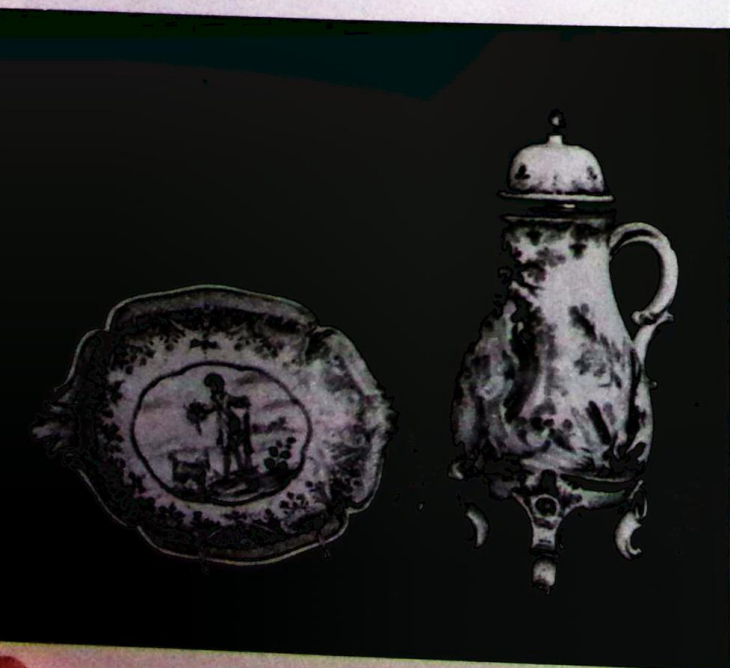


Potiches, laque noire et olive, aux éclats extraordinaires. Formes et décors sont empruntés à l'Asie lointaine.
(Photo de Sutter)



Fond noir et décor de fleurettes et d'oiseaux où dominent le gris-bleu, des verts, et où viennent des points blancs, des jaunes et des roses assourdis, parfois un bleu outre-mer y éclate.

(Photo de Sutter)



Deux autres pièces d'Arnheim, bien dans l'esprit Louis XV, montrant un chasseur heureux et une réunion animée. Le premier sujet est environné de motifs réguliers faisant penser au temps du Roi Soleil. La forme contournée de la cafetière est amusante.

(Photo de Sutter)

faïence de Delft imitant une porcelaine de Chine ou du Japon que pour le modèle original.

La faïence a souvent des tons plus chauds, quelque chose de plus onctueux que les décors répandus sur la porcelaine. Evidemment, tout cela touche aux problèmes des nuances, de la sensibilité, et même de modes et d'engouements passagers.

Les faïenciers de Delft, pendant des décades et des décades ont rivalisé d'ingéniosité pour renouveler leur production; ils imitèrent la porcelaine européenne quand celle-ci s'imposa par sa finesse; ils imitèrent les gravures; ils créèrent des tableaux; ils évoquèrent, comme les peintres de Hollande, des paysages de leur pays, des pâturages animés; ils montrèrent des vues de villes de chez eux et d'ailleurs.

Nous regarderons ensemble la Place Royale telle qu'elle était au XVIII^e siècle avec sa statue de Charles de Lorraine et son église Saint-Jacques sans clocher.

Notons ici les bornes et chaînes qui clôturent les maisons, comme c'est encore l'usage chez nos voisins du Nord.

Les faïenciers de Delft se sont inspirés des estampes de chez nous qui représentaient des kermesses breugheliennes; ils ont illustré des récits de guerre et évoqué également des catastrophes, comme l'explosion de Delft et les furieuses tempêtes qui assaillent trop souvent les digues des côtes néerlandaises. Voyez, par exemple, ce qui se passa devant Scheveninghe le 15 novembre 1775 par un jour où la tornade venait du Nord-Ouest, comme hélas, il y a quelques années, en février.

Mais laissons là ces souvenirs sans joie pour regarder les belles couleurs, les formes plaisantes de centaines de pièces qu'Evenepoel sut choisir :

Voilà un merveilleux ensemble montrant des brochets voraces dans des formes souples et des tons qui vont du jaune au vert sombre et voisinent avec des lilas et des mauves.

(Photo de Sutter)



Delft bleu de chine, décors cachemire, Delft laque et olive, Delft dorés, turquoises, Delft safran, Delft blancs.

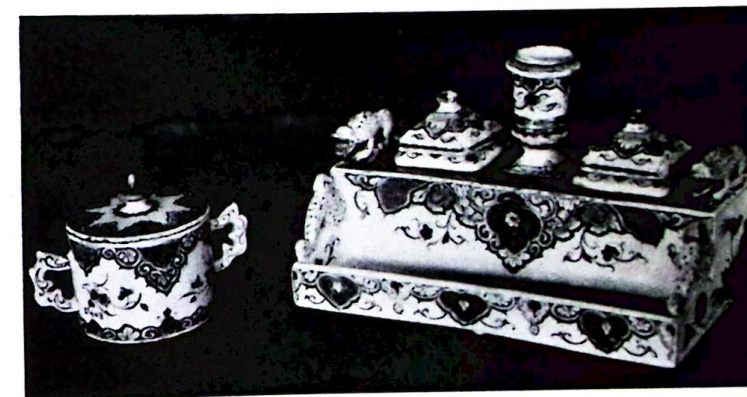
Ces derniers sont aussi rares que les « Delft noirs » dont l'évocation semble un titre de roman et dont la vue transporte d'aise ou de jalousie les amateurs avertis; il y a là de petits chevaux semés de fleurettes que plus d'un voudrait emporter; les curieux regarderont les porte-tulipes, un violon, la cage aux perruches, les fruits en grappes, les statuettes, en regrettant le temps où des objets de ce genre parurent au Vieux Marché ou à la vitrine d'un brocanteur.

Parmi les Delft réunis il en est des séries consacrées aux saisons, à la pêche à la baleine et aux harengs qui se terminent par une dégustation dénommée « de haring banquet » où un couple de bons bourgeois se régalaient de « Maatjes »; les mois nous rappellent qu'en mars, on soigne la vigne, qu'en avril, on jardine, que mai donne déjà des fleurs, qu'il est temps de faucher en juin et de moissonner en août, que septembre est le mois des vendanges, que vient ensuite la glandée, qu'on tue le porc en décembre et qu'en janvier, on passe beaucoup de temps à patiner, qu'en février, il est bon de rester au coin du feu.

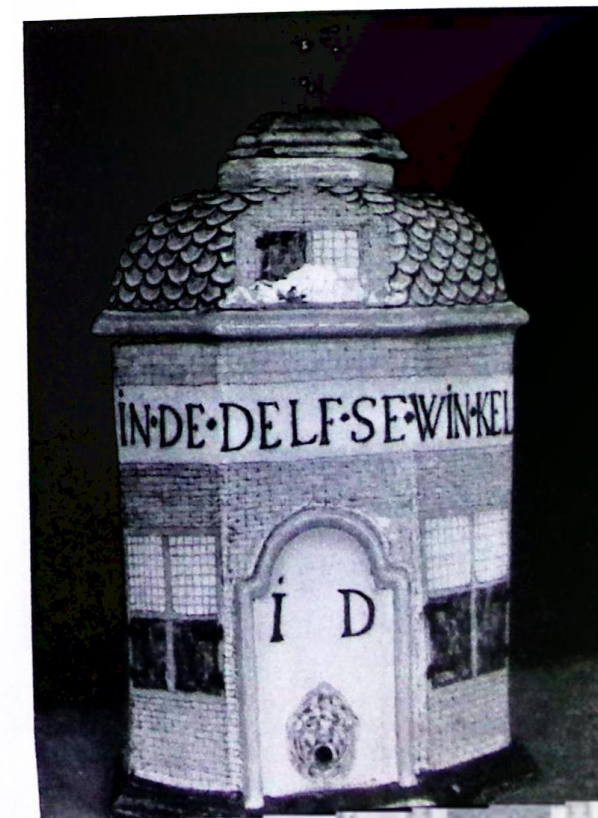
L'influence de Delft fut considérable sur les faïenceries d'Allemagne et notamment sur celles d'Ansbach et de Hambourg où l'on imita des décors polychromes et dorés. A Hanau, où vinrent Daniel Behagel et Bally, deux Hollandais qui furent suivis par Abraham Behagel et son fils Daniel et les Vanalphen, dont le nom est bien des Pays-Bas.

Rien de plus amusant que cette boutique à la belle enseigne « IN - DE - DELF - SE - WIN - KEL ». On y remarquera des fenêtres aux petits vitraux, qui dans le bas sont fermées par des volets à la manière ancienne; le toit bombé aux pans coupés. Au revers, une figure humaine dessinée librement et que n'aurait pas dédaigné de signer James Ensor.

(Photo de Sutter)



Bel encrier au décor japonais où dominent les bleus, les rouges et l'or. Des monstres asiatiques y accompagnent une forme générale qui est européenne.
(Photo de Sutter)





Une soupière de la seconde moitié du XVIII^e siècle, bien assise sur sa base et bien couverte. Elle a comme amortissement une sorte d'artichaut reposant sur des feuillages. Décor de fleurettes jaunes et bleues.

(Photo de Sutter)

Bien d'autres centres seraient à citer : comme Francfort, Heussenstamm et Nurenberg.

L'influence de Delft fut marquée sur les produits bruxellois et tout l'indique sur ceux de Tournai.

Delft influença Lille où on retrouvera un hollandais : Wamps.

Influence de Delft à Saint-Amand, dont le musée de Mons possède des séries importantes.

Il est utile de rappeler que, dans le domaine de la céramique, les échanges furent innombrables. Les artisans voyagent, vont d'atelier à atelier, proposant le plus souvent de faire connaître les secrets dont ils sont détenteurs. C'est ainsi que j'ai retrouvé dans les archives de Nimy un contrat où un ouvrier décorateur s'engage à reproduire, là-bas, les ornements qu'ils avaient exécutés à Luxembourg.

Un tesson, témoin et échantillon, est fixé à son engagement écrit.

Des céramistes voyageurs, de Tournai, se retrouvent en Angleterre. Des Rouanais dans différents centres français.

L'histoire des ateliers est souvent marquée par le changement de direction en faveur d'un étranger, car il s'agit de lutter contre des concurrents pour satisfaire une clientèle dont le goût change avec la mode et à laquelle il faut toujours de nouvelles formes et toujours de nouveaux décors.

Nous avons perdu la notion aujourd'hui de ce mouvement continu dans l'esthétique, ce qui semble paradoxal. Notre époque, où tout va vite, connaît une grande stabilité dans la décoration des intérieurs et dans la commande de la vaisselle, soit qu'on se contente d'user des services hérités

Tulipier en forme de pagode, attire toujours l'attention des amateurs. Nous avons pu garnir des pièces de ce genre de fleurs venues de Hollande. C'était magnifique. Ici dominent le bleu et le blanc. Mille sujets y rappellent la vie en Chine.

(Photo de Sutter)



Cage à perruches représentant des scènes de chasse au cerf, au taureau sauvage et d'autres animaux. Le bleu, le vert, le rouge, l'or, décorent cette merveille où s'ébattent de belles perruches.

(Photo de Sutter)

de parents fortunés, soit qu'on en achète des rééditions de styles classés.

Les formes très nouvelles, rarement satisfaisantes, parce que d'une originalité artificielle, suscitent une défiance justifiée parce que ce qui est moderne aujourd'hui ne l'est déjà plus dans quelque mois.

Alors, pourquoi ne pas se contenter de ce qui a été créé jadis, sinon avec autant d'intelligence, en tous cas, avec beaucoup plus de goût.

Mais, revenons aux collections que nous visitons. Il y a là également un enseignement concernant la conscience dans l'exécution d'un métier, rien ici ne fait penser à la reproduction mécanique. Les formes changent, les ornements aussi. Il y a mille variantes sur un thème donné.

J'ai visité et fait voir souvent nos Delft et j'y trouve chaque fois le plaisir d'une découverte en regardant mieux les objets réunis ou en les étudiant sous un angle différent.

Nos collections de Delft permettent encore des recherches au sujet de l'influence de la gravure et de la transposition d'estampes ou de tableaux, sur l'interprétation de modèles venant d'autres arts, les argenteries civiles notamment.

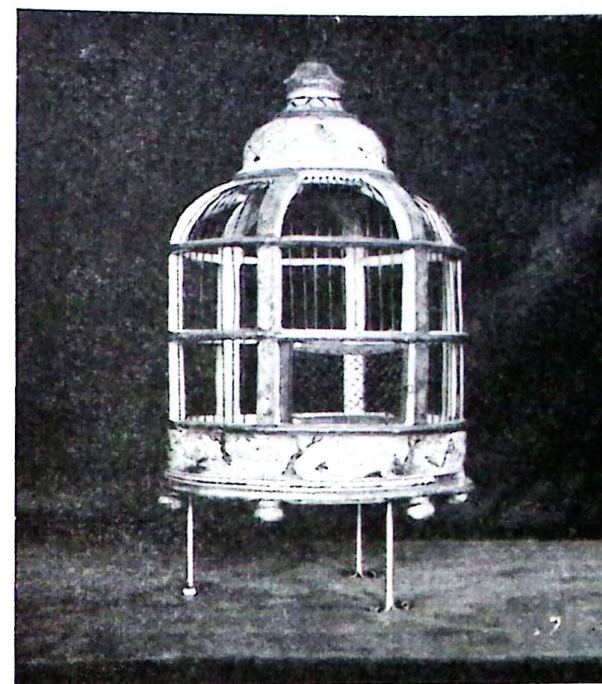
A ceux qui s'intéressent aux faïences en général, nous signalons que nos Musées Royaux d'Art et d'Histoire possèdent des ensembles importants où figurent des produits bruxellois, des faïences allemandes, italiennes, des produits anversoises, des faïences françaises à la manière de Palissy, une petite pièce rarissime de Saint-Porchaire, des produits de Saint-Amand, de Strasbourg, de Rouen.

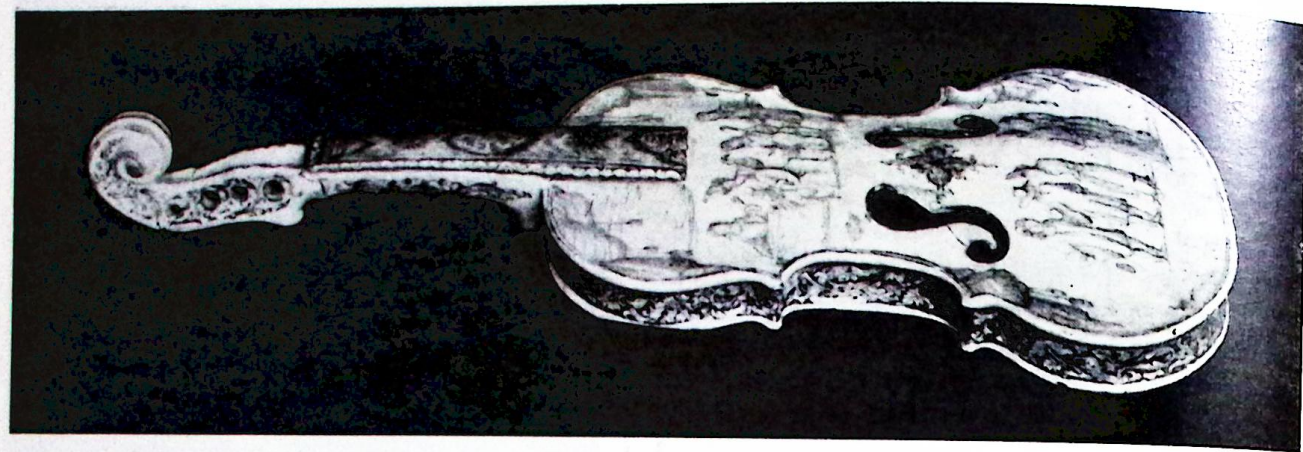
Nous avons de nombreuses faïences fines de Luxembourg et d'Andenne. Nous possédons, également, des faïences de Tournai, de Moustiers et de Marseille, des terres de Lorraine.

Ces richesses ont été étudiées très utilement par M. Jean Helbig et Madame Mariën-Dugardin.

La faïence de Bruxelles est à l'honneur au

Tulipier bleu et panneau biblique. (Photo de Sutter)

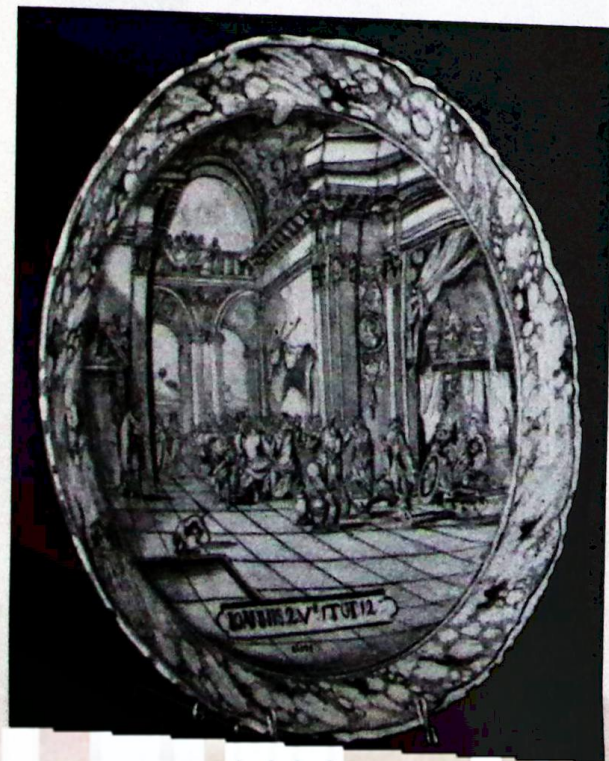




Ce violon est décoré lui-même d'un sujet montrant des musiciens et une noble assemblée.
(Premier quart du XVIII^e siècle.) (Photo de Sutter)



Potiches (XVIII^e siècle). (Photo de Sutter)



Musée Communal de notre ville, les Musées de Mons et la Maison Curtius de Liège, abritent des collections très importantes que met ici en valeur M. J. Philippe.

A Mons, il s'agit de faïences de Strasbourg et de Saint-Amand et bien d'autres produits.

A Liège, les ateliers locaux sont l'objet d'études.

Enumérer les Musées français où se trouvent des faïences demanderait plus d'une page; mais il convient de mentionner les Musées de Sèvres, de Limoges et de Rouen comme sources d'enseignement, sans oublier le Château de Saurmur où la présentation des pièces est excellente.

Les collections du Louvre, du Musée des Arts décoratifs et celui de l'Hôtel de Cluny, à Paris, comme les Musées de Lille et de Strasbourg, offrent des ressources notables dans le domaine envisagé.

Faut-il dire que les musées allemands consacrés à la céramique sont très nombreux et bien classés, à Cologne, à Dusseldorf, à Munich, à Brême, à Nuremberg, à Hambourg, et dans une foule d'autres cités.

En Angleterre, le Victoria and Albert Museum, à Londres, à lui seul vaut beaucoup d'ensembles fameux, l'amateur y trouvera matière à des recherches innombrables.

Comte J. de BORCHGRAVE d'ALTENA.

Les Noces de Cana.
La scène se déroule dans un palais à l'antique.
(Photo de Sutter)

La tempête devant Scherreningen, le 15 novembre 1775. Le compositeur s'est souvenu que cette catastrophe s'est produite par le vent nord-nord-ouest, le plus redoutable par marée haute pour les côtes hollandaises.
(Photo de Sutter)

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE.

Nous avons consulté avec profit les ouvrages suivants :

— *Guide to Dutch Art* — Published by order of the Ministry of Instruction, Arts and Sciences — The Hague, 1952. — Introduction de H. E. Van Gelder. — (En particulier page 86 et planches 119 à 125.)

— *Guide Illustré du Musée des Arts Décoratifs*. — Pavillon de Marsan, Palais du Louvre, Paris 1923. — (En particulier page 64.)

— RENE JEAN : *Les Arts de la Terre*. — Paris 1911. — (Pages 121, 140, 166 à 170, 231, 242.)

— JEAN HELBIG : *Faïences Hollandaises*. — De 1640 à 1800. — Musées Royaux d'Art et d'Histoire. Notice 2. — Edition Georges Thone, Liège.

Qui cite :

— HENRY HAVARD : *Histoire des Faïences de Delft*, Haarlem, Rotterdam, Arnhem, Utrecht, etc. — Amsterdam 1909.

— JEAN JUSTICE : *Dictionnaire des marques et monogrammes de la faïence de Delft*. — Gand, 1915.

— A. HOYNCK VAN PAPENDRECHT : *De Rotterdamsche Plateel- en Tegelbakkers en hun product*, 1590-1851. — Rotterdam, 1920.

— ELISABETH NEURDENBURG, BERNARD RACKHAM : *Old Dutch Pottery and Tiles*. — Londres, 1923.

— FERRAND W. HUDIG : *Delfter Fayence*. — Berlin, 1929.



Décor d'oiseaux et de fleurs épanouies.
Le support est fait de quatre lions.
(Photo de Sutter)



Maisonnette avec sujets animés. a) la dégustation du vin; b) le fumoir. La toiture de cet édifice simulé montre des angelots.
(Photo de Sutter)

— EELCO M. VIS et COMMER DE GEUS : *Altholländische Fliesen*. — Leipzig, 1926 et Amsterdam, 1933.

— ELISABETH NEURDENBURG : *Oude Nederlandsche Majolica en Tegels. Delftsch Aardewerk*. — Amsterdam, 1943.

— C. H. DE JONGE : *Oud-Nederlandsche Majolica en Delftsch Aardewerk*. — Amsterdam, 1947.

On consultera également :

— KEYSERS : *Kunst- und Antiquitätenbuch*. — Herausgegeben von Helmut Seling, Keyserische Verlagsbuchhandlung. — Heidelberg. — (Pages 120 et suivantes.)

— GRAESSE : *Führer für Sammler von Porzellan, Fayence, etc.* — 16. Auflage. — Bearbeitet von E. Zimmerman, Berlin, 1922.

— E. S. AUSCHER : *Comment reconnaître les Porcelaines et les Faïences*. — Paris, Garnier.

— *Deutsche Kunst und Kultur. Im Germanischen National-Museum*. — Nürnberg, 1952. — (Pages 217 et 218.)

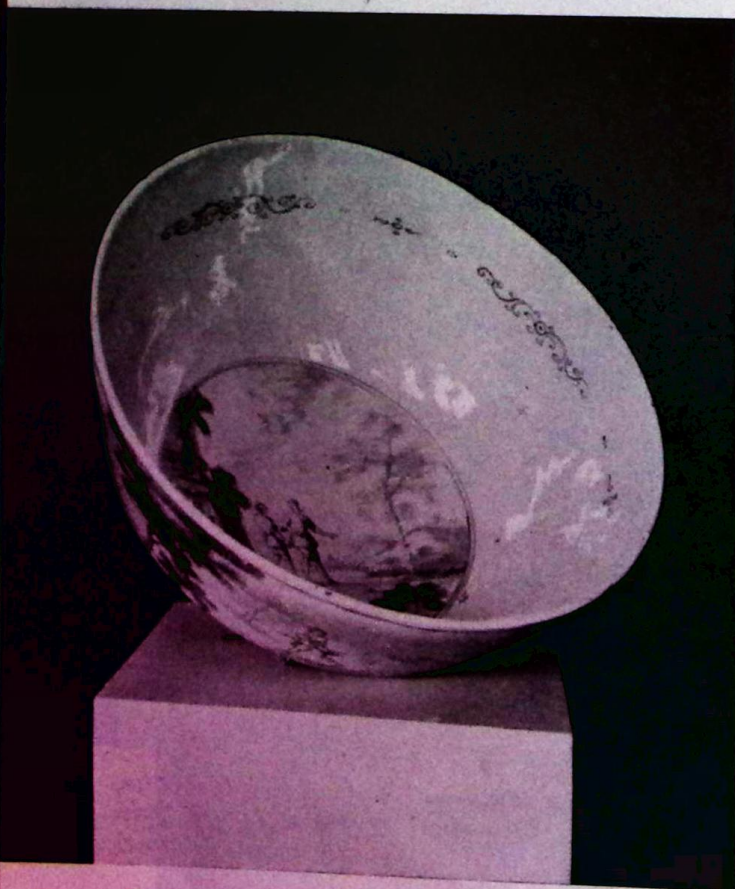
— A. STOHR : *Deutsche Fayencen*. — Berlin 1920.

— *Bayerisches National-Museum*. — Führer durch die Schausammlungen. — München, 1956. — (Page 76 et suivantes.)

— E. FUCHS et P. HEILAND : *Deutsche Fayence-Kultur*.

— *Musées royaux d'Art et d'Histoire*. — Archéologie nationale. Industrie d'Art et de Folklore. — Bruxelles, 1958. — Album de notices de J. Helbig. A. M. Dugardin, pour les faïences.

Grand bol montrant des sujets animés. On en admirera la belle forme plastique.
(Photo de Sutter)



MUSÉES BRUXELLOIS (3)

AUJOURD'HUI, c'est vers la studieuse Bibliothèque Royale que nous nous acheminerons, en flânant d'abord dans le Parc de Bruxelles. Avant d'y entrer, cependant, arrêtons-nous devant la gigantesque dalle encastrée dans le trottoir de la rue de la Loi, longeant le Parc, en face du Parlement. C'est la plus grande pierre de Bruxelles : elle mesure 8 m x 2 m 45 ! Elle provient des carrières de Soignes et fut présentée à l'Exposition des Produits de l'Industrie Nationale qui se tint à Bruxelles en 1847. A partir du XVII^e siècle déjà, Bruxelles commença à être dotée de trottoirs mais leur nombre s'accrut surtout à dater de 1848. C'est depuis lors qu'on foule aux pieds cette géante !

Savez-vous que le Parc de Bruxelles n'est pas du tout — comme on le croit généralement — un débris de l'antique forêt de Soignes ? — Non. — Il fut constitué par les ducs de Brabant à partir du XIII^e siècle à la suite d'expropriations dont les dernières furent réalisées par Charles-Quint. A cette époque, tout le plateau supérieur de notre ville actuelle (Quartier Léopold et faubourgs voisins) était encore boisé. Pour devenir ce qu'il est aujourd'hui, c'est-à-dire un rectangle de 450 mètres sur 320 mètres de côté, le Parc a subi, sous Joseph II (1774), une transformation radicale.

Il est planté d'ormes et de hêtres centenaires et aussi de tilleuls curieusement taillés en espaliers. (A propos d'arbres — et vous excuserez cette digression — savez-vous aussi que l'orme est un bois dont la contraction est, pour ainsi dire, nulle ?

Les piles en orme du London Bridge ont résisté durant 600 ans !)

Jetons un coup d'œil vers les bas-fonds du Parc où vous connaissez — maintenant que la folle végétation a disparu — la grotte à la célèbre Marie-



(Photo Dédé - G.G.T.)

Le Parc de Bruxelles avec, à l'arrière-plan, le Parlement.



Un groupe allégorique dans le Parc de Bruxelles.

(Photo Dédé - G.G.T.)

Madeline, en marbre blanc, de Duquesnoy, et le buste de Pierre-le-Grand, don du prince Demidoff en souvenir du séjour du tsar dans notre ville au XVIII^e siècle. D'autres belles statues, autour des bassins, vous sont familières. Elles proviennent, en



Le Parc de Bruxelles, vers la rue Ducale; on distingue les tilleuls curieusement taillés en espaliers.

(Photo Dédé - G.G.T.)

grande partie, des domaines du Château de Tervuren et de l'ancien hôtel de Tour et Taxis. La plupart d'entre elles ont été renouvelées il y a une cinquantaine d'années.

Les trophées de chasse ornant les entrées face au Palais Royal, sont dûs au ciseau du sculpteur Godecharle (dont certains renouvelés par Puyenbroeck). Leur éclairage, le soir, est des plus heureux.

Félicitons-nous de la beauté de ce Parc et de l'action neutralisante qu'opère ses abondantes frondaisons dans une ville asphyxiée. Mais, hélas ! je prêche dans le désert car, chez nous, l'arbre est dédaigné, traqué, abattu ! Et pourtant, quoi de plus noble et de plus utile ? Au passage, je rappellerai qu'Alexis Carrell était adversaire résolu des concentrations urbaines.

Dirigeons-nous maintenant vers l'ancien palais de Charles de Lorraine (devenu Bibliothèque Royale en 1839) sur cette jolie place du Musée que j'aime tellement. Vous savez que, seule, l'aile droite de la Bibliothèque est de l'époque même de Charles de Lorraine, mais le reste a été si bien reconstitué dans le style Louis XVI, au XIX^e siècle, que personne n'y peut redire. J'apprécie le calme et le silence qui règnent là. C'est bien l'endroit qui convient à ceux qui vont étudier dans les salles où tant de merveilleuses richesses et documentations curieuses ou utiles sont amassées.

Mais ce n'est point dans ces salles-là que je vous entraîne aujourd'hui.

J'ai découvert le petit cabinet de travail qu'Emile Verhaeren eût, à une époque de sa vie, à Saint-Cloud. Il a été, avec la plus scrupuleuse fidélité, transplanté ici. Par une grande fenêtre vitrée, on peut y voir assemblés, comme si le grand homme y vivait encore : tableaux et portraits, livres que l'on peut demander en communication, cheminée de marbre blanc et pendule de style, lampe d'opaline, fauteuil et bureau de travail avec lettres et papiers épars, poêle-colonne, vases de Chine.

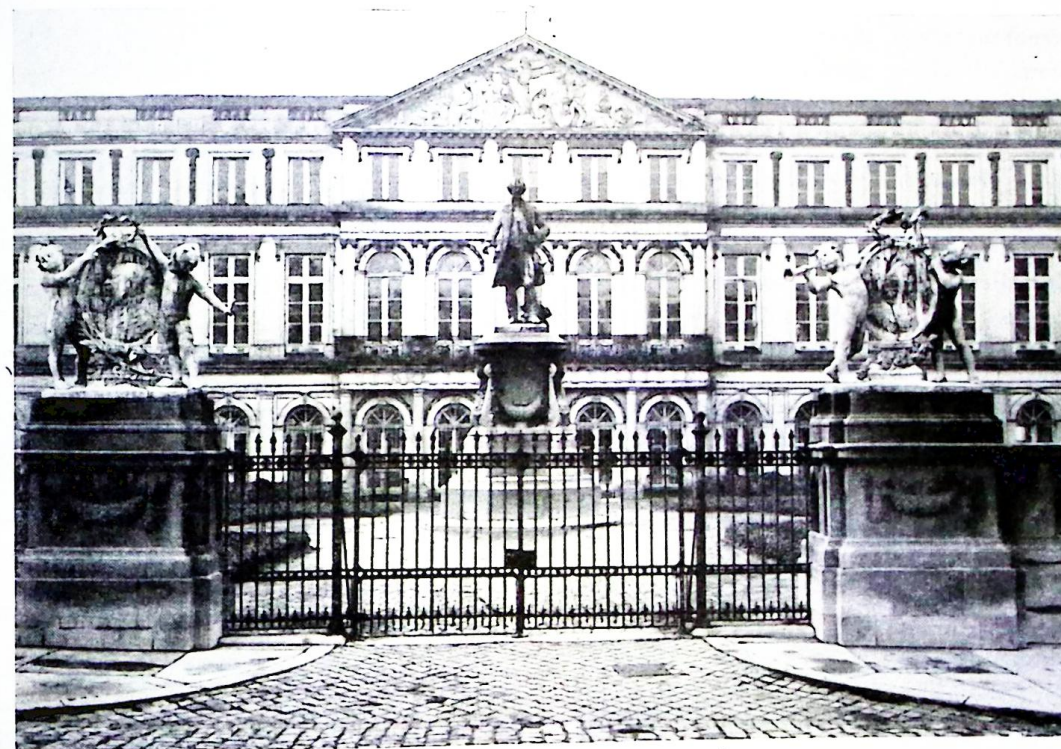
J'ai visité aussi (toujours à la Bibliothèque Royale) le Cabinet des monnaies et médailles, situé au 1^{er} étage de l'aile gauche. Une aimable licenciée m'a pilotée avec compétence.

J'ai appris que les collections étaient riches : que l'histoire de la monnaie belge y était repré-

sentée depuis ses débuts, avant la conquête romaine, et que les premières pièces s'inspirèrent de celles de Philippe II de Macédoine. Mais j'ai vu aussi des pièces étrangères, des instruments pour la frappe, des tirelires en terre-cuite du XVII^e siècle, des vases ou escarcelles, et même une gangue de plomb de laquelle sont sorties intactes des monnaies françaises du XVIII^e siècle.

Je vais, je viens et reviens toujours à l'une des salles, délicieuse de forme et de proportions : ovale, éclairée par des fenêtres basses et un lanterneau à vitres mates gravées à l'ancienne mode. Combien son charme désuet est prenant dans la tranquillité du lieu !

J'ai appris encore qu'il existe une Bibliothèque annexe dont l'amateur peut consulter les livres



L'ancien palais de Charles de Lorraine, devenu Bibliothèque Royale en 1839.

(Photo Levan)

Il y a encore la très rare collection de monnaies grecques de Lucien de Hirsch; celle de monnaies romaines d'A. du Chastel de la Howarderie et d'autres, de donateurs réputés. Les médailles les plus remarquables sont celles des Pays-Bas. J'en ai vu en or, argent, plomb, buis, métal de cloche (sous Charles-Quint), jusqu'à des médailles coulées par Quentin Metsys, au XV^e siècle.

Un atelier de moulage est annexé à ce cabinet. On peut s'y procurer des reproductions en plâtre des monnaies et médailles; en cire rouge des sceaux.

et, notamment, l'importante « Histoire Métallique des Pays-Bas », de G. Van Loon et Frans Van Mieris (XVIII^e siècle), répertoire en dix volumes des monnaies relatives à ces provinces. De magnifiques enluminures ornent les tranches dorées de ces in-folio imprimés sur papier de format « double cloche ».

Etant en si bonne voie, j'ai continué mon exploration. Elle m'a menée au Service des Cartes et Plans (aile gauche, rez-de-chaussée), qui possède environ 40.000 cartes en feuilles détachées.

Ces documents ont trait au monde entier,

toutefois le plus grand nombre est relatif à la Belgique. On y trouve des pièces rares, telles : la Gallia Belgica, de Gilles de Boileau de Bouillon (1557); le planisphère d'Ottavio Pisani (1612); la West Indische Paskaert, de W. J. Blaeu (vers 1626-1630). Il y a une série importante de cartes et plans dont les plus anciens datent du XVI^e siècle. Un des documents les plus précieux est la belle carte de Cabinet des Pays-Bas autrichiens, de Ferraris (1771-1778), en 275 feuilles. C'est la première carte topographique de toute la Belgique levée entièrement sur le terrain. Une riche collection de plans de villes, anciens et modernes, de divers pays.

Dans l'aile droite, j'ai poussé la porte du Cabinet des Manuscrits : des cartes nautiques manuscrites du XV^e siècle; un manuscrit de Ptolémée; une collection de plans originaux d'une centaine de villes belges et du Nord de la France de Jacques de Deventer (1550-1575); le merveilleux atlas manuscrit de Chrétien Sgrooten des années 1568-1572 et d'autres... et d'autres...



Ces nouveaux locaux abriteront bientôt la Bibliothèque Royale.

(Photo de Sutter)



Le cabinet de travail du poète Emile Verhaeren à la Bibliothèque Royale.

(Photo de Sutter)

Dans la Section des Incunables et des Livres Précieux : incunables et post-incunables de la version latine et du texte original grec de Ptolémée, avec cartes; des œuvres de Gemma Frisius et Mercator; nombreux atlas des XVI^e et XVII^e siècles (Ortelius, De Jode, Braun et Hogenberg, Blaeu, Sanderus, etc.). Tant et tant de merveilles que je ne puis nommer car il y en a trop...

Je me suis approchée, enfin, du Cabinet des Estampes mais, apprenant qu'il est riche d'environ 650.000 pièces, plus intéressantes les unes que les autres, j'ai battu en retraite...

C'était trop pour une après-midi, vous comprenez ? J'ai décidé de confier à chacun d'entre vous le soin d'en examiner quelques unes.

Le voulez-vous ?

GENEVIEVE HEMELEERS.

Henri Vieuxtemps A SAINT-JOSSE-TEN-NOODE

RUE DU MERIDIEN, 68. Une plaque est apposée sur la maison; elle porte la mention :

*En mémoire
de l'illustre violoniste et compositeur*

HENRI VIEUXTEMPS

qui fut avec ses frères

LUCIEN, pianiste, et ERNEST, violoncelliste,
*co-propriétaire de cette demeure
et l'habita de 1840 à 1866.*

Cette plaque commémorative a été placée par feu le Ministre Levie qui, après les Vieuxtemps, fut propriétaire de la maison.

Un peu oublié de nos jours, Henri Vieuxtemps fut une des gloires du monde musical belge au siècle dernier, et Saint-Josse-ten-Noode peut s'enorgueillir de l'avoir compté parmi ses habitants.

Nous avons eu la curiosité de vérifier aux registres de population les dates mentionnées sur la vieille demeure. Nos renseignements, dans leur précision sèchement administrative, mis en regard des souvenirs biographiques de Vieuxtemps, infirment quelque peu le texte de la plaque. Voici, en effet, les inscriptions de Henri Vieuxtemps à Saint-Josse-ten-Noode, rue du Méridien :

Inscription le 4 février 1842, venant de Schaerbeek, avec son père, sa mère, sa sœur et ses trois frères.

Le 4 mars 1845, Joséphine Eder, épouse Vieuxtemps, est inscrite également rue du Méridien, mais le couple est rayé le 25 octobre 1854, pour Bruxelles.

Néanmoins, aux registres de 1856 à 1866, on retrouve Henri Vieuxtemps seul, avec la mention « marié », mais l'émargement porte « absent au recensement de 1866 »; aux registres de 1866 à 1876, il est inscrit comme « veuf », mais également avec la mention « absent au recensement ».

D'autre part, il ressort des registres du cadastre qu'en 1867, les Vieuxtemps ont cédé leur immeuble à un tiers.

Les renseignements recueillis sur sa carrière artistique et aux archives de la Seine à Paris, confirment d'ailleurs que les séjours du virtuose en notre commune ont dû être assez fugaces.

En ce qui concerne la carrière de Vieuxtemps, il est à noter que ses origines étaient modestes, mais avec une pointe de romantisme. Son père, Jean-François, bon Ardennais, tondeur de drap, musicien à ses heures, n'avait-il pas été grognard de l'Empire, réformé après la bataille de Leipzig ? Faisant part honnête à Dieu et à Satan, il jouait

alternativement du violon à l'église et dans les bals publics. Avec son épouse, Marie-Albertine Anselme, fille d'un aubergiste, il s'installa à Verviers. C'est là que naquit Henri-Joseph, le 17 février 1820.

Les dispositions de l'enfant furent tellement brillantes qu'un mécène verviétois, M. Genin, le patronna. Sous la direction du maître Lecloux, de Herve, le petit Henri fit des progrès si extraordinaires que, dès l'âge de 7 ans, il put se produire au Théâtre de Verviers, à deux concerts publics où il interpréta deux airs variés de Fontaine et le 8^e Concerto de Rode.

L'étonnante carrière du jeune virtuose prit son essor : il se produisit à Liège, à Bruxelles, à Anvers, où il exécuta, pour la première fois, un air de sa composition « Le Chant du Coq ». Le



Plaque commémorative apposée sur la maison 68, rue du Méridien.

(Photo de Sutter)



Maison sis 68, rue du Méridien à Saint-Josse-ten-Noode. — Elle appartient à la famille Vieuxtemps. Henri Vieuxtemps y fit de nombreux séjours.
(Photo de Sutter)

« Mathieu Laensberg » de Liège cria au prodige. Son père l'emmena ensuite à Breda, La Haye, Rotterdam, Utrecht et Amsterdam. Le « Courrier des Pays-Bas » fit des comptes rendus flatteurs.

Dans la capitale hollandaise, Henri Vieuxtemps rencontra une personnalité dont l'influence devait être énorme sur son avenir : c'est là qu'il fit la connaissance de Charles de Bériot. Ce dernier décida les Vieuxtemps à se fixer à Bruxelles et promit de donner des leçons au bambin. La famille s'installa d'abord à Schaerbeek et plus tard à Saint-Josse-ten-Noode, dans un quartier à peine ébauché, celui de la rue Royale extérieure, dans une rue encore aux trois quarts champêtre.

Henri Vieuxtemps rappela lui-même dans son autobiographie, l'influence heureuse du maître sur son épanouissement artistique :

« Bériot fut pour moi un second père, je devins sa préoccupation constante. Il s'attacha surtout à m'inspirer le respect et le goût des anciens maîtres, m'initia aux beautés de Corelli, Tartini, Viotti, Rode, Kreutzer, etc. Il m'enseigna à les admirer et à les regarder comme des modèles. Je me plais à rendre ici un hommage illimité de reconnaissance à l'homme et au maître qui a su éveiller chez un enfant des sentiments qui se sont incrustés et développés en lui au point de me donner la conviction que, sans eux, il ne peut exister d'artiste vrai, convaincu, éclairé. »

Hommage bien émouvant d'un grand virtuose à son professeur. Ce professeur avait très vite discerné le génie de son élève. Il lui dit un jour : « Tu n'es encore qu'un petit Bériot; tu dois chercher ta voie, devenir un Vieuxtemps. Ne l'oublie pas ! »

de Bériot ne se contente pas de vaines paroles : après avoir emmené son élève à Paris, l'y avoir produit en public, il le ramène à Bruxelles et conseille au père de ne plus lui imposer de leçons; il estime que l'enfant n'a plus qu'à travailler en suivant sa propre inspiration.

En 1833, notre brillant compatriote entreprend une tournée en Allemagne et en Autriche. Chaque étape est un succès. A Stuttgart, son nom voisine à l'affiche avec celui d'une pianiste autrichienne, son aînée de 9 ans. Elle s'appelait Joséphine Eder. Douze ans plus tard, le destin les rapprocha et Joséphine Eder, renonçant à sa carrière de virtuose, épousa Henri Vieuxtemps dont elle fut, jusqu'à son dernier jour, l'accompagnatrice, l'impresario et la compagne aimante.

Mais, avant ces années d'épanouissement, Vieuxtemps poursuit ses tournées à travers l'Allemagne, l'Angleterre, la Russie, où l'accompagne une autre célébrité belge, le violoncelliste hillois François Servais. Puis Paris accueille de nouveau avec enthousiasme, le jeune Verviétois que congratulent les plus grands artistes de l'époque : Berlioz, Chopin, Habeneck, entre autres.

Après une série de concerts aux Etats-Unis et au Mexique, Henri Vieuxtemps rentra en Europe. Sa famille s'était installée rue du Méridien. La plaque commémorative dit en 1840. Comme nous l'avons signalé, ci-dessus, les registres de population précisent cependant que l'inscription a été faite le 4 février 1842. La date avancée par feu le ministre Levie résulte sans doute d'une tradition orale. Il n'est pas impossible d'ailleurs qu'elle soit exacte; en effet, la réglementation, à l'époque, était moins stricte que de nos jours et il advenait que des personnes habitassent une commune pendant de longs mois avant de s'y faire inscrire.

Le 4 mars 1845, Joséphine Eder, nouvellement mariée à Henri Vieuxtemps, est également inscrite rue du Méridien, mais le 25 octobre 1854, le jeune couple se fait rayer.

En réalité, le ménage Vieuxtemps-Eder ne fit à Saint-Josse-ten-Noode que des séjours absolument sporadiques. Toute la carrière de l'artiste l'entraîne à l'étranger : de 1846 à 1852, il est violon solo du Tsar Nicolas et des Théâtres Impériaux.

En 1856, Vieuxtemps acheta une propriété à Drei Eichenheim, près de Francfort. Le 10 avril 1866, il acquit un petit hôtel de maître à Paris, au n° 31 de la rue Chaptal, toute proche de la rue Blanche, pour la somme de 70.320 francs. Les archives du Département de la Seine que nous avons consultées, ont confirmé que le maître avait habité cette demeure jusqu'à sa mort. C'était une de ses résidences favorites; elle existe encore, mais est très vétuste. Actuellement, elle abrite une école de danse.

Il semble que, lorsqu'ils n'étaient pas absorbés par les tournées de concert, M. et M^{me} Vieuxtemps se partageaient surtout entre Paris et Drei Eichenheim.

Jusque là, tout leur avait souri. Depuis l'année 1827, où le jeune prodige, à Verviers, avait donné son premier concert, sa carrière s'était développée d'une manière extraordinaire; l'amour ensuite avait embelli sa vie et la naissance de ses enfants avait complété son bonheur.

En 1868, M^{me} Vieuxtemps succombe au cours d'une épidémie de choléra. L'épreuve imprévue, brutale, atteint cruellement le maître.

C'est encore dans le travail qu'il trouve le réconfort le plus effectif; de nouvelles tournées l'appellent au Danemark, en Suède, en Angleterre, en Amérique.

Peu après la mort de sa femme, sur proposition de Gevaert, Vieuxtemps est nommé professeur au Conservatoire royal de Bruxelles. Il fut aussi éminent comme pédagogue que comme virtuose. Parmi ses élèves, notons Alexandre Cornélis, Alphonse Voncken et l'incomparable Eugène Isaye.

La générosité de Vieuxtemps était proverbiale. On raconte, notamment, qu'un jour, à Londres, un misérable gratteur de cordes jouait sous les fenêtres de son hôtel. Les passants, indifférents au crin-crin, ne lui donnaient rien, malgré la neige et le froid. Vieuxtemps, pris de pitié, descendit dans la rue, prit l'humble instrument dont il tira des sons si émouvants que très vite un attroupeement se forma; les pièces de monnaie tombèrent dans l'escarcelle. Quelques auditeurs ayant reconnu le célèbre Vieuxtemps, on lui fit une ovation à laquelle il se déroba aussitôt.

Fidèle à ses sentiments altruistes, Vieuxtemps s'en fut à Nancy où, le 13 septembre 1873, il joua pour les victimes de la guerre franco-allemande. Une première attaque d'apoplexie l'y terrassa; il s'en remit et put même reprendre ses cours au Conservatoire de Bruxelles. Une nouvelle crise, survenue en 1879, le contraignit à la retraite. Sa



Henri Vieuxtemps et son premier violon.
(Collections du Musée Communal de Verviers.)
(Photo de Sutter)

filie et son gendre, le Dr Landowski, l'appelèrent auprès d'eux, en Algérie, à Mustapha Supérieur. Il y mourut le 6 juin 1881.

Virtuose de classe internationale, compositeur au talent sûr, Vieuxtemps fit honneur à son pays; la ville de Verviers réclama ses cendres et lui fit des obsèques solennelles.

Ainsi que nous le disions au début de cet article, Vieuxtemps compte parmi les célébrités dont Saint-Josse-ten-Noode peut s'enorgueillir, même s'il n'y a pas séjourné de manière constante.

Il est certain qu'à ses retours en Belgique, Vieuxtemps descendait dans l'immeuble familial; il y revint souvent et il participa aux belles soirées de musique qui, dans le grand salon du premier étage, réunissaient, non seulement les frères Vieuxtemps et Joséphine Eder, mais aussi de Bériot, Servais et tous les virtuoses belges et étrangers qui passaient par Bruxelles.

YVONNE DU JACQUIER,
Archiviste communale
de Saint-Josse-ten-Noode.

L A E K E N



L'église Notre-Dame de Laeken fut achevée grâce à Léopold II.

(Photo de Sutter)

LE 10 octobre 1850, la reine Louise-Marie s'éteignait à Ostende. Quatre jours plus tard, la commune de Laeken, d'ordinaire assoupie dans son calme un peu provincial, était en effervescence. Temps couvert et vent froid. Une grande foule avait envahi les trottoirs. Baïonnette au canon, soldats et gardes-civiques faisaient la haie. Vers trois heures et demie de l'après-midi, apparut le char funèbre, tiré par six chevaux caparaçonnés de noir. Le roi Léopold I^{er} et ses deux fils, Léopold et Philippe, les princes de Joinville, d'Aumale et de Nemours, suivaient la dépouille mortelle de la Souveraine. Puis, lentement, la bière fut introduite dans la petite église à clocher carré de Laeken et, sur un catafalque de parade, déposée au milieu du chœur tendu de draperies de deuil.

Ce sanctuaire, en gothique primitif, avait été édifié au cours de la seconde moitié du XIII^e siècle. Le jour même des funérailles de la Reine, un Arrêté royal décidait sa désaffectation, qui ne serait d'ailleurs effective qu'en 1871. A cette date, la destruction de l'église semblait imminente. Heureusement, quelques archéologues protestèrent. Les discussions furent longues — 33 années ! — et permirent finalement, en 1904, de sauver le chœur. Celui-ci, composé de deux travées et d'une abside à deux pans, a des proportions harmonieuses et possède des sculptures d'une belle sobriété. Tout autour du chœur, un banc en pierre sur lequel s'asseyaient les clercs; à l'entrée, un bénitier roman ancien fort curieux. Devant l'autel, deux pierres tombales anciennes : celles de Thérèse Gielis-Hujoel (1712) et de la famille Steenhuys de Poerlerlé, possesseurs d'un des châteaux de Ter Plast (1714-1756).

Revenons à ce mois d'octobre 1850. Léopold I^{er} avait décidé d'ériger, de ses propres deniers — 300.000 francs — une église à la mémoire de la Reine. De leur côté, nos compatriotes tinrent à apporter leur part en vue de l'érection d'un monument rappelant la bonté proverbiale de Louise-Marie. Dans tout le pays, on recueillit à peu près 800.000 francs de l'époque. Un jury examina, après peu de temps, les différents projets admis au concours. Ce fut un architecte inconnu, Joseph Poelaert (il n'avait pas encore construit

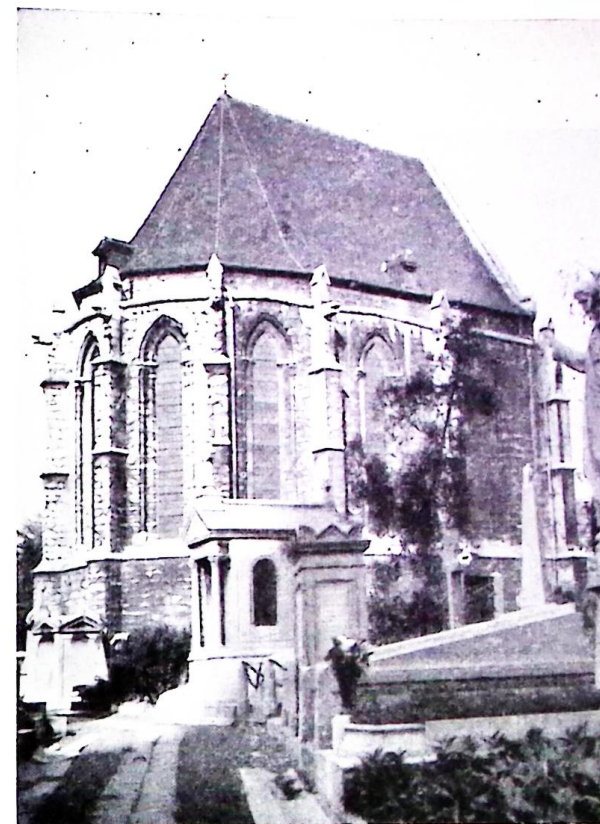
le Palais de Justice) qui emporta la palme. Pour conférer plus de majesté à l'édifice, il fut décidé que celui-ci serait précédé d'une grande artère de 30 mètres de large : l'avenue de la Reine. Au-delà du chœur, s'élèverait une crypte destinée à recevoir les restes des membres de la famille royale.

Si l'on pénètre aujourd'hui dans cette crypte aux voûtes surbaissées, faiblement éclairée par les lumières indirectes, on éprouve comme une instinctive impression de recueillement. Sur le pourtour, les différents caveaux. Devant tel ou tel, on s'arrête plus particulièrement : Léopold II, le roi Albert, la reine Astrid...

La pose de la première pierre de la nouvelle église eut lieu en présence de Léopold I^{er}, le 27 mai 1854. Hélas ! les travaux n'avancèrent que bien lentement, puisque le sanctuaire ne fut consacré que 18 ans plus tard : le 7 août 1872. Quelque temps encore, on travailla. Puis, tout fut arrêté. Les ressources financières firent-elles défaut ? Les mouvements de maçonnerie donnèrent-ils des appréhensions au sujet de la solidité de l'édifice ? L'un et l'autre peut-être. Toujours est-il que, pendant des années, l'église Notre-Dame resta inachevée, avec sa tour centrale tronquée, ses massifs blocs de pierre de taille non sculptés. Pourtant, l'intérieur avait belle allure avec ses trois nefs élevées, ses piliers fins, ses voûtes élancées. Précisons que le sanctuaire abritait une Vierge datant du XIII^e siècle, qui a toujours passé pour être la plus ancienne de nos contrées.

On reprit, en 1908, les travaux d'achèvement, grâce à l'initiative de Léopold II. Les fondations furent consolidées. La tour centrale reçut sa flèche en pierres d'Euville. Un triple porche très profond servit d'avant-corps un peu solennel, qu'on agrémenta récemment de statues vigoureusement sculptées.

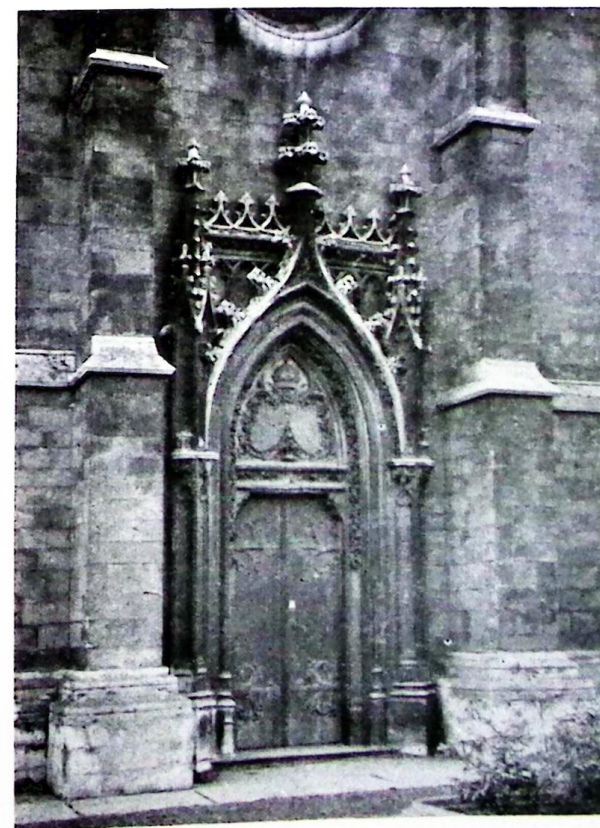
A l'ombre de cette église s'étend, sur une superficie de sept hectares, un cimetière qui est un peu notre Père-Lachaise. Peut-être exagère-t-on. Car, enfin, bien des célébrités belges ne reposent pas là, bien qu'on puisse en compter un certain nombre inhumées depuis le XVIII^e siècle. Citons, à tout hasard : A. Jolly et Joseph Vanderlinden, qui firent partie du Gouvernement Provisoire de 1830; Paul Devaux, membre du Congrès national; l'ancien bourgmestre Ruppe; Jules Van Praet,

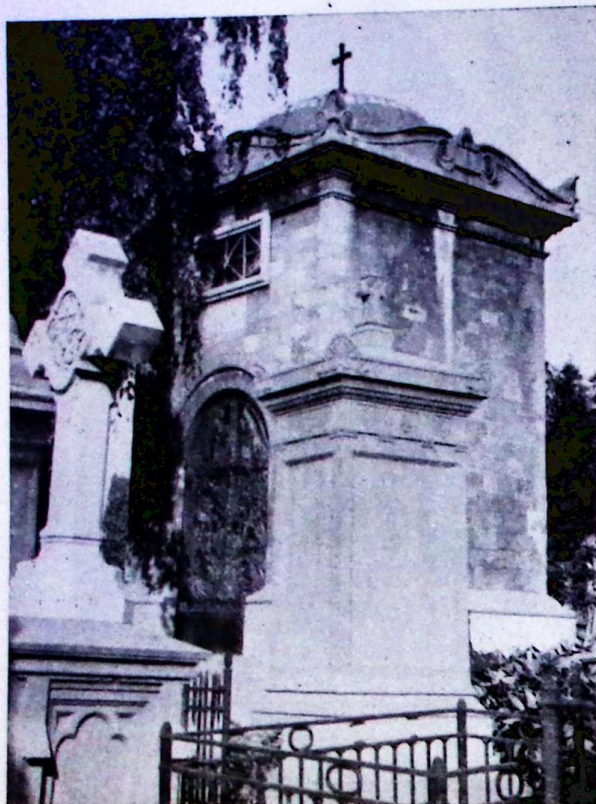


Voici, dans son état actuel, le chœur de l'ancienne église...

(Photos de Sutter)

...qui possède encore son joli porche sculpté.





Connaissez-vous la chapelle élevée pour abriter les restes mortels de la Malibran dans le cimetière de Laeken et que ferme cette porte de bronze où l'on voit des anges parmi de multiples rinceaux ajourés ?

(Photos de Sutter)



conseiller intime de Léopold I^{er}; la pianiste Marie Pleyel; le violoniste Charles de Bériot; les peintres Navez et Portaels; l'architecte Poelaert; le sculpteur Paul Devigne; Edmond Picard, Ivan Gilkin et Fernand Séverin, littérateurs. Et cette M^{me} Lou, née Berthe Bovy, épouse belge de l'ancien ministre des Affaires Etrangères chinois, qui mourut Abbé bénédictin. J'ai distingué aussi sur une tombe ces noms gravés : « Jacques Kips- Napoléone Masséna » : là, repose une fille du célèbre maréchal de l'Empire et qui avait été prosaïquement unie à un horticulteur bruxellois. Une chapelle funéraire est toujours, par des mains ferventes, ornée de petits bouquets de fleurs fraîches : celle de cette jolie et gracieuse Malibran dont le timbre d'or cessa de vibrer en son vingt-huitième printemps... Il y a, également, dans ce cimetière, une tombe peu connue : celle d'un des fils naturels que Léopold I^{er} avait eus de M^{me} Claret, épouse Meyer, fille d'un major de l'armée belge. Il s'agit de Chrétien-Frédéric-Arthur, né au château de Stuyvenberg, tout proche d'ici, le 19 septembre 1852. Avec son frère Georges (né, lui, à Liège, le 14 novembre 1849) il fut, selon Carlo Bronne (1), créé, le 19 septembre 1862, baron d'Eppinghoven et, en son âge mûr, maréchal de la Cour du duc de Saxe-Cobourg-Gotha. Revenu à Bruxelles, en 1920, il mourut à Etterbeek, rue Gérard, en mai 1940, à l'âge de 91 ans.

Dans les parages de l'église, se trouve la fontaine Sainte-Anne qui a remplacé une fontaine miraculeuse guérissant de la fièvre, des crampes et des maux d'yeux.

Autrefois, de tous les clochers à la ronde, on venait là boire de l'eau et implorer le soulagement. A l'initiative de l'archiduchesse Isabelle, la source fut, en 1625, transformée en une fontaine qu'entoura un bassin de pierre.

A deux pas, se dresse la délicieuse chapelle Sainte-Anne qui remonte au XIV^e ou XV^e siècle : toit d'ardoises, clocheton trapu, gazon frais, feuillage touffu. Elle fournit au cadre environnant un air d'agreste simplicité et de paix un peu vieillote où flotte le souvenir heureux des années anciennes.

RAYMOND POREYE.

(1) Carlo Bronne : *Léopold I^{er} et son temps*, chap. V, p. 320.

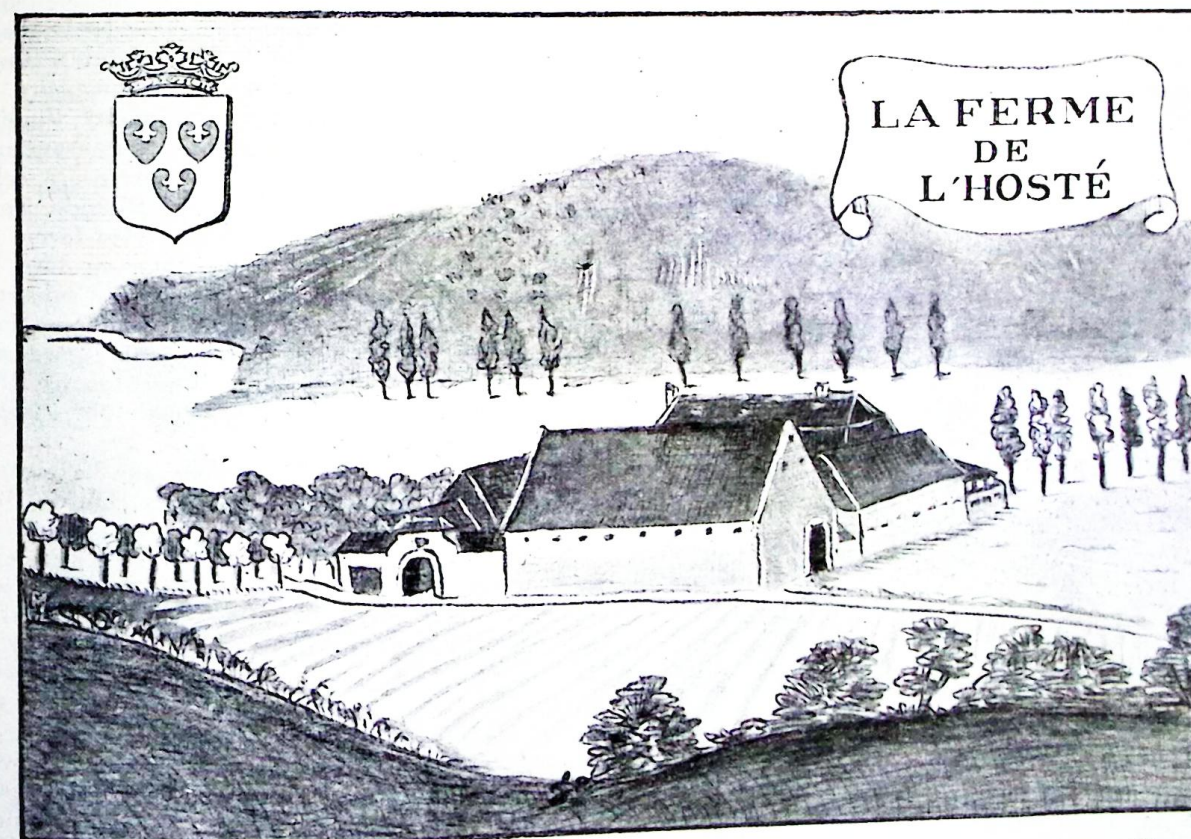
TOURISME A WAVRE

DANS LES PERSPECTIVES DE L'HISTOIRE

EXTREMEMENT rares sont les agglomérations à la naissance desquelles a présidé la volonté d'un seul homme. Presque toutes nos villes se sont formées et développées lentement, comme un fruit autour de son noyau et, telles que nous les connaissons et les voyons aujourd'hui, elles résultent d'une longue et progressive accumulation d'efforts individuels et collectifs. Le temps et les événements ont évidemment entamé, dans une mesure éminemment variable, l'œuvre des générations. Mais ce travail d'érosion ou de mutilation a été généralement compensé par une recrudescence d'activité momentanée. C'est ainsi que cha-

les auspices du Cercle archéologique de Wavre, le Professeur A. Philippot souligne fort opportunément les rapports étroits existant entre les faits physiques et sociaux composant la géographie et les faits historiques. « *L'étude du paysage, écrit-il, est inséparable de celle des événements qui s'y sont déroulés.* »

Précisément, en ce qui concerne Wavre, l'étude conjuguée du paysage et des événements se trouve singulièrement facilitée, depuis peu, grâce à la publication presque simultanée du travail du Professeur A. Philippot et d'une remarquable « *Esquisse d'histoire de Wavre, des origines à*



Ancienne propriété des Seigneurs de Wavre. (Cliché Adm. Comm. Wavre)

que grande catastrophe a été suivie d'un effort de reconstruction exprimant, à sa façon, la volonté de vivre de nos populations et leur attachement au milieu local.

Les touristes débarquant dans une ville avec le dessein de la visiter, ont intérêt, nous semble-t-il, à lier préalablement connaissance avec son histoire. Dans la préface à sa petite « *Géographie de la Commune de Wavre* », récemment publiée sous

1815 » due à l'érudition de Jean Martin. Cette vulgarisation comble une lacune car il est impossible, depuis longtemps, de se procurer, en librairie, aucune histoire de Wavre (1).

N'offrant aucun abri naturel, la région de

(1) Le travail de J. Martin vient d'être complété par une « *Esquisse d'histoire de Wavre de 1814 à 1914* » ayant, pour auteur, Charles De Pester. Nous l'avons reçue après la rédaction de notre article.

Wavre ne fut occupée que tardivement par l'homme. Toutefois, à l'âge de la pierre polie, il s'y installe peu à peu et choisit notamment, pour demeure, le bois du Tour et le plateau de Stadt ainsi que les coteaux proches de la ferme de Bilande et de la ferme des Templiers, situées l'une et l'autre au nord-ouest de la ville, de part et d'autre de l'actuelle station d'émission de notre Institut National de Radiodiffusion. Quelques outils de silex ont été découverts ici et là, notamment au bois du Tour.

À l'âge des métaux, la présence humaine se fortifie dans la région et quelques tertres funéraires, datant d'alors, subsistent encore, en particulier à la Bruyère Saint-Job, au-dessus de Basse-Wavre.

À l'époque romaine, quelques voies secondaires sont tracées à travers la région où l'on a repéré les vestiges de plusieurs maisons construites en pierres et en briques. Les ruines d'une des plus belles villas romaines ont été exhumées sur le



La Ferme de l'Hosté, telle qu'on peut encore la voir de nos jours.

(Cliché Adm. Comm. Wavre)

coteau des Hayettes, à proximité de la ferme de l'Hosté. Cette « villa de l'Hosté » (dont il a été abondamment question dans la presse, il y a quelques mois) semble avoir été édifiée vers 50 après J.-C. par un haut fonctionnaire de l'Empire ou un riche propriétaire terrien. La façade s'étalait sur 130 mètres de long et était bordée par un portique de 110 mètres. Il est vraisemblable que cette somptueuse demeure fut pillée et incendiée par les Barbares, dans le dernier quart du III^e siècle.

Jean Martin, après avoir évoqué les invasions

barbares et l'occupation franque, s'étonne du silence persistant de l'histoire du V^e au X^e siècle. Cette obscure période, au sujet de laquelle toutes les spéculations restent permises, n'a-t-elle pas assisté à un événement d'importance : le déplacement du noyau urbain de Basse-Wavre, son berceau naturel, vers une crête de relief située dans la vallée de la Dyle ? La raison de cette mutation doit être recherchée dans le désir des premiers habitants d'échapper aux inondations provoquées par les fréquentes crues de la rivière.

Au seuil du moyen âge, les ténèbres épaisses se dissipent légèrement. En 1050, Wavre est mentionnée dans une liste de miracles attribués à saint Trond. Un autre document, en 1086, signale l'existence, à Wavre, d'une église. On n'a pas retrouvé trace de ce bâtiment primitif mais on croit que c'est sur son emplacement que se dresse l'église actuelle, dédiée à saint Jean-Baptiste. À cette époque, la ville faisait partie d'une seigneurie dont les titulaires, vassaux du Duc de Brabant, avaient leur manoir à côté de la ferme de l'Hosté, qui était la ferme seigneuriale. Reconstituée en 1752 sur un plan identique : bâtiments (habitation, remise, étable, écurie, grange) entourant une cour de forme rectangulaire (ou carrée), à celui des autres grandes fermes du pays (Bilande, Templiers, Chèremont, Lauzelle, Rys), cette ferme de l'Hosté (ou de l'Hôtel) est située en face de l'emplacement où furent mis à jour des substructions de la grande et riche villa belgo-romaine dont nous avons parlé et dont la maquette figure aux Musées d'Art et d'Histoire du Cinquantenaire. Une pierre armoriée surmonte la porte de cette imposante ferme wallonne.

Avant de poursuivre, signalons que la seigneurie de Wavre fut cédée, en 1291, au Duc de Brabant Jean I^{er} par Jehan, chevalier et sire de Wavre, et sa femme Alice. Le folklore s'est emparé de ce dernier seigneur de Wavre et de son épouse et en a fait les « grands géants » de Wavre et les personnages centraux d'un « Jeu de Jean et d'Alice » dont le livret a pour auteur le Docteur Auguste Brasseur-Capart et dont la musique est du Maître Du Pont del Sart. Créé à Wavre en 1954 et représenté depuis à plusieurs reprises avec un franc succès, ce jeu folklorique évoque les grandes heures de la cité. En principe, il est repris tous les deux ans devant le parvis de l'église Saint-Jean-Baptiste. Il exige une mise en scène très onéreuse et mobilise, à chaque exécution, quelque 150 acteurs et figurants.

Wavre, donc, est une réalité dès le XI^e siècle. « Le bourg est né et s'est développé », écrit Jean Martin dans l'opuscule que nous avons cité, au croisement de la route Namur-Bruxelles et de la route Nivelles-Louvain, à proximité de la Dyle, en un lieu favorable ».

Wavre, aujourd'hui encore, est un nœud rou-

tier. Le tracé de la route nationale de Bruxelles à Namur a été modifié il y a quelques lustres. L'ancienne route, dont nous nous souvenons encore pour l'avoir parcourue à vélo, traversait le cœur de la cité. L'autostrade dont la construction a débuté récemment du côté de Notre-Dame-au-Bois évitera l'agglomération et risque, hélas, de lui enlever son rôle traditionnel de point d'arrêt et de ville-étape.

Ce rôle, l'histoire l'illustre en rappelant les noms de quantité de rois, de ducs et de personnages célèbres s'étant arrêtés à Wavre pour s'y reposer des fatigues du voyage ou y passer la nuit. Antoine de Bourgogne passa à Wavre par trois fois. Le Duc de Brabant Jean IV y logea en 1417. Le Comte Jean III de Namur y coucha en 1429. Combien d'autres suivirent ces exemples : Philippe le Bon, Charles le Téméraire, Maximilien d'Autriche, Charles-Quint, Marie de Hongrie, Philippe II, le Duc d'Albe, le Duc d'Aerschot, l'Archiduchesse Isabelle, Don Juan d'Autriche, Gaston d'Orléans, etc.

Wavre, actuellement, demeure une halte pour nombre d'automobilistes poussant en direction de Namur et des Ardennes ou en revenant. Certains établissements de l'Avenue des Princes, proches de la Chaussée de Louvain, recrutent, parmi les

usagers de la route, la plupart de leurs clients. Ceux-ci apprécient particulièrement la « Taute au Stoffé », ou tarte au fromage, qui est une spécialité réputée dans une grande partie de notre Brabant wallon.

Ajoutons que Wavre possède plusieurs excellents restaurants situés soit en bordure de l'Avenue des Princes, soit dans le centre de la ville. D'aucuns, parmi eux, jouissent de la faveur des touristes motorisés du dimanche et nous avons eu l'occasion (nos parents ayant habité Wavre pendant tout un temps) d'apprécier la saine finesse de leurs préparations culinaires.

L'origine du prieuré de Basse-Wavre nous replonge également dans le XI^e siècle.

Il existait à Basse-Wavre, antérieurement à ce XI^e siècle, une modeste chapelle au sujet de laquelle existe une légende dont le thème est celui de beaucoup d'autres anciens récits en Belgique et à l'étranger.

Désirant honorer la Vierge, les gens de l'endroit avaient décidé de bâtir, sur la colline du Balloit, une chapelle mais, tous les matins, le travail accompli, la veille, était à recommencer. Pourquoi ? Tout simplement parce que l'entreprise n'était pas du goût de Lucifer ? Non, c'est



Plan de Wavre, par Deventer, vers 1550.

(Cliché Adm. Comm. Wavre)

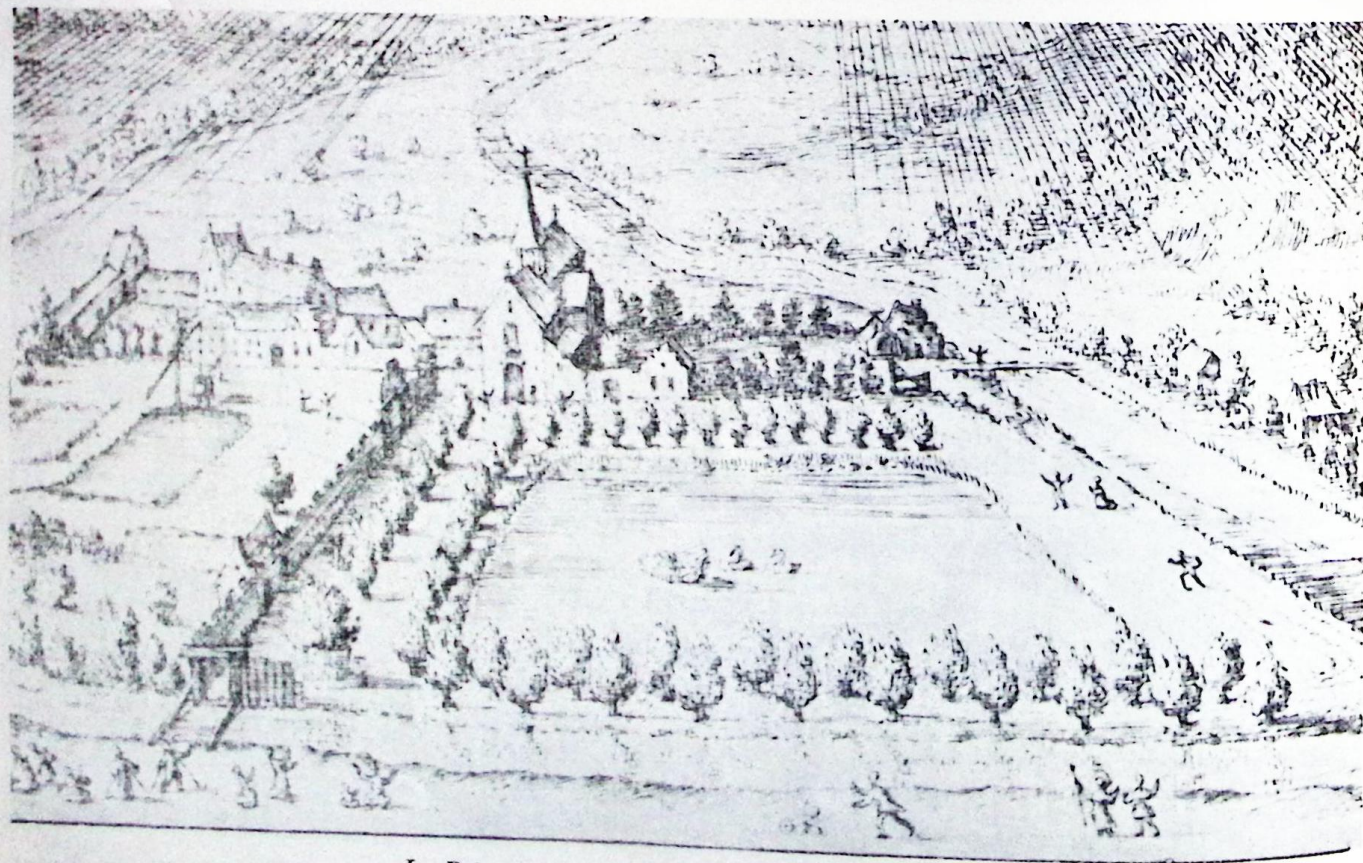
la Vierge elle-même qui opérait ainsi nuitamment, afin de signifier que l'emplacement choisi ne lui agréait pas. Elle désirait que le sanctuaire s'élève dans la vallée marécageuse, ce qui fut fait par la suite.

En 1086, Henri I^{er} de Brabant et son frère Godefroid firent donation, aux moines d'Afflighem, de cette chapelle et de terres sises à Wavre et à Basse-Wavre. Les religieux édifièrent à Basse-Wavre un prieuré et substituèrent, à la chapelle primitive, un temple plus vaste qui, au cours du siècle suivant, devint un centre de pèlerinage marial très fréquenté. On y vénérât une châsse artistiquement ouvragée trouvée, paraît-il, dans les marais de Basse-Wavre. Comme en d'autres endroits, l'affluence des pèlerins provoqua le développement de la petite agglomération existante ainsi que l'arrivée de nombreux marchands qui, peu à peu, créèrent un marché florissant qui devait déterminer, plus tard, une réaction vigoureuse de la part des commerçants wavriens.

Vers 1150, les moines du prieuré de Basse-Wavre demandèrent à un orfèvre bruxellois de ciseler une nouvelle châsse pouvant contenir les reliques reçues de Godefroid I^{er} de Brabant, dit le Barbu, et d'autres grands de ce monde. Au

XVI^e siècle, cette châsse fut brisée et brûlée par les Réformés, mais l'Infante Isabelle, mise au courant de cet événement, résolut de faire revivre le culte de Notre-Dame de Basse-Wavre qu'elle invoqua, en 1626, pour rendre la paix à nos provinces. Une autre châsse, en cuivre doré, remplaça en 1628 celle de 1150. L'Archevêque de Malines, en cette même année 1628, fit aménager, à travers les prés marécageux séparant Basse-Wavre de Wavre, une drève que tout le monde appela bientôt la Belle Voie et qui reste, aujourd'hui encore, l'une des promenades préférées des Wavriens. Deux ans plus tard, en 1630, l'église du prieuré fut remise à neuf.

L'église de Basse-Wavre, telle qu'elle se présente actuellement, mérite l'attention. Le chœur remonte à la fin du XI^e siècle ou au début du XII^e. C'est tout ce qu'il reste de l'oratoire primitif édifié par les Bénédictins d'Afflighem. Ce chœur est fermé par une grille en fer forgé, de style Louis XIV, et est lambrissé de marbre disparaissant, en grande partie, sous d'innombrables ex-votos. Il contient une très expressive statue de la Vierge, en bois peint, connue sous l'appellation de Notre-Dame de la Paix et de la Concorde. On verra également, dans cette église, la chaire de



Le Prieuré de Basse-Wavre au XVII^e siècle.

(Cliché Adm. Comm. Wavre)

BASSE-WAVRE.

L'église telle qu'elle se présente, mérite l'attention.

(Photo de Sutter)

Vérité, de beaux vitraux modernes, un tableau provenant de l'ancienne abbaye d'Aywiers et, dans le porche, deux belles portes en chêne ainsi que trois pierres tombales dressées contre la muraille. La façade baroque, à volutes, de l'église est encadrée par les bâtiments de l'ancien prieuré qui, depuis 1834, abritent un petit séminaire. Ces bâtiments ont été reconstruits entièrement il y a une trentaine d'années à l'initiative du chanoine De Raedt, alors Directeur de l'établissement. La châsse de 1628 existe toujours et est portée processionnellement chaque année, le dimanche suivant la Saint-Jean (24 juin), en un « Grand Tour » auquel participent de nombreux croyants animés de la même foi que celle dont brûlaient leurs ancêtres lointains, alors que le précieux reliquaire — réclamé avec insistance par les habitants de Jodoigne, de Hannut, de Bruxelles — effectuait régulièrement, à travers tout le Brabant, des voyages entrepris sous brillante escorte et accompagnés sans discontinuer par des chants religieux et des salves de mousqueterie.

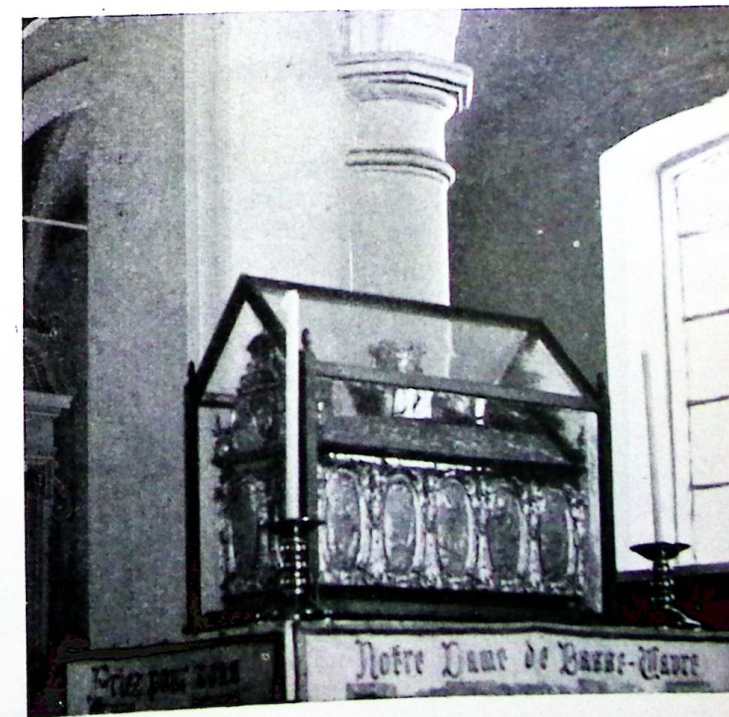
Au XVI^e siècle, nous apprend Jean Martin, un grand marché se tenait chaque semaine à Wavre. Y affluaient le bétail et les produits de la campagne. Les marchands étrangers y vendaient des étoffes, des chaussures, de la viande, du pain, des harengs, des couques, des figues.

Depuis, Wavre n'a cessé d'être un des centres commerciaux les plus importants du Brabant wallon. La ville compte aujourd'hui, nous renseigne le professeur A. Philippot, plus de 400 magasins et le champ d'action de son commerce de mercerie et de bonneterie s'étend à toute la Belgique. Un marché s'y tient tous les mercredis. On y vend du beurre, des œufs, des produits horticoles, des légumes, de la volaille ainsi que nombre d'objets divers présentés par des camelots venus de toutes les directions. Il occupe les rues du Pont du Christ, du Commerce et De Raedt ainsi que les places Cardinal Mercier, Alphonse Bosch et de l'Hôtel de Ville.

Ajoutons que Wavre, centre commercial d'une relative importance, possède également une sucrerie (près du passage à niveau situé à la sortie de la ville, vers Bierges), un atelier spécialisé dans la fabrication des foreuses et des pièces pour machines-outils, une capsulerie, une usine produisant des frigos, des cuisinières multigaz et des foyers à mazout, quelques ateliers de confection,

BASSE-WAVRE — La « Châsse de Notre-Dame » (XVII^e siècle) recèle des souvenirs de la Vierge Marie, mais surtout elle contient un morceau particulièrement important de la Vraie Croix.

(Photo de Sutter)



des briqueteries, une scierie, deux lavoirs. La ville est reliée par route à Bruxelles, Namur, Huy, Louvain et Nivelles, par autobus à Perwez, Bruxelles, Louvain, Jodoigne et Chastre, par vicinal à Bruxelles via Waterloo et par chemin de fer à Louvain, Ottignies et Charleroi.



BASSE-WAVRE — Pierre tombale de Marguerite de Bliol (1711).
(Photo de Sutter)

Au cours du XVI^e siècle, Wavre mène une existence laborieuse et paisible. La fin du siècle précédent a été jalonné de malheurs : grave épidémie en 1483, pillage et incendie de la ville — en 1489 — par les troupes du duc de Saxe à la suite d'une révolte des habitants contre Maximilien d'Autriche. Une grande partie de la population, qui s'était réfugiée dans l'église, périt alors dans les flammes qui détruisirent le sanctuaire.

Wavre, nous l'avons dit, avait déjà son église en 1086. L'église actuelle, dont certaines parties remontent au XV^e siècle — 1476 pour être précis —, a été réédifiée partiellement après la catastrophe de 1489. Après cette reconstruction, au début du XVI^e siècle, elle ne présentait pas — si l'on attache foi aux cartes figuratives de Deventer, datant de 1560 — l'aspect qu'elle présente aujourd'hui. La tour était surmontée d'un bulbe à plusieurs pans et une flèche élancée s'élevait à la croisée du transept. En 1627, Wavre — qui faisait alors partie du diocèse de Namur — étant sur le point de devenir une ville décanale, les habitants résolurent, afin de conférer plus de prestige à leur cité, de relever la tour du sanctuaire et de la surmonter ensuite d'une flèche originale. Ils s'adressèrent à l'architecte Franckaert qui fit les calculs nécessaires et la flèche fut terminée vers 1631. Malheureusement, elle s'écroula quelque cinquante ans plus tard, en 1695, à la suite d'un gigantesque incendie qui détruisa l'église et plus de 200 maisons. L'édifice fut restauré mais ne retrouva jamais sa haute flèche. En 1951, reprenant un projet vieux de 3 siècles, le Syndicat d'Initiative local décida de le doter d'un carillon. Pour réaliser ce projet, on exhaussa la tour d'un étage (6 au lieu de 5) et on la consolida. De solides planchers en béton ont remplacé les bois vermoulus. Les cloches, fondues à Tournai par la firme Michiels, sont au nombre de 49. L'inauguration du carillon eut lieu le 18 avril 1954 et c'est à cette occasion que fut créé, sur le parvis de l'église, ce « *Jeu de Jean et d'Alice* » auquel nous avons fait allusion précédemment.

Avant de pénétrer dans le sanctuaire proprement dit, rendons visite à la tour dont la cage a été construite en 1621 et nécessita 70.000 briques. Des marches en pierre d'Ohain conduisaient jadis aux étages. Après l'incendie de 1695, ces marches de pierre furent remplacées par des marches de bois à partir du premier étage. C'est à ce premier étage que se trouve le jubé avec buffet d'orgues du XVIII^e siècle (15 jeux, double clavier et pédalier). Le buffet garnissant la balustrade du jubé ne contient que de faux tuyaux. Au deuxième étage, on distingue encore des fragments de la tour du XV^e siècle dont le grès ferrugineux, rougi par l'incendie de 1695, s'effrite aisément. Les murs, à cet étage, ont une épaisseur de 95 centimètres. On

remarquera également les traces d'une ancienne cheminée et les sommiers du XVII^e siècle supportant l'étage supérieur. Une porte permet d'apercevoir les combles de l'église avec le vallonement des voûtes. Des centaines de chauves-souris hantent ce lieu. Du troisième étage, on accède, par un petit escalier, à la chambre des grosses cloches, qui sont six, montées pour sonner par balancement. Les supports modernes sont en métal mais l'ancienne charpente, en gros madriers de chêne, existe encore. De doubles échauguettes percées de meurtrières éclairent la salle. Le quatrième étage est à hauteur du cadran de l'horloge, qui a 4 mètres de diamètre. L'heure est frappée sur le bourdon de 1.820 kilos. Le cinquième étage est occupé par la cabine du carillonneur, façonnée en chêne et ornée de vitraux d'art inspirés par l'histoire de la cité. Le sixième étage, enfin, contient toutes les petites cloches, au nombre de 43. La plus lourde pèse 260 kilos. Les plus légères ont 10 kilos.

Comme le corps de l'église, la tour — soutenue par d'épais arcs-boutants — est construite ou, à tout le moins, recouverte de grès ferrugineux en provenance des carrières de Limal et d'Ottenbourg. Affectant la forme de la croix latine, l'édifice se compose de trois nefs d'inégales hauteurs. Le chœur est de vastes proportions et est orné d'un splendide maître-autel, de boiseries et de stalles de valeur. L'église contient, en outre, une chaire de Vérité de style Louis XV provenant de l'ancienne église de Basse-Wavre ainsi que de nombreuses œuvres d'art dont un tableau de Polydore Beaufaux — premier prix de Rome de l'Académie d'Anvers en 1857 — représentant « *Saint Charles Borromée donnant la communion aux pestiférés* », un autre montrant le Christ détachant un de ses bras de la croix afin de serrer Sainte Lutgarde contre son cœur, deux très beaux vitraux commémoratifs de la guerre de 1914-1918 et un Chemin de Croix — au demeurant assez médiocre et aux couleurs trop voyantes — dû au pinceau du peintre et écrivain Louis Wilmet, de Genval, dont nous rappellerons, à l'intention des personnes désireuses de se documenter sur les richesses artistiques et touristiques du Brabant, l'excellente et substantielle monographie sur Grimbergen ainsi que l'ouvrage, remarquablement documenté et édité avec un luxe inhabituel, sur « *Léau, Ville des Souvenirs* ». On verra aussi — simple curiosité —, dans le deuxième pilier de droite, derrière la chaire de Vérité, un boulet de biscaien français qui, en 1815, s'est logé dans la pierre. Une plaque de métal retient ce boulet, qui a la grosseur d'un pamplemousse, afin de l'empêcher de tomber. Ce boulet nous remet en mémoire : un événement que nous évoquerons dans la suite de cet article : l'ultime victoire des armées napoléoniennes remportée, postérieurement à la défaite de Waterloo, à Wavre et au pont de Bierges, à la sortie de la ville.

Signalons que derrière l'église de Wavre — dont on admirera le portail de belle allure — s'élèvent les bâtiments de la cure, reconstruits en 1744 à l'initiative des religieux de l'abbaye d'Afligem.

Le XVII^e siècle réserve, à Wavre, bien des malheurs : incendie de 1604, peste en 1605, grave épidémie en 1624, nouvelle épidémie en 1628, imposition d'une lourde contribution de guerre en 1667, déprédations répétées des troupes de passage, taxations excessives, violent incendie de 1695, vie économique réduite à néant...

Le XVII^e siècle voit cependant les Wavriens procéder, durant les périodes de répit que leur accorde le destin, à la



L'église de Wavre
avant l'incendie de 1695.
(Cliché Adm. Comm. Wavre)

remise en état et à l'embellissement de leur église, à la restauration du prieuré de Basse-Wavre, etc. Carmes et Récollets s'installent dans la ville. L'ancien couvent des Carmes, éventré par les bombes lors de la dernière guerre, offre encore aujourd'hui, à l'attention du visiteur, une façade remarquable. Par ailleurs, afin d'oublier leurs misères, les Wavriens aiment parfois se divertir. Nous avons fait allusion au « Grand Tour » mais, à côté de cette manifestation religieuse, il y a la ducasse à laquelle la grande fête communale donne aujourd'hui la réplique. Elle débute à la fin juin et se prolonge jusqu'au mois de septembre. Son troisième dimanche voit défiler, dans les rues de la cité, un cortège carnavalesque animé par de nombreux groupes travestis. Le vieux Serment Saint-Sébastien, qui existait déjà au XVII^e siècle, poursuit vaillamment son existence et organise, chaque année, une fête évocatrice du temps passé.

Wavre, au XVIII^e siècle, perd le caractère campagnard qu'elle avait gardé jusqu'alors. En 1702, on construit, sur la Dyle, un pont dont le parapet est surmonté d'un Christ en croix et qui, pour cette raison, sera appelé « Pont du Christ ».



La lourde tour de l'église de Wavre, seule rescapée des désastres de 1940 et 1944.

(Photo de Sutter)

Brisé et jeté à l'eau en 1815, ce Christ a été finalement remis en place le 8 avril 1927. En 1742, on restaure une nouvelle fois l'église. En 1744, on bâtit la cure et, en 1752, on reconstruit la ferme de l'Hosté. De 1768 à 1770, on aménage les grandes voies d'accès à la ville qui, depuis plus d'un siècle, faisait figure — ainsi que le disait Gramaye en 1606 — de « *bourg le plus considérable du roman pays de Brabant* ». De grandes maisons à un, deux et même trois étages sortent de terre, ici et là. On en voit encore, datant de cette époque, rue de Namur et rue du Pont.

En juin 1794, Jourdan bat les Autrichiens à Fleurus. Les troupes françaises s'installent dans nos provinces. Wavre devient chef-lieu de canton et siège d'une justice de paix. Wavre et Basse-Wavre sont réunies en une seule commune. Une école primaire est installée dans la cure. Le prieuré de Basse-Wavre est vendu comme bien national. Le sanctuaire marial est laissé à l'abandon mais la précieuse châsse, mise en lieu sûr, échappe à la profanation. Bientôt, c'est la révolte ouverte contre l'occupant. La chute du Directoire et l'installation de Napoléon comme Premier Consul viennent heureusement mettre fin aux troubles. En 1805, la châsse mariale quitte sa cachette louvaniste et est ramenée avec grande solennité à Basse-Wavre où l'église, restaurée grâce aux deniers du Chevalier de Bienne, est rendue au culte et érigée, peu après, en siège d'une nouvelle paroisse.

L'occupation française dure vingt ans. En 1814, les Français sont contraints d'abandonner nos provinces. Traversant nos régions, en route vers la France, les cosaques du Tsar Alexandre bivouaquent à Wavre. En mars 1815, Napoléon débarque à Golfe Juan, reprend le pouvoir et, peu après, marche sur les coalisés qui s'efforcent d'opérer leur jonction. Il monte vers Charleroi, bat les Prussiens à Ligny — au point de contact de trois provinces : Namur-Hainaut-Brabant — et, via les Quatre-Bras, se dirige vers Plancenoit où se déroulera la bataille dite de Waterloo. Pendant que l'Empereur effectue cette manœuvre, le général Grouchy a reçu l'ordre de poursuivre, avec 33.000 hommes, le maréchal Blücher qui, à Ligny, a été contraint à la retraite. Convaincu que l'ennemi, qui s'était dirigé sur Wavre, avait l'intention de se retirer sur Bruxelles, n'envisageant pas la possibilité de la jonction des Prussiens et des Anglais devant Napoléon, Grouchy perd du temps et permet de la sorte à l'ennemi d'exécuter le plan qui va acculer Napoléon à la défaite. Le 18 juin 1815, alors que le gros de l'armée prussienne marche au secours de Wellington, les troupes de Grouchy entrent en contact à Wavre et dans ses environs avec les bataillons ennemis laissés en arrière-garde. Ceux-ci sont

établis, outre dans la ville elle-même, à Basse-Wavre et sur les hauteurs de la rive gauche de la Dyle dont Bierges.

Théo Fleischman, l'actif Président de la Société belge d'Études Napoléoniennes auquel on doit maints ouvrages ayant trait à la vie de l'Empereur, à ses campagnes et surtout à tout ce qui se rapporte à la grande journée de Waterloo, a fait le récit de la bataille de Wavre : « *Dans l'après-midi, Grouchy ordonne l'attaque. Le feu s'allume sur toute la ligne. Un bataillon français tente de franchir le pont de Bierges qui est barricadé. Sous un ciel orageux, la mêlée hurle sur ces berges et les Prussiens, acharnés à la défense et plantés sur une solide position, repoussent cet assaut. Gérard reçoit l'ordre de venir à la rescousse et de forcer le passage. Il lance un bataillon du 9^e léger. Baïonnette pointée, s'épaulant et apportant à cette lutte une sorte de rage désespérée, les vétérans se précipitent, piétinant une terre boueuse gorgée d'eau, traversant sous le feu de larges et profonds fossés que combient les cadavres, mais ils se heurtent à d'infranchissables obstacles. Un nouvel assaut est ordonné. A la tête d'un autre bataillon, Gérard s'élance, à la place du chef, celle où il y a le plus de péril. C'est là qu'il tombe, frappé d'une balle en pleine poitrine. On l'emporte... Il entendra encore, au loin, la terrible rumeur du combat, les Prussiens repoussant la troisième attaque à Bierges, le général français Vandamme livrant treize assauts pour enlever Wavre... A 11 heures du soir, la bataille dure encore et l'ennemi recule. Devant les Français, la route de Mont-Saint-Jean est ouverte, mais il est trop tard : depuis plusieurs heures la bataille de Waterloo est perdue. Néanmoins, le lendemain, 19 juin, le combat reprend. Le village et le moulin de Bierges sont enlevés. Victoire ! Mais victoire tardive et inutile... »*

L'ultime victoire napoléonienne obtenue à Wavre les 18 et 19 juin 1815 nous est rappelée par le biscaïen encastré dans un pilier de l'église Saint-Jean-Baptiste, par le calvaire surmontant le Pont du Christ, par la ferme de Lauzelle — où eut lieu la première prise de contact franco-prussienne — et aussi, par un monument, œuvre du sculpteur Meurant, portant le médaillon du général comte Maurice-Étienne Gérard et cette inscription : « *En ces lieux fut blessé, le 18 juin 1815, le Général Gérard, héros de l'Empire et défenseur de notre indépendance nationale.* » (Gérard, en effet, devait revenir en Belgique en 1832 pour répondre à l'appel de notre pays ayant sollicité le secours des armes françaises pour déloger les Hollandais retranchés dans Anvers et menaçant notre jeune indépendance). Le monument consacré au Général Gérard se dresse devant les murs du fameux moulin de Bierges et à proximité du pont où l'intrépide soldat fut frappé

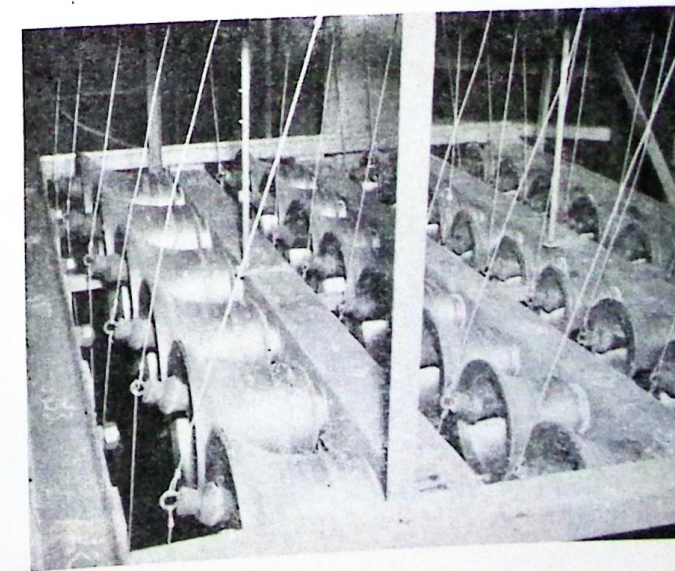


(Photo T.N.)

Voici le carillonner à l'action...

... faisant vibrer les quelques 43 cloches de ce carillon.

(Photo T.N.)



d'une balle à la poitrine. Sobre et de belle allure, il a été inauguré le dimanche 28 septembre 1958 en présence des bourgmestres de Wavre et de Bierges, de nombreuses personnalités et d'une grande affluence de monde.

**

Quinze ans après la superflue victoire napoléonienne de Wavre, c'est la révolution belge. Les volontaires wavriens envoyés au secours de Bruxelles se distinguent. Montés sur le toit de l'Hôtel de Belle-Vue, ils tirent sur les troupes hollandaises retranchées dans le Parc, ce qui fit dire à celles-ci, paraît-il, « *Zij schieten uit de lucht.* » Wavre reçut, par la suite, un drapeau d'honneur en reconnaissance des services rendus à la cause de l'indépendance nationale. Un arbre de la Liberté — un peuplier d'Italie — fut planté au haut de la rue Sainte-Anne, non loin de ce bois de Beumont où se déroulèrent les derniers assauts des troupes de Grouchy contre l'arrière-garde prussienne au matin du 19 juin 1815. Il situe le centre géodésique du pays.

Outre cet arbre de la Liberté et le Monument commémoratif au général comte Gérard, les premières années de notre indépendance nationale sont rappelées, à Wavre, par un monument élevé au souvenir du règne de Léopold I^{er} sur la place Alphonse Bosch, anciennement dénommée place du Sablon. Il y a l'air d'être perdu, étant peu propor-

tionné aux dimensions de cette vaste place triangulaire, l'une des plus étendues de Belgique, et représente « *La Constitution* » sous forme d'une femme assise, posée sur socle, tenant un pétaçon dans la dextre et soutenant, de la senestre, une table de la loi. L'œuvre est du sculpteur Bomberg, de Limelette, et tourne le dos à quelques belles maisons dont celle du Docteur Auguste Brasseur-Capart, auteur du « *Jeu de Jean et d'Alice* », d'une évocation en deux actes de « *La Joyeuse Entrée de Charles de Lorraine* », d'une plaquette de poèmes « *Laisse la Porte ouverte* », d'un roman historique et folklorique : « *L'Épée de Tolède* », dépeignant la vie rurale du pays wavrien pendant la période trouble de la fin du XVII^e siècle (époque à laquelle la famille Ximenès de Cisneros, établie à Wavre, procéda — si l'on peut dire — au repeuplement de la cité, ce qui fait qu'une bonne partie des authentiques Wavriens d'aujourd'hui peuvent revendiquer des ancêtres ibériques), et d'un recueil de nouvelles : « *L'Eternel Féminin* ».

**

Au cours de ces cent vingt-cinq ou cent trente dernières années, Wavre n'a cessé de se développer. Elle a connu deux épreuves terribles. En 1914, 54 maisons furent incendiées et la ville fut frappée d'une contribution de guerre de 2.000.000 de francs. Par ailleurs, elle perdit un certain nombre de ses enfants et un monument, érigé à l'entrée du cimetière, rappelle leur sacrifice.

En 1940, la cité fut, avec Nivelles et Tournai, gravement sinistrée : 150 habitations ainsi que l'Hôtel de Ville, établi dans l'ancien couvent des carmes déchaussés, furent incendiées par bombardement aérien. Durant la guerre, plusieurs Wavriens furent fusillés et deux monuments, au Bois du Val, invitent le passant à se souvenir de l'adjudant de gendarmerie Paquet, victime des Allemands, le 22 septembre 1941, et du bourgmestre Alphonse Bosch et de trois de ses compagnons d'infortune et de gloire, assassinés le 4 août 1944. En cette même année 1944, plusieurs autres Wavriens furent tués par des soldats allemands embusqués et 35 maisons furent la proie des flammes. Non loin de la place Henri Berger — ou place de la Gare — un beau monument rappelle les victimes wavriennes de la dernière guerre. On voit, à proximité de ce monument, une ancienne cloche posée sur socle. Cette cloche a toute une histoire : fondue en 1696 par Denis Scaille pour l'église de Wavre grâce aux générosités d'Antoine Donglebert, elle est la seule parvenue intacte jusqu'à

nous parmi toutes celles ayant jadis sonné les grandes heures de la vie de la cité.

Depuis la fin de la dernière guerre, Wavre s'est relevée de ses ruines et a construit nombre de nouvelles maisons et quelques édifices de belle allure dont celui de l'Athénée royal, siège d'une station climatique, que surmonte un léger et gracieux campanile. La ville, par ailleurs, possède un petit musée régional dont les collections ne sont pas encore très importantes mais qui s'enrichissent d'année en année grâce à des dons. La conservatrice de ce petit musée, qui est promis à un bel avenir, est l'épouse du docteur Auguste Brasseur-Capart. Précisons que ce petit musée, inauguré il y a environ trois ans, est fermé momentanément. Il sera accessible au public après la restauration de l'Hôtel de Ville (1960), actuellement en cours d'exécution. La cité, par ailleurs, possède maintenant son carillon...

**

Il y a près de trente ans, Edmond Bourguignon décrivait Wavre de la sorte : « *Wavre est bâti au fond de la vallée qui coupe en deux parties presque égales son vaste territoire. Bon nombre de hameaux sont dispersés sur un sol généralement accidenté. De certaines collines couronnant, par temps ensoleillé, on aperçoit les hauteurs*

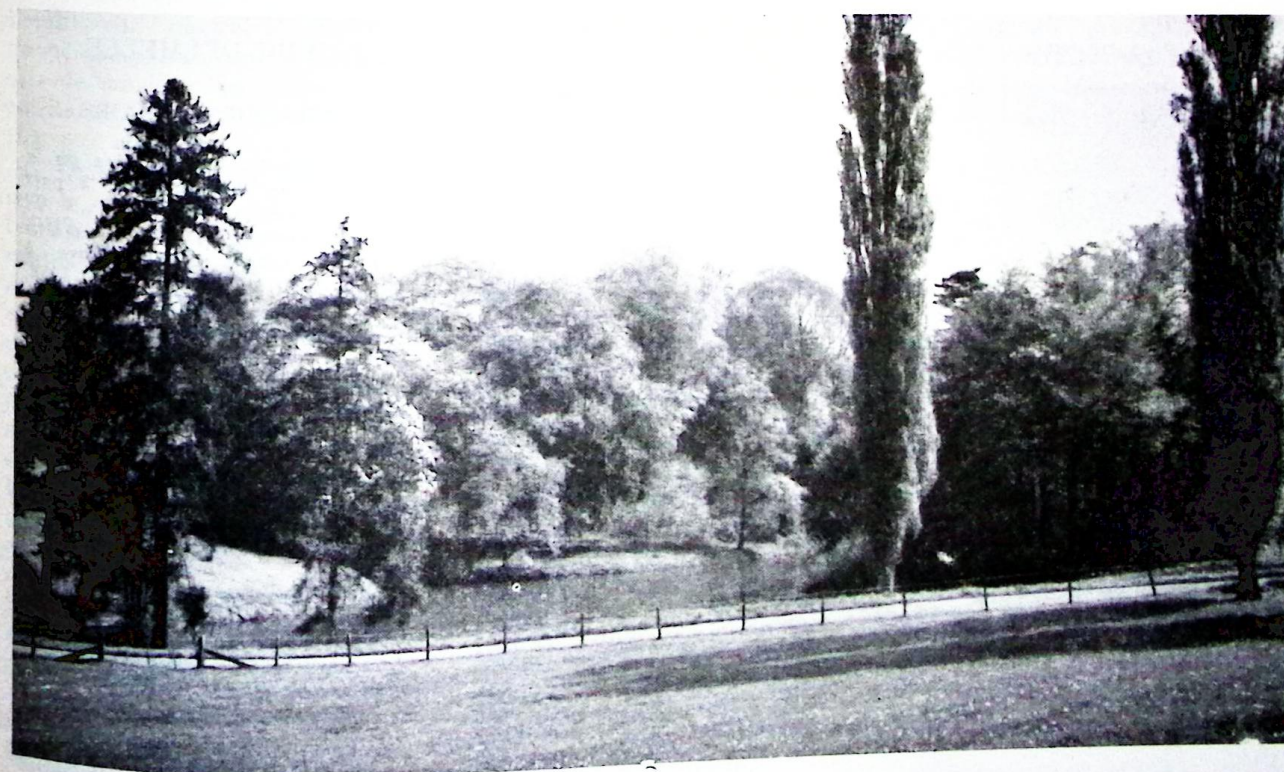
de Stadt, celles du Bois de l'Avocat, de Longchamps et d'Aisémont. Quelques coins de la ville sont assez pittoresques, entre autres les quais de la Dyle, la ruelle débouchant dans la rue du Commerce... ».

Ces lignes demeurent encore valables actuellement. La Dyle, qui traverse la cité de part en part, continue à chanter sous le Pont du Christ. Quelques coins de la ville sont d'un pittoresque attachant. Les environs de la cité, par ailleurs, ménagent d'agréables surprises à l'amateur de sites et de panoramas. L'automobiliste se dirigeant vers Bruxelles ou en venant peut s'en rendre compte, s'il est quelque peu attentif. Venant de Namur, du haut de la descente conduisant à Wavre, il a une belle vue sur le vallon du Godru. Quittant Wavre, il découvre le ruban argenté du ruisseau de la Bawette coulant au bas d'un coteau que couronne un beau château. C'est le château de la Bawette qui, construit vers 1620, agrandi par la suite, repose sur des substructions du XII^e siècle. Plus loin, il longe le centre d'émission de l'Institut National de Radiodiffusion qui constitue la station la plus moderne d'Europe et, sans aucun doute, l'une des plus intéressantes à visiter. Presqu'en face de l'entrée de cette station d'émission se dressent les bâtiments d'une ancienne ferme ayant appartenu aux Templiers. La ferme est flan-



WAVRE — La cure, reconstruite à l'initiative des religieux de l'abbaye d'Afligem.

(Photo de Sutter)



WAVRE — Le parc, que traverse le ruisseau « La Bawette ».

(Photo Ooms)



Aux environs de Wavre s'offrent des sites ravissants. Voici, à Gastuche, l'entrée du château de Laurensart, à l'ouest de la Dyle...

(Photos de Sutter)

Les vieilles tours et pignons crénelés se mirant dans l'eau qui les entoure, lui donnent un aspect réellement moyenâgeux.



quée d'une chapelle à abside, éclairée par cinq fenêtres ogivales, dont la porte est surmontée de l'écu à la croix de Malte.

De magnifiques promenades, ainsi, s'en vont à la découverte du pays de Wavre, se dirigeant vers la Bawette, Laurensart, Gastuche, le Bois de la Pierre, Louvranges, les 24 Hêtres, Bierges ou Limal. Au hasard de la marche, on découvre une chapelle rustique, une vieille ferme massive, un panorama plein de verdoyante ampleur. De tel ou tel autre point de vue, on embrasse, du regard, l'ensemble de la ville pressant ses vieux toits autour de son clocher et voyant converger, vers elle, de multiples chemins :

*Tous les chemins tranquilles
Conduisent à la ville
Où je suis né, en mai,
Dans la rue des Fontaines.*

*Tous les chemins du monde
Viennent se croiser là
Où ma mère berça
Son enfant dans les bras...*

Maurice Carême, qui a écrit ces vers (et tant d'autres) à la gloire de sa cité natale, a raison. Si tant de chemins conduisent à Wavre et s'y donnent rendez-vous, c'est parce que la petite ville du roman pays a leur affection. Et, si elle possède leur affection, c'est parce qu'elle est accueillante, gaie, agréable et pleine d'intérêt.

JOSEPH DELMELLE.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE :

A. Philippot : « Géographie de la Commune de Wavre », tiré à part de « Wavriensa », 1958.

Jean Martin : « Esquisse d'Histoire de Wavre des Origines à 1815 », t. à p. de « Wavriensa », 1958.

Jean Martin : « Wavre, ville-étape » dans « Wavriensa », tome III, 1954, n° 5 et tome VII, 1958, n° 2.

Louis Quiévreux : « Quand le Diable faisait des siennes à Basse-Wavre », dans « La Lanterne » du lundi 24 mai 1954.

Anonyme : « Le Carillon de Wavre », 7 pages ronéotypées à l'intention des visiteurs de la tour de l'église Saint-Jean-Baptiste et de son carillon.

Théo Fleischman : discours prononcé lors de l'inauguration du Monument Gérard à Bierges, le 28 septembre 1958 et reproduit dans le bulletin de la Société belge d'Etudes Napoléoniennes, n° 28, décembre 1958.

Edmond Bourguignon : « Le Cours de la Dyle dans la Belgique moyenne », dans la revue du T.C.B., XXXVI^e année, n° 14, du 15-7-1930.

Du carnaval de Binche au paysan du Danube

NOUS sommes à Binche le jour du Mardi Gras. Sur la Place, dès la matinée, on voit se former des rondes de jeunes gens et de jeunes filles, de grands cercles qui tournent, tournent au son constamment répété des airs des Gilles, caractéristiques de ce carnaval universellement connu. Ces rondes se renouvellent sans arrêt du matin au soir, jusqu'au moment où se tire le feu d'artifice final. De ces cercles, il s'en forme d'abord un, deux, dix, vingt, plus encore.

Le jeu serait banal s'il n'était agrémenté d'un petit rite ayant avec l'amour quelque affinité. Au milieu du cercle, un jeune homme muni d'un foulard est planté. A un moment donné, quand il a fait le choix d'une jeune fille, il le passe à son cou, l'attire au centre du cercle. Son élue et lui s'agenouillent et s'embrassent. Le jeune homme rentre dans la ronde et la jeune fille, à son tour, recommence le même manège, choisit un jeune homme, lui passe le foulard au cou, l'attire et l'embrasse. Pendant des heures et des heures, sans lassitude, le jeu continue.

Cela doit être bien monotone, dira-t-on. Non, car les acteurs sont des jeunes et pour les gens de cet âge, on ne se lasse jamais d'un jeu où l'on s'embrasse. Ensuite, les occasions de rire ne manquent pas. On s'amuse de rien. D'autre part, les airs de musique sont entraînants et leur répétition constante finit, comme dans les danses des primitifs, par créer une sorte de délire collectif.

Diabre, dira-t-on encore, cette ronde inoffensive le matin à ses débuts, doit devenir à la longue frénétique et licencieuse. Détrompez-vous. Différentes années consécutives, du balcon de l'Hôtel de Ville, nous avons assisté à ce spectacle et nous avons constaté, et fait constater aux personnes qui nous entouraient, que jamais, à aucun moment, un jeune homme ne cherchait à profiter de la circonstance pour essayer un geste un peu libre sur sa partenaire. Toujours, les baisers se donnent sur les joues, jamais ils ne cherchent à atteindre les lèvres. On dirait même que, ostensiblement, chacun tient à montrer qu'il évite de se rapprocher de la bouche. Si parfois il arrive que, dans un cercle, quelques jeunes gens avinés viennent jeter un trouble, on les évince. Les jeunes gens sont, en grande majorité des étudiants venus de nos universités ou de nos grandes écoles.

Plaisir sain, jeune, sans rien de répréhensible. Spectacle pour familles où les parents les plus facilement effarouchés peuvent, sans crainte, laisser participer leurs jeunes filles. Encore faut-il que celles-ci donnent dans le jeu, ne se rebiffent pas

si un jeune homme leur passe au cou le foulard. Le jeune homme alors, s'estimant dans son droit, use un peu de sa force. Même dans ce cas, les empoignades ne se départissent pas d'une décence manifeste.

DANSES DU FOULARD ET DU COUSSIN

Nous ne savons si cette danse du foulard s'exécute encore à l'occasion des bals de nos fêtes villageoises. Nous ne serions pas étonné si, dans des coins perdus, on ne la pratiquait encore. Mais nous savons, pour l'avoir vu, que, dans des bals privés de sociétés particulières, où tout le monde se connaît, elle est assez fréquemment dansée.

Une danse similaire, dite « danse du coussin » figure toujours au programme des bals populaires de quelques villages. Le foulard est remplacé par un coussin. Le jeune homme lance un coussin à la jeune fille de son choix. Celle-ci s'avance au milieu de la ronde, dépose le coussin sur le sol, s'y agenouille, le jeune homme vient à son tour s'y agenouiller et reçoit généralement trois baisers de la jeune fille, ou vice-versa. Celle-ci procède au choix d'un jeune homme et le jeu recommence, et continue.

Concernant cette danse du coussin, nous puissions dans un volumineux ouvrage dont on nous a soumis le manuscrit et intitulé « Anthologie de la danse en Wallonie », les précisions suivantes. Ce



Les rondes de jeunes sur la place de Binche le jour du Mardi Gras. — Danse du foulard.

(Photo « Journal de Charleroi »)



Musique de la Danse du Coussin à Deux-Rys, annotée par M^{me} Thisse-Derouette. Doit être jouée sur un rythme animé.

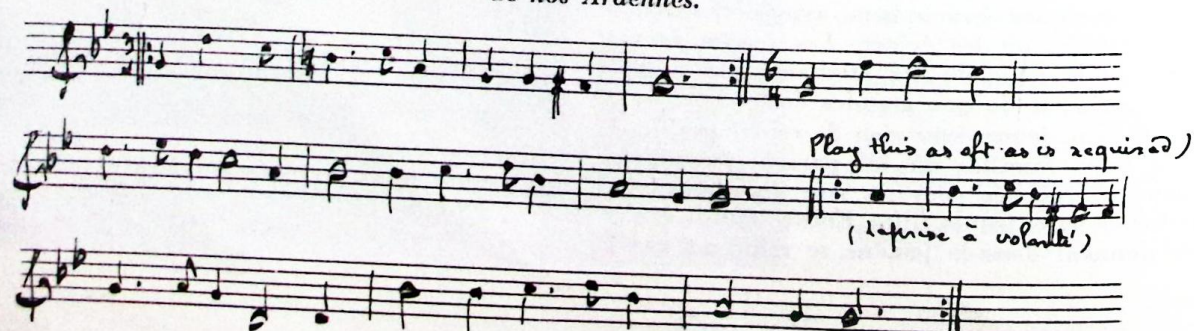
travail, qui est l'œuvre de M^{me} Thisse-Derouette, devrait absolument être édité, malgré son volume imposant. Voici les exemples que cite cet auteur :

A Bovigny, village entre Vielsalm et Houffalize, c'est la dernière danse du bal de la ducasse.

A Vonèche, dans l'Entre-Sambre-et-Meuse, la danse est également interprétée à la fin de la fête locale, le rite étant un tant soit peu modifié, en ce sens que le jeune homme s'agenouille sur le coussin avant de partir chercher la jeune fille et que celle-ci, ayant été embrassée, reste agenouillée sur le coussin après le départ du jeune homme et prend un air dépit d'avoir été abandonnée. Quand elle se relève à son tour et part, pour se venger sans doute de cet abandon, à la recherche d'un jeune homme, elle tourne en sens contraire de la ronde. L'auteur de l'ouvrage cité ici voit dans cette danse une pantomime de choix amoureux, suivi du dépit du partenaire délaissé. Ce serait bien à vérifier.

A Marche-en-Famenne, l'usage veut que l'on

La « Cushion Dance » (Danse du Coussin) en Angleterre, d'après l'annotation du « Dancing Master » de 1716. Copie de M^{me} Thisse-Derouette. L'allure est plus grave, plus compassée que la musique de nos Ardennes.



ne puisse pas prendre deux fois la même jeune fille ou le même jeune homme avant que tous les participants aient été choisis.

A Deux-Ry, la règle est la même et le correspondant de M^{me} Thisse-Derouette signale que les danseurs sont si nombreux que le bal finit fort tard. Une année il dura même jusqu'à sept heures du matin. Il y avait plus de cent couples. Dans cette dernière localité, où cette danse semble restée fort en faveur, les motifs sont plus compliqués. La ronde tourne en sautillant vers la gauche pendant quatre mesures, puis vers la droite. Puis une chaîne des dames, de huit mesures de durée. A ce moment les danseurs s'arrêtent quelle que soit leur place: la jeune fille — ou le jeune homme — agenouillé au centre sur le coussin, se lève, balance les bras à gauche, puis à droite, puis en avant. Alors, tout le monde pirouette sur soi-même et lance les bras en avant. La musique s'arrête un moment et la jeune fille en profite pour lancer le coussin dans les bras

de son préféré. Le jeune homme s'avance, l'embrasse, la prend par le bras. Le couple fait un petit tour sur lui-même, le jeune homme reconduit sa partenaire dans la ronde, la salue et va prendre place à son tour sur le coussin... et le jeu recommence.

Cette façon de procéder à la danse ressemble fort à celle dite « Cushion-dance » usitée en Angleterre (selon Charbonnel, cité par M^{me} Thisse-Derouette) où elle paraît être exécutée par des gens de distinction. Un danseur invite une dame qui s'agenouille aussitôt sur un coussin. Les deux partenaires se font quelques salutations, puis l'homme embrasse la dame. Ils reprennent la danse en emportant le coussin et en chantant un refrain approprié. A son tour, la dame invite un danseur et l'action recommence.

A Bertrix, le mardi de la fête, on dansait la danse des coussins. Il y avait quatre coussins sur lesquels la jeune fille, tirée de la ronde, la « corde au cou », devait s'agenouiller successivement en « signe de soumission ». Elle en était chaque fois relevée par une traction du foulard et chaque fois embrassée.

Nous pensons bien que cette danse s'exécute encore également dans de plus nombreux endroits que ceux signalés par l'auteur. Nous pensons qu'elle doit avoir été connue dans la plupart des régions du pays et même, avoir été jadis en usage dans une zone bien plus étendue. Nous n'en voulons pour preuve que l'exemple que nous allons citer.

LE PAYSAN DU DANUBE

Nous devons au lecteur une explication concernant le choix de cette expression. Elle est simple. Elle nous a semblé contribuer à donner à cet article sans prétention un titre assez original. Le paysan, dont nous allons décrire l'exploit, n'habite pas à proximité du fleuve, loin de là, mais bien le bassin de ce fleuve. Et pour préciser l'endroit, à Siebel, à quelques 25 kilomètres de Sibiu, en Roumanie, au centre de ce pays. Voilà pour la localisation. Voyons maintenant la description — non romancée — des faits.

Une centaine de personnes, venues de tous les pays de l'Est et de l'Ouest, de la Chine et du Vietnam, au Canada et aux Etats-Unis et de tous les pays intermédiaires ayant tenu une conférence à Sinaia, s'en allèrent excursionner dans ce village où, pendant deux heures, on leur offrit un spectacle de chants et de danses folkloriques par des personnes de tous âges, des enfants aux adultes et même aux personnes fort âgées. Toutes étaient vêtues du chatoyant costume national.

Le spectacle proprement dit achevé, on annonça, pour clôturer la fête (comme le bal chez nous) une danse facile, une ronde à laquelle les hôtes étrangers étaient invités à participer. Et voilà que



Danse du foulard en Roumanie.
(Dessin A.E.F.)

se forme un grand cercle où Roumains et visiteurs sont mêlés. Au centre, un jeune homme muni d'un foulard. La musique commence, c'est la danse du foulard. Premier réflexe du paysan, notre paysan du Danube, choisir une étrangère. Deuxième réflexe, la choisir jeune et jolie. C'est chose vite faite. Il s'approche, l'enlace du foulard et



Danse du Foulard à Binche : l'Embrassade.
(Dessin A.E.F.)

l'attire. Celle-ci, ne connaissant pas cette danse se demande ce qui se passe. Premier réflexe, résister. Deuxième réflexe, s'accrocher aux voisins. Le paysan, fort de son droit par coutume, l'attire de force. Mais quand il veut l'embrasser, elle se refuse, se débat. Sa résistance exacerbe le paysan qui la serre de plus en plus, animé de la volonté de l'embrasser sur la bouche. Ce qu'il fit, au grand amusement de l'assemblée.

Si nous faisons une étude scientifique qui exige le plus de preuves possibles, nous donnerions le portrait de l'héroïne. On verrait que le paysan du Danube, le veinard, avait bon goût.

CONCLUSIONS

Mais notre intention n'est pas de commenter cette embrassade, ressemblant quelque peu à un viol en public. Elle est de signaler l'existence aux confins orientaux de l'Europe de la danse du foulard en tout identique à celle du carnaval de Binche, aux confins de l'Europe Occidentale. Elle est d'attirer l'attention sur l'aspect européen de cette danse, sur l'aspect international des manifestations folkloriques, leur aspect généralement universel quand on les examine de près. Elle est de répéter une fois de plus, qu'il n'y a pas un seul domaine des activités humaines où on puisse relever autant que dans le folklore de traits communs à la vie sociale de tous les peuples.

On parle de « faire » l'Europe. Il y a non seulement une Europe, mais un monde, une humanité qui est faite, unie par un faisceau de traditions similaires. Si on voulait s'attacher à l'observation de ce patrimoine commun, si on voulait le mettre en valeur, on ferait plus facilement et plus utilement œuvre de compréhension et de rapprochement que par n'importe quel autre moyen de propagande.

Danse du foulard, petit fait sans doute, minuscule en apparence, mais qui pourrait être répété à des milliers d'exemplaires. Ce serait tâche aisée. La mise en évidence de cette unité foncière serait d'une puissance frappante et convaincante bien plus grande que les meilleurs discours des plus forts ténors de la politique internationale. Ce ne serait plus des mots et des phrases mais des faits observables directement. Cet aspect du folklore avait été déjà signalé à l'ancienne Société des Nations. Il le fut aussi à l'Unesco, mais il ne semble encore guère compris. On y viendra cependant un jour. Ce sera-t-il à temps ?

Tout cela est très bien, dira-t-on, mais quel rapport y a-t-il entre ce récit et le Tourisme ?

Toute personne réfléchie, apercevra vite les affinités. Attirer l'attention du public sur les traits communs entre les peuples et même les civilisations, à une époque où tout le monde se déplace, où tout le monde tend à se rendre de plus en plus loin, nulle distance n'effrayant plus personne,

au contraire, c'est donner à chacun l'envie d'aller voir sur place. Ainsi peut naître lentement l'opinion que l'humanité est une malgré toutes les apparences; une dans ses aspirations communes, dans ses goûts, dans ses plaisirs. Le tourisme peut, mieux qu'il ne le fait à présent, contribuer à la compréhension des peuples. Il y a un tourisme folklorique international à créer.

Soit, va pour l'aspect touristique du folklore, mais en quoi cela concerne-t-il le Brabant ?

Parmi les milliers de faits folkloriques existant et vivant en Brabant, à peu près tous, le jour où on ne se contentera plus des apparences de surface, pourront entrer dans le cycle des interprétations internationales. Celles-ci inciteront même à des recherches plus approfondies qu'on ne les fait aujourd'hui. Même cette danse du foulard ou du coussin, nous serions fort étonnés si on n'en découvrirait pas l'existence jadis, peut-être même encore aujourd'hui, sur notre territoire brabançon. Qui sait même si notre article, bien qu'il ne soit pas fait avec l'intention d'enquêter, ne nous apportera pas des révélations. Avis aux chercheurs.

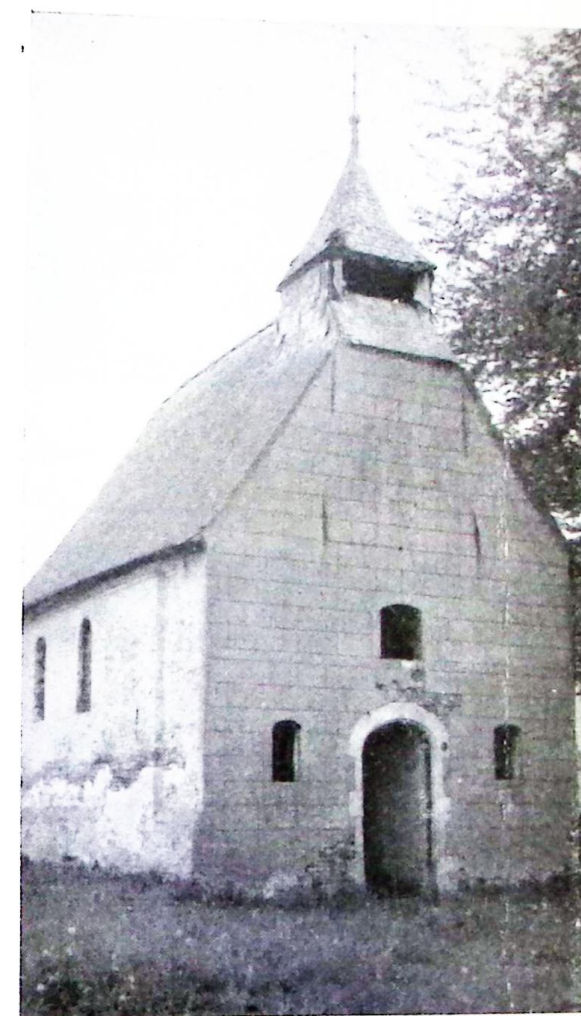
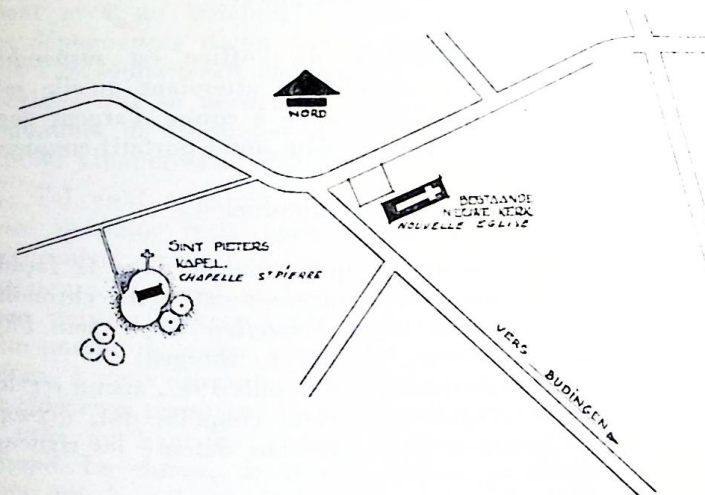
ALBERT MARINUS.



Les rondes de jeunes sur la place de Binche.
L'Embrassade.

(Photo « Journal de Charleroi »)

La chapelle Saint-Pierre au hameau de Hoogen à Budingen



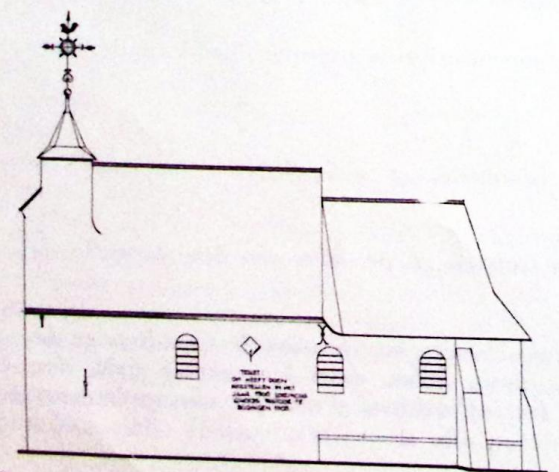
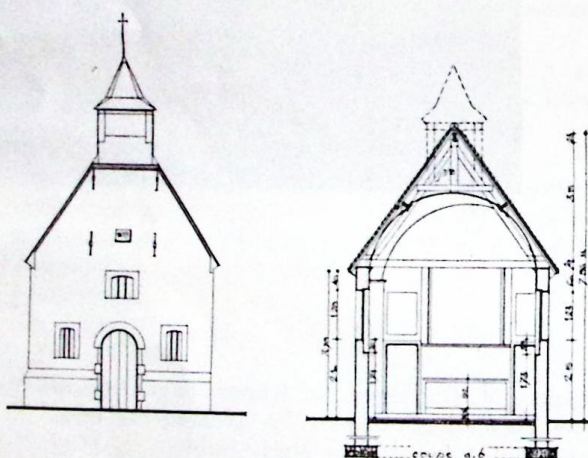
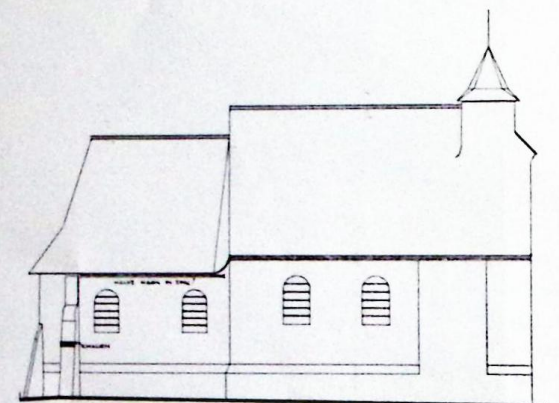
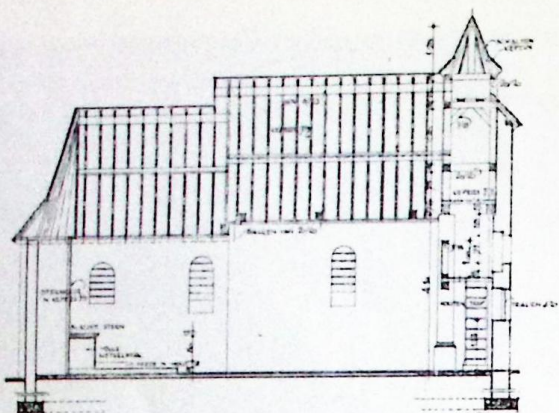
La petite chapelle Saint-Pierre au hameau de Hoogen, à Budingen, a trouvé naguère son historiographe en Alphonse Wauters. Résumons ici chronologiquement les événements marquants rapportés par le savant archiviste aux pages 160 et 161 de son étude publiée en 1887 et ayant pour titre : « Géographie et Histoire des Communes belges, Canton de Léau ».

1647 : Construction de la chapelle, ainsi que le rappelle une inscription presque illisible millésimée sur la façade.

1652 : Pose de trois vitraux sur lesquels on lisait :

- a) *r^{atus} d^{nus} ac n^{ter} Franciscus van Hammerste — Ecclesiae Collegiatae S. Leonardi Leuensis canonicus et scolasticus et beginagii — ibidem pastor vigilantissimus A° 1652.*
- b) *F.W.H. fac ut abeas* (faites selon votre volonté).
- c) *Dit gelas hebben gegeven Jan Ende Mathias Gobben ghebroeders aen dese cappelle — A° 1652.*

Au haut de la page : Plan de situation de la Chapelle de Hoogen aux confins de Geet-Bets et de Budingen. Vue de la chapelle montrant la sollicitude... mais, hélas, aussi le mauvais goût, des agents restaurateurs qui tentèrent en vain d'empêcher les infiltrations d'eau par un revêtement en ciment.



1653 : Achèvement de l'édifice (selon des inscriptions qui étaient encore visibles en 1650, d'après J. Ariens, curé de Dormaal) :

- a) sur la tourelle : *Dit heeft doen maecken Anthonis Broeckmans, Pastoor tot Bungen.*
- b) à droite de l'autel : *Dit heeft doen maecken, Bartholomei, pastoor tot Betz, in 't jaar 1653.*
- c) à gauche de l'autel : *Dit heeft doen maecken, Heer Broeckmans, pastoor tot Bungen.*

1702 : Les murs de l'oratoire menacent ruine et les fenêtres sont brisées.

1705 : La chapelle est pillée pendant la guerre et la cloche est enlevée.

1711 : La cloche est remplacée.

1750 : La célébration de l'office est suspendue dans la chapelle en attendant qu'elle soit pourvue d'un calice à coupe d'argent doré à l'intérieur, et d'un autel portatif consacré.

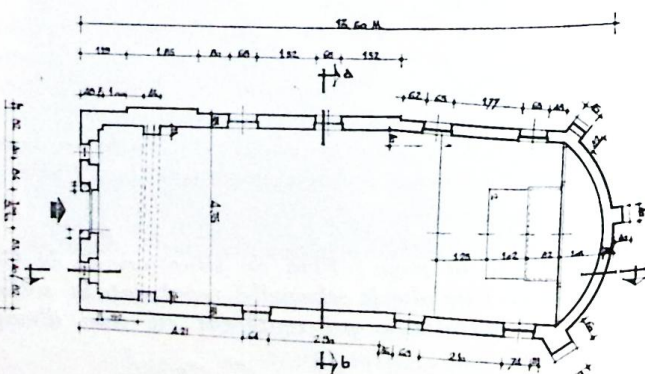
1775 : La cloche est refondue.

Une inscription qui apparaît dans la façade sud complète fort heureusement cette chronologie : *Dit heeft doen herstellen in 't jaar 1908 Ludovicus Ghoos, pastoor te Bungen.*

Ajoutons enfin que depuis 1942, aucun service n'a été célébré dans cette chapelle qui, dix-sept ans durant, a ainsi subi sans défense les rigueurs

LEGENDE

De haut en bas :
— coupe longitudinale ;
— façade latérale nord ;
— façade principale ;
— coupe transversale ;
— façade latérale sud ; — plan terrier.



du temps. Rien d'étonnant, dès lors, que la petite construction apparaisse à ce point dégradée que rien ne puisse être entrepris sans porter atteinte au caractère hautement pittoresque qu'elle a acquis dans un paysage qui semble avoir été fait pour elle. Je m'explique : la chapelle de Hoogen n'est pas, au sens propre, un monument d'architecture, c'est un oratoire construit par des campagnards dont le seul souci était d'abriter quelques pèlerins venus contempler l'image du Saint élevée là par mesure propiciatoire, par vœu ou par action de grâce.

Je laisse aux hagiographes le soin de dire si l'édifice a une quelconque valeur du point de vue des événements dont elle aurait été le témoin muet. Mais je souligne tout spécialement la valeur picturale de cette chapelle au toit d'ardoises dont la forme trapue, la nature des matériaux, les imperfections et aussi, hélas, le délabrement, forment avec un bouquet d'arbres, les prairies et les dépendances d'une ferme proche, un tableau que l'on souhaiterait conserver à la vue des rares touristes qui se perdent parfois aux confins des communes de Budingén et de Geet-Bets, à quelque 30 kilomètres à l'Est de Louvain.

Tel qu'il apparaît aujourd'hui, le petit oratoire présente trois parties bien distinctes qui s'expriment à la fois en plan et en volumes extérieurs. La nef, éclairée bilatéralement par deux petites fenêtres à plein cintre, est précédée d'un porche de même largeur, et recouverte d'une toiture à deux versants à cheval duquel se dresse un clocheton trapu aux faces imbriquées d'ardoises et relié au haut du pignon de façade par une croupe. Le chœur, de mêmes largeur et dimensions que la nef, est également éclairé bilatéralement par deux baies ; il est légèrement incliné vers le Sud-Est par rapport à l'axe de l'édifice et couvert d'une toiture à double versant moins haute que celle de la nef ; son abside, actuellement dissimulée derrière l'autel, est constituée par un mur aveugle légèrement en arc de cercle contrebuté irrégulièrement par trois contreforts.

Intérieurement, une fausse voûte en berceau s'inscrit dans la charpente, laissant apparente les entrails et certains arbalétriers de celle-ci.

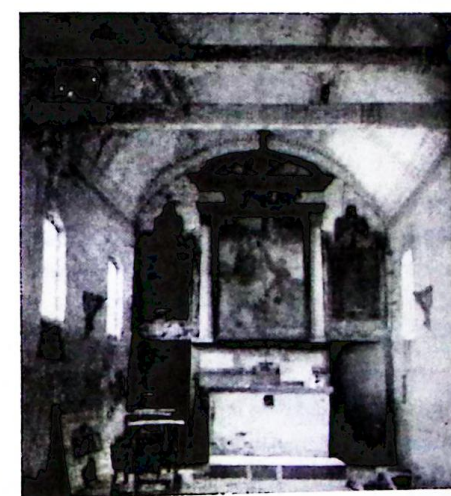
Le tout est dans un état de délabrement tel qu'une remise en état exigerait un sérieux effort financier.

Le relevé rapide que nous avons dressé de cette charmante chapelle montre, avec exactitude, les petits problèmes de chronologie que posent certains éléments, tels que la surépaisseur du mur extérieur à la façade sud ; le retrait du parement extérieur de la façade sud du chœur ; l'encadrement en pierre blanche de la porte d'entrée, etc. Nous le communiquons bien volontiers au lecteur de « Brabant ».

V. G. MARTINY.



Le clocheton de la chapelle se détache sur un magnifique bouquet d'arbres.



Vue intérieure de la chapelle prise en septembre 1957 et montrant l'état de délabrement de l'édifice.



Les formes trapues de la chapelle participent au pittoresque du paysage.

Saint-Josse-ten-Noode, centre d'art

EN 1952, sous les auspices du Ministère de la Défense Nationale, notre collaborateur Joseph Delmelle publiait une étude sur « *Les Réalisations communales* ». Le premier chapitre de celle-ci était consacré aux réalisations communales répondant au droit de l'homme à une vie spirituelle. L'auteur y faisait allusion, notamment, à la sollicitude témoignée par certaines administrations communales à l'égard des artistes et des écrivains. Parmi celles-ci, quelques-unes méritent des éloges tout particuliers : Uccle, Schaerbeek, Anderlecht, etc.

Saint-Josse-ten-Noode vient de s'associer à cette « politique » culturelle en organisant le 29 octobre 1959, au Musée Charlier, une soirée artistique et littéraire dont le mérite premier revient précisément à notre collaborateur. Certes, dans le passé, Saint-Josse a mis sur pied différentes manifestations culturelles qui, trop espacées et se situant en dehors des perspectives locales, ne mettaient pas en relief la place de la commune dans la vie artistique et littéraire d'hier et d'aujourd'hui.

La séance du 29 octobre a fait la part égale au passé et au présent, aux morts et aux vivants. Elle a rendu hommage à cinq disparus : André Van Hasselt, Henry Maubel, Emile Verhaeren, Iwan Gilkin et Charles Van Lerberghe, et à cinq artistes habitant ou œuvrant à Saint-Josse : Albert Dupuis, Alfred Mahy, Jacques Maes, le sculpteur Talmar et le poète Joseph Delmelle.

Quelque deux cents personnes avaient répondu à l'appel des organisateurs. On reconnaissait, dans l'assistance, plusieurs échevins et conseillers, le secrétaire communal, le Président de la Commission d'Assistance Publique, le poète Maurice Carême, M. Albert Guislain de l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises, ainsi que de nombreux artistes et écrivains : Armand Lejeune, G. M. Matthijs, L. G. Adinau, L. Henno, etc.

Le bourgmestre Guy Cudell introduisit la

séance, exprimant son intention de faire revivre, au Musée Charlier, les séances amicales organisées, jadis, par le maître de céans.

Chargé de présenter la soirée, Joseph Delmelle rendit hommage, tout d'abord, aux écrivains et journalistes ayant souligné, dans leurs écrits, la richesse, passée et présente, de Saint-Josse en tant que « *Terre à pinceaux* » ou en tant que « *Prolongement des jardins d'Akados* » (deux périphrases utilisées, à propos de Saint-Josse, par M. Albert Guislain). Il remonta le cours des siècles afin de montrer la continuité de la vie artistique et littéraire dans sa commune. Et, après avoir évoqué les indiciers bourguignons présents — avec Philippe-le-Bon — au château de Saint-Josse, après avoir rappelé la figure de Jean-Baptiste Houwaert, après avoir signalé que Jean-Baptiste Van Helmont résida chaussée de Louvain, il parla du « *Faubourg des Exilés* » qui, au siècle dernier, accueillit Proudhon et Karl Marx, Benoît Quinet et Victor Considérant, etc. Il en vint, ainsi, à parler de la grande Colette, qui passa une partie de son enfance rue Botanique, et des écrivains, des artistes qui vécurent ou qui vivent à Saint-Josse.

Après cet exposé très documenté, Joseph Delmelle commenta le programme de la soirée, justifiant l'inscription des divers noms y figurant.

D'excellents artistes interprétèrent ensuite les œuvres annoncées. M. Joseph Tielemans et M^{me} Yvette Vanden Acker, accompagnés au piano par M^{me} Sonia Anschütz, chantèrent des mélodies d'Albert Dupuis et d'Alfred Mahy. M^{me} Larissa Deboeck et M^{me} Fernande Claude défendirent, avec talent, les proses et poèmes.

Il faut espérer que cette séance marque le point de départ d'une durable tradition et qu'elle constitue, par ailleurs, un exemple que d'autres communes voudront imiter.

C. S.

L'Art en Brabant

LA Députation permanente du Brabant organise chaque année une exposition d'art à laquelle sont conviés artistes et artisans d'art de la Province.

C'est dans les installations du Palais des Congrès que s'est tenue cette année cette manifestation dont il convient de souligner à la fois la belle tenue et le caractère humaniste.

Pendant trop longtemps les expositions collectives de ce genre ont offert le spectacle désolant d'œuvres de qualité noyées dans une masse hétéroclite d'envois médiocres. Aussi ne saurait-on assez se réjouir de voir se généraliser le principe d'un jury impartial et compétent, chargé d'éliminer impitoyablement — et probablement — les épis vides au bénéfice du bon grain.

Mission difficile, austère, ingrate.

Car, on imagine que cette sélection doit nécessairement provoquer quelques mouvements d'humeur bien compréhensibles chez les « refusés » mais à tout prendre il est de loin préférable que ce ne soient pas les visiteurs qui aient envie de grincer des dents.

En l'occurrence il nous a paru équitable de rendre d'abord hommage au jury que présidait M. Spaelant puisque c'est à lui que nous sommes en premier lieu redevables de l'allure générale de ce salon collectif.

Nous signalons, il y a un instant, son caractère humaniste, voulant, par là, faire allusion à la participation particulièrement importante des architectes brabançons.

S'il est agréable, en effet, de voir de bonnes toiles et des sculptures intéressantes, il est aussi fort réconfortant de constater la ferveur et le climat d'émulation qui règnent chez ceux qui construisent les immeubles et conçoivent les locaux c'est-à-dire le décor harmonieux où peintres et sculpteurs pourront s'intégrer.

Qu'il s'agisse de bâtiments à destination commerciale ou culturelle, d'édifices publics ou communautaires, ou d'immeubles à appartements, comment ne pas y voir l'expression concrète et fascinante de l'humanisme de notre temps, soucieux aussi bien du mieux-être de la collectivité que du confort de l'individu ?

De se pencher sur ces maquettes où se lisent les lignes de force de l'esthétique contemporaine on voit se dessiner la physionomie harmonieuse et rationnelle des cités de demain.

Dans le même ordre d'idées, nos artisans d'art manifestent d'identiques préoccupations que ce soit, comme Jack Jefferys ou Madeleine Van Uffel, dans le domaine de la céramique, comme Florent Crommelynck, dans celui de la décoration murale, ou encore comme Milo Ghobert, dans celui du vitrail.

Peintres et sculpteurs enfin nous apportent le chatoyant kaléidoscope de leurs tempéraments et de leurs personnalités.

C'est, par exemple, Jos Albert qui apporte dans ses travaux une minutie véritablement benédicte.

C'est encore Franz Depoorter qui a ciselé un admirable « Bouquet » ; Henri Herman dont « Le Phare » se souvient du luminisme cher à Emile Claus ; Louis Henno qui décrit avec délicatesse l'éclairage subtil de « L'Orée de la Forêt » ; Jan Verdoot et Henri Storm qui sacrifient avec autorité au surréalisme, tandis que Julien Ficher traite une « Danse folklorique » avec une vigueur toute réaliste et que Jan Cobbaert proclame victorieusement sa foi non figurative.

Anecdote comme Marguerite Antoine avec sa « Saoularde », paysagistes comme Paula André, Jules Ghobert, Emile Patoux ; portraitistes comme Luc De Decker, Claude Lyr, Jos. Peeters ; intimistes comme Lucien Lepage ou Louise Wolff, tous ces artistes, réunis pour nous donner un aperçu général de la peinture brabançonne — et nous songeons autant à ceux que nous n'avons, faute de place, pu mentionner qu'à ceux que nous avons cités au hasard de la cimaise — tous nous affirment la vitalité de notre peinture et le respect que les artistes de chez nous lui vouent par tradition.

Cet amour d'un métier qu'on exerce dans la volonté d'être digne du privilège qu'est le talent, nous le retrouverons également chez les sculpteurs dont les œuvres complètent avec à propos ce panorama attachant de l'art brabançon.

PIERRE PALAVAS.

“Frère lapin” et le Folklore africain

Le lion et l'éléphant sont respectés, le boa est craint et l'on rend un culte au crocodile, mais dans la vie et dans la légende africaine aucun animal ne jouit d'un aussi grand prestige que le lapin.

« Frère Lapin » symbolise essentiellement l'ainé, le frère aîné, autrement dit le sage qui connaît tous les mystères de la vie. Les animaux avec lesquels il cohabite dans la jungle sont beaucoup plus grands et plus forts que lui et ne manquent ni d'habileté ni de ruse. La lionne, qui court moins vite que la proie qu'elle s'est choisie, guettera celle-ci derrière un buisson ou dans un taillis. Le léopard montera jusqu'au faite des arbres pour atteindre sa victime ; le boa enroulera ses long anneaux autour des branches d'un arbre pour attendre homme ou bête ; il fera glisser et tomber les animaux imprudents en déversant de grandes quantités de salive, puis il saisira et étranglera sa proie à terre.

Pourquoi, parmi tant d'animaux rusés et habiles, le lapin jouit-il dans le folklore africain d'une telle réputation de sagesse ? La raison en est simple. La ruse et la malice de la plupart des animaux de la jungle visent à attaquer et à détruire les autres animaux. Le lapin, par contre, s'efforce de déjouer ces fins agressives et égoïstes, il s'applique à sauvegarder la vie.

Un seul exemple, choisi entre tant d'autres, servira à illustrer ces vertus. Un jour le léopard décida de faire le mort et tous les animaux s'assemblèrent autour de sa « dépouille » pour le pleurer et lui rendre l'hommage dû aux morts. Mais ils ne tardèrent pas à remarquer que Frère Lapin n'était pas parmi eux ce qui créa un certain malaise. On eût dit que son absence symbolisait l'absence de sécurité. Ils furent tous soulagés en l'apercevant de l'autre côté de la clairière. De nouveau, ils se sentirent en sécurité et reprirent pleurs et chants funèbres.

Mais, tout à coup, l'oreille de Frère Lapin se dressa et attira leur attention ; puis son petit museau se mit à frémir : il se tourna vers la droite, vers la gauche, puis de nouveau à droite et à gauche, et son museau ne cessait de trembler. « Quand le léopard est-il mort ? » demanda-t-il sans fixer personne, le regard au loin. Les animaux interrompirent leur cérémonie, mais personne ne répondit.

« Qui l'a vu mourir ? », reprit Frère Lapin. Encore une fois, personne ne répondit.

« Qui a fermé ses yeux ? », demanda le Lapin en battant des paupières d'un air malicieux.

« Peut-être, les a-t-il fermés lui-même avant de mourir », répliqua timidement une voix venue du fond de la clairière.

« Si le léopard était vraiment mort, ses yeux seraient certainement mieux fermés », déclara Frère Lapin. A peine, avait-il fini de parler que le stupide léopard serra un peu plus ses paupières.

« Si le léopard était vraiment mort, il lèverait une de ses pattes de devant », ajouta Frère Lapin. Et le léopard eut la sottise idée de lever brusquement une de ses pattes de devant. Les animaux reculèrent d'effroi.

« Si le léopard était vraiment, mais vraiment mort, il ne manquerait pas d'agiter six fois la queue », insista Frère Lapin. A ces mots la bête méchante et vaniteuse remua cinq fois la queue et à la sixième elle se dressa sur ses pattes ; mais les animaux avaient déjà mis les leurs à leur cou et s'étaient dispersés.

Certains prétendent que le singe remporte les lauriers de la sagesse dans le folklore africain. C'est là une erreur. Jamais le singe n'a été pris au sérieux. On ne lui donne guère le titre de « Frère ». On l'appelle « Singe », tout court. S'il est vrai que son talent s'exerce rarement à attaquer et à détruire, le singe n'en est pas moins égoïste et individualiste, et, par ses espiègleries, il provoque la discorde et le désarroi. Il est prêt à tout pour déclencher le rire aux dépens d'un autre. Quant à sa malice, ce proverbe africain en fait peu de cas : « Si tu veux prendre le singe, vas-y lentement et doucement » — voulant dire par là que la patience peut venir à bout de toutes ses ruses. Jamais, on ne traite ainsi Frère Lapin.

Le prestige de Frère Lapin a franchi l'océan avec les Africains. Il est devenu très populaire aux Etats-Unis. Et aujourd'hui il figure en bonne place dans le folklore américain grâce aux célèbres contes de « l'Oncle Remus » de Joel Chandler Harris.

HOLMAN JAMESON.

MIDIS DU TOURISME

Programme : Décembre-Janvier

7 DECEMBRE 1959

Moulins du Brabant, par Marcel Bergé, professeur.

14 DECEMBRE 1959

« Wat Leuven haar bezoekers en toeristen wil aanbieden », par Jos. Van Rijckel, du S.I. Louvain.

21 DECEMBRE 1959

Symphonie Brugéoise, par René de Bock.

4 JANVIER 1960

L'Arboretum de Tervuren, par Aimé Vlemineq, Secrétaire général de la Ligue des Amis de la Forêt de Soignes.

Nos lecteurs sont cordialement invités à assister à ces conférences, les lundis de 12 h. 40 à 13 h. 15. — Buffet à partir de 12 heures. — Local : 83, rue du Lombard, Bruxelles. — Entrée libre.

DÉCEMBRE

*Il faut casser l'écale de la noix
afin d'en dégager la pulpe fraîche,
et, ni les jours obscurs, sous un ciel las,
n'empêcheront le miel, dans le vent rêche,
de poser sur nos lèvres sa douceur,
de guérir l'entaille de nos gerçures,
et si la fontaine est scellée au cœur,
ni le gel, sous son caillot de froidure,
ne pourra arrêter dans notre sang
l'espoir souterrain de son battement.*

P. D.

RENOUVELLEMENT DES COTISATIONS

Nous prions nos membres de vouloir bien, dès à présent, songer au renouvellement de leur cotisation — abonnement pour 1960 — et de verser la somme de 50 francs au C. C. P. 3857.76, AVANT LE 10 DECEMBRE PROCHAIN.

Nous exprimons le vœu que tous continueront à nous être fidèles et à nous encourager dans le développement du tourisme de notre belle province.

Calendrier Touristique et Folklorique

DECEMBRE

ETTERBEEK, 12 : Salle des fêtes, rue Joseph Buedts, gala de clôture. — A 15 heures, matinée enfantine. — A 20 heures, spectacle de variétés.

IXELLES, du 12 au 31 : Festivités organisées par l'Association des Commerçants du Cœur d'Ixelles.

LOUVAIN, Hôtel de Ville, jusqu'au 20 : Exposition internationale consacrée au pape Adrien VI. — Heures d'ouverture : 9 à 12 et 14 à 17 h. 30.

EXCURSIONS - VISITES - ITINERAIRES

EXCURSIONS PEDESTRES DOMINICALES DE « PEGASE »

(Faites en novembre et données à titre documentaire.)

1. Réunion : Porte de Ninove. Départ en tram vicinal pour Dilbeek, Itterbeek, *Pede-Sainte-Anne*, Vlezenbeek, Volsene, La Zuen, Rukkelingen, Meeringen, Brukom, Lot. — Retour en train ou en autobus. — 15 km.
2. Réunion : gare du Midi, en train pour Lembeek, Malheide, Bois de Lembeek, Bois de Seroux, Braine-le-Château, Wauthier-Braine, Bois de Hal, Grootheide, Destelheide, Tournepepe. — Retour en autobus. — 15 km.
3. Réunion : Place Saint-Josse, en tram vicinal pour Huldenberg, Smeisberg, Kleinwaver, Mariegijsbos, Neerijse, Weeberghos, Schreierberg, Vossem. — Retour en tram vicinal. — 15 km.

CONCERT — REDUCTION SUR LE PRIX DES PLACES

En la salle des concerts du Conservatoire royal de musique de Bruxelles :

MARDI 15 DECEMBRE, à 20 heures : Répétition générale du Concert d'Echange que des lauréats du Conservatoire Royal de musique de Bruxelles donneront à Paris.

Au programme : œuvres de CHOPIN, LISZT, ABSIL, FESCHE, BACH, PAGANINI, BAZZINI, GALDARA, GLUCK, PERGOLESE, J. JONGEN, de BOURGUIGNON, etc. pour piano (M. DE GROOTE), violon (M. ZIVONI), chant (M^{lle} BERLANGER).

MARDI 22 DECEMBRE, à 20 heures : Répétition générale du Concert d'Echange que des lauréats du Conservatoire Royal de musique de Bruxelles donneront à Londres.

Au programme : œuvres de CACCINI, SCARLATTI, J.S. BACH, PURCELL, CHAUSSON, FAURE, DE BOECK, RASSE, SCHUMANN, ABSIL, ALBINONI, YSAÏE, KREISLER, PAGANINI pour chant (M^{lle} BERLANGER), piano (M^{lle} ESQUEDIN), violon (M^{lle} GODSON).

PRIX DES PLACES : 10 francs (au lieu de 20 fr.) par place et par soirée pour les membres de la Fédération Touristique de la Province de Brabant et pour les personnes de leur famille.

CONTACTS

Quelques manifestations artistiques en Brabant

A Bruxelles : Neuvième semaine internationale du film de tourisme et de folklore

Organisée par le Comité belge du C.I.D.A.L.C. (Centre International du Cinéma d'Enseignement et de la Culture) et par le Commissariat général au Tourisme, la IX^e Semaine internationale du film de tourisme et de folklore s'est déroulée au Palais des Congrès, à Bruxelles, du 22 au 29 octobre dernier.

Cette compétition annuelle dont la fondation remonte à 1951 a été créée en vue de promouvoir la réalisation de films touristiques de valeur éducative et culturelle tout en permettant une confrontation internationale des techniques utilisées dans ce domaine.

Cette année, cinquante-neuf films de différents métrages, représentant vingt-neuf nations ont été présentés au public.

Le 29 octobre, à l'issue des projections, le jury, composé exclusivement de personnalités belges versées dans les domaines touristique, artistique, culturel, folklorique et cinématographique s'est retiré dans les locaux du Commissariat général au Tourisme où eut lieu la délibération préalable à l'attribution des prix. Le soir, en la salle Albert I^{er} du Palais des Congrès et en présence de M. Pierre Vermeylen, président du CIDALC et de la Semaine, M. Arthur Haulot, commissaire général au Tourisme et président du jury, a proclamé officiellement les résultats.

S'est vu décerner la médaille d'honneur du C.I.D.A.L.C. à titre de meilleur film touristique à tendances culturelles, le film en couleurs « Rembrandt » du cinéaste néerlandais Bert Haanstra.

Le film en couleurs français « Du côté de la Côte » d'Agnès Varda a obtenu le premier prix du Commissariat général au Tourisme, décerné au meilleur film de tourisme.

Le challenge du Ministère de l'Instruction publique, réservé au film le plus susceptible de rendre des services à l'enseignement, a été attribué au film israélien « Voici le pays d'Israël ».

Le prix de l'Union Internationale des Organismes Officiels de Tourisme au meilleur film touristique avec personnalités participant à une action continue, est revenu au film danois « Un cheval en Vacances ».

La coupe C.E.D.O.C. au meilleur film touristique mettant en valeur un sanctuaire ou un monument religieux, au film jordanien « The Cradle of Religions ».

Le prix Sabena pour le film le plus susceptible de montrer l'apport de l'aviation dans le tourisme international au film allemand « Willkommen am Bord ».

Le prix du Commissariat général au

Tourisme au meilleur film folklorique, à l'œuvre suédoise « Dalmalningar ».

Le jury, pour sa part, a décerné le prix spécial du jury au film allemand « Jeudi 7 août, à Hambourg », tandis qu'une mention spéciale était accordée

à la Pologne pour l'ensemble de sa production.

Cette semaine, de haute portée culturelle, s'est terminée par la projection des films primés.

Y. B.

A Anderlecht : L'Art belge du Moyen Age

Fièrement campée dans son écrin de verdure, au cœur du Parc Astrid, la Maison des Artistes d'Anderlecht a eu le privilège d'être la première à pouvoir abriter en ses spacieux locaux l'exposition réalisée par le Service de l'Education populaire du Ministère de l'Instruction publique et consacrée à l'art du moyen âge en Belgique.

Nul n'ignore la noble tâche que s'est assignée, depuis de nombreuses années déjà, ce Service qui propose, aussi bien aux institutions scolaires qu'aux groupements culturels, des expositions itinérantes de reproductions en couleurs d'œuvres les plus variées. Citons parmi les plus récentes : La Peinture européenne de 1860 à nos jours, Rembrandt et l'Aquarelle, qui toutes ont rencontré les faveurs du public et ont, à coup sûr, rempli la mission de vulgarisation artistique qui leur était dévolue.

La présente manifestation, limitée quant à son objet au moyen âge, avait pour but de mieux faire connaître et apprécier les grandes productions architecturales, sculpturales et picturales qui vinrent à éclore au cours de la période envisagée. Elle s'est tenue du 24 octobre au 8 novembre dernier. Lors de la cérémonie de vernissage, le cercle éducatif et récréatif « La Gerbe », qui avait intimement collaboré à la mise sur pied de l'exposition, accueillit, par la voix de son président M. Appelmans, les personnalités au premier rang desquelles figuraient MM. Roberts-Jones, professeur à l'Université Libre de Bruxelles et attaché au Cabinet du ministre de l'Instruction publique et Lheureux, conseiller-chef de Service de l'Education populaire.

Puis, M. Joseph Bracops, bourgmestre d'Anderlecht, prit la parole, en sa qualité de président d'honneur de « La Gerbe » pour dire toute la joie qu'il éprouvait de voir la Belgique rendre ainsi hommage à son art et l'intime satisfaction qu'il ressentait à procéder à l'ouverture officielle de l'exposition. Les invités furent ensuite conviés à parcourir, sous la conduite éclairée de Mme Marie-Anne Geerinck, licenciée en art et archéologie, attachée au Service de l'Education populaire, les deux sal-

Nivelles — Portail de Samson.
Figure adossée à une colonne :
Samson portant un des vantaux
des portes de Gaza.
(Photo « Le Folklore Brabançon »)



les réservées à l'exposition où les photographies et reproductions, agencées avec goût et bénéficiant, de surcroît, d'un éclairage adéquat, firent le ravissement des visiteurs.

Défilèrent ainsi sous les yeux des spectateurs, les réalisations les plus marquantes de l'architecture civile et religieuse romane dans notre pays et nous pensons surtout au château de Bouillon et à celui des Comtes à Gand, à la cathédrale Notre-Dame de Tournai, à la collégiale Saint-Vincent de Soignies, à l'église Saint-Barthélémy de Liège et, en Brabant, à la collégiale Sainte-Grtrude de Nivelles et à la crypte de l'église Saint-Pierre à Anderlecht.

La sculpture romane, bien qu'elle ait laissé moins de traces dans nos régions, n'en reste pas moins très vivace grâce surtout aux fonts baptismaux de l'église Saint-Barthélémy à Liège, œuvre en laiton fondu de l'orfèvre Renier de Huy et en Brabant, grâce à la Porte Samson de la collégiale Sainte-Grtrude de Nivelles où, comme le souligna M^{me} Geerinck, l'œuvre est accordée au monument et respecte l'em-

placement et les dimensions qui lui ont été données.

Le moyen âge gothique était, pour sa part, abondamment représenté. Nous songeons, entre autres, à l'église Notre-Dame de Bruges, à la cathédrale d'Anvers, à Saint-Rombaut de Malines, à Saints-Michel et Gudule de Bruxelles, ceci pour l'architecture religieuse; aux Halles d'Ypres, au beffroi et à l'Hôtel de ville de Bruges, et aux remarquables hôtels de ville de Bruxelles et de Louvain, pour ce qui a trait à l'architecture civile gothique.

La seconde salle n'était pas moins digne d'intérêt, constituant une authentique petite histoire de la peinture et de la miniature aux XIV^e et XV^e siècles, les commentaires judicieux de M^{me} Geerinckx se chargeant de parachever tout ce que de splendides reproductions en couleurs évoquaient à l'esprit et au cœur.

Parmi les quelque trente toiles reproduites, il importe de retenir un choix parmi les œuvres maîtresses de Jean Van Eyck au réalisme si puissant, du Maître de Flémalle, de Roger Van der Weyden avec son thème de la douleur

humaine, de cet artiste si sensible à l'attrait des paysages qu'était Thierry Bouts, d'Hugo Van der Goes ainsi que de Memling enfin, dont les tableaux charmants ont, peut-être, comme le précisait la commentatrice, le tort de ne pas renouveler leurs effets. Pour leur part, les miniatures franco-flamande et ganto-brugeoise ne furent pas oubliées avec des chefs-d'œuvre comme les Très Riches Heures du duc de Berry, les Très Belles Heures de Notre-Dame et les Heures de Notre-Dame dites de Hennessy.

Ce fructueux tour d'horizon accompli, M. Bracops, au nom de l'assemblée, remercia en termes chaleureux l'aimable autant qu'érudit cicerone.

Après qu'un vin d'honneur eût été servi aux invités, les portes de l'exposition furent ouvertes au grand public qui put, à son tour, bénéficier des enseignements et richesses de notre glorieux passé.

En bref, une manifestation dont il nous plaît encore de souligner la grande portée didactique et culturelle.

Y. B.

A Vlezenbeek : Exposition de Peinture et de Photographie

Vlezenbeek, ce délicieux village d'environ deux mille âmes, occupant le centre d'un plateau aux confins de l'agglomération bruxelloise, n'a peut-être qu'un tort, celui d'être un grand méconnu. Certes, un touriste avisé le situera sans peine au sud-est de la capitale, à l'entrée du Pajottenland; un économiste le citera comme centre agricole et d'élevage, la culture des fraises constitue, entre autres, une des principales ressources de la localité; un automobiliste se souviendra, sans doute, l'avoir traversé, un jour, en se dirigeant vers Gaasbeek, son château et ses merveilles. Mais tout cela est bien peu de choses à côté des charmants attraits naturels, artistiques, voire folkloriques, que recèle la localité.

Quelques autochtones particulièrement clairvoyants l'ont compris en fondant, le 5 avril 1959, le Cercle Historique et Folklorique de Vlezenbeek. (De Geschied. en Heemkundige Kring van Vlezenbeek.) Ce groupement, quoique à peine sorti du néant, se mit sur le champ à la tâche et, à l'occasion du marché annuel du 24 octobre dernier,

il était déjà en mesure de sortir le premier numéro de son bulletin périodique et d'offrir à ses concitoyens et à tous ceux que l'art intéresse, sa première exposition réservée aux peintres du Pajottenland en même temps qu'il livrait à l'appréciation du public son second reportage photographique consacré à la vie à Vlezenbeek.

La vaste salle paroissiale où se déroulait l'événement paraissait trop petite pour contenir les innombrables documents photographiques, œuvres de Michel Deurinckx, Prosper Mox et Dries Merckx, ainsi que des membres du Cercle local qui constituaient à eux seuls un panorama plein de vie de Vlezenbeek envisagé sous tous ses aspects.

Les murs aussi accrochaient et retenaient le regard avec des tableaux de Armand Moussiaux, Christiane Vanderhaegen au pinceau très sûr dont on admire surtout une nature morte avec masque hallucinant de Beethoven, de Bert Van Den Broeck dont, principalement, les dessins de la meilleure verve furent unanimement appréciés. Cet artiste n'a pas son pareil pour typer,

avec une truculence non dépourvue de vérité, un personnage populaire. Les scènes inspirées par la naissance du Christ semblent avoir exercé un attrait particulier sur le talentueux dessinateur. On vit, notamment, des « Nativités » dans lesquelles un saint Joseph fumant calmement la pipe donne l'impression de sortir en droite ligne du bon vieux terroir régional.

En sortant de la salle d'exposition, le visiteur ne manqua pas de franchir la chaussée pour pénétrer dans la très curieuse et très pittoresque église Notre-Dame, datant de 1305, mais qui a subi d'importantes modifications au cours des siècles.

Là, s'offraient à ses yeux les trésors de l'édifice : ostensoirs, calices, reliquaires, missels richement reliés, statuettes en plâtre et en bois, chandeliers en bronze, etc.

Et c'est le cœur réconforté qu'il quitta les lieux, assuré qu'il était que le jeune Cercle de Vlezenbeek fera encore parler de lui.

Y. B.

La Promotion de l'Economie en Brabant

La Province de Brabant, en collaboration avec l'Inspection générale économique du Ministère des Affaires économiques, organise depuis le 15 oc-

tobre 1959 des permanences où les industriels, artisans et commerçants peuvent recevoir toutes informations concernant les conditions d'établissement,

octroi de crédits ou de subventions, terrains industriels disponibles, avantages offerts par les communes, etc.

Ci-dessous la liste de ces permanences :

VILLES	ADRESSES	JOURS	HEURES	DELEGUES
Bruxelles 4	55, avenue des Arts Tél. (02) 11.59.59	Mercredi	9 h 30 à 12 heures	M. Steufken M. Raymaekers
Jodoigne	Hôtel de Ville	2 ^e et 4 ^e jeudi du mois	10 h 30 à 12 heures	M. Steufken
Nivelles	Académie du Musique (Ecole) rue Bléval	1 ^{er} et 3 ^e mardi du mois	14 heures à 16 h 30	M. Steufken
Perwez	Maison communale	1 ^{er} vendredi du mois	10 heures à 12 heures	M. Steufken
Tubize	Maison communale	3 ^e vendredi du mois	10 heures à 12 heures	M. Steufken
Wavre	Hôtel de ville	2 ^e et 4 ^e lundi du mois	9 h 30 à 12 heures	M. Steufken
Aarschot	Hôtel de ville	Mardi	9 h 30 à 12 heures	M. Raymaekers
Diest	Hôtel de ville	Vendredi	9 h 30 à 12 heures	M. Raymaekers
Louvain	Hôtel de ville	1 ^{er} et 3 ^e jeudi du mois	9 h 30 à 12 heures	M. Raymaekers
Tirlemont	Hôtel de ville	1 ^{er} et 3 ^e jeudi du mois	14 h 30 à 16 h 30	M. Raymaekers

REMARQUE : Les permanences coïncidant avec un jour férié seront reportées au même jour de la semaine suivante.

D'autre part, M. Janssens, conseiller d'économie régionale de la Province de Brabant, se tiendra à la disposition

des intéressés les mercredis et les vendredis de 9 à 12 heures et de 14 à 16 heures, 22, rue du Chêne à Bruxelles.

les, Bureau 46 (Tél. 13.18.20) pour leur fournir tous les renseignements désirables en matière d'industrialisation.

POUR ENCOURAGER L'ETUDE DU CHANT

Une bourse de 10.000 frs instituée par la Province de Brabant en vue d'encourager l'étude du chant au Conservatoire Royal de Bruxelles, sera conférée à la suite d'un concours auquel sont admissibles les candidats et les candidates de nationalité belge nés dans la Province de Brabant ou y domiciliés depuis deux ans au moins, et n'ayant pas dépassé l'âge de 25 ans à la date du concours.

Les inscriptions seront reçues au Secrétariat du Conservatoire, rue de la Régence, 30, Bruxelles, jusqu'au 3 décembre 1959 inclusivement.

Le concours aura lieu le 4 décembre 1959 à 10 heures.

Les récipiendaires qui à la date du concours ne suivraient pas encore les cours de chant au Conservatoire Royal de Bruxelles et qui se verraient attribuer une bourse d'étude, n'obtiendraient la liquidation de cette bourse que sur production d'un certificat délivré par ledit Conservatoire et attestant qu'ils se sont inscrits au cours de chant.

Les demandes doivent être accompagnées d'un certificat d'inscription aux registres de population et d'un certificat émanant du Directeur d'une école de musique ou d'un professeur de chant, et constatant que les postu-

lants possèdent les connaissances musicales et les dispositions requises pour se présenter au concours.

La bourse provinciale de chant est conférée pour un an.

Elle peut être renouvelée d'année en année pendant trois ans, sur avis motivé de M. le Directeur du Conservatoire Royal de Musique de Bruxelles.

UN NOUVEAU THEATRE A BRUXELLES

A la Maison des Ducs de Brabant, 16, Grand'Place, à Bruxelles, s'est ouvert, le 12 novembre dernier, un nouveau théâtre dénommé « Le Théâtre de Quat'Sous » et dirigé par M. Roland Ravez. Le Syndicat d'Initiative de la Ville de Bruxelles avait assuré son patronage à cette soirée inaugurale.

Six spectacles d'abonnement sont prévus pour la saison 1959-1960. Seront successivement représentés : Mademoiselle Julie de Strindberg (Suède), Les Trois Chapeaux Claque de Mihura (Espagne), La Tragédie Optimiste de Vichnevski (Russie), L'Opéra des Gueux de John Gay (Angleterre), Le Séducteur de Diego Fabri (Italie) et Du Plomb pour ces Demoiselles de Frédéric Dard (France).

Les représentations ont lieu tous les soirs (sauf le lundi) à 20 h. 45. Des matinées sont également prévues les samedis, dimanches et jours fériés à 15 h. 30.

Pour tous renseignements complémentaires ainsi que pour les conditions d'abonnements, prière de s'adresser, 16, Grand'Place, à Bruxelles, tous les jours de 11 h. à 13 h. 30 et de 15 h. à 19 h.

PRESTIGE DE L'ATOMIUM

L'Atomium, qui fut le symbole et le clou de l'Exposition Internationale de 1958, à Bruxelles, est devenu une des principales attractions touristiques de Belgique.

Quelque 3.000 visiteurs, en moyenne, découvrent ou redécouvrent chaque jour cette extraordinaire construction dont la silhouette est désormais universellement célèbre.

Par l'ascenseur le plus rapide d'Europe, le visiteur accède à la sphère supérieure, située à 100 m. de haut, d'où il découvre l'inoubliable panorama de la capitale et, par temps clair, l'aéroport de Bruxelles, la tour de la cathédrale Saint-Rombaut de Malines, les hautes cheminées des briqueteries de Boom et parfois même, à l'horizon, l'agglomération anversoise.

La visite des sphères intermédiaires de l'Atomium s'effectue par des escaliers placés dans les tubes reliant les sphères. A l'étage inférieur, le visiteur peut assister à la projection d'un film de vulgarisation sur la constitution de

59

NOS MOTS CROISES

SOLUTION DU N° 3

1.	2.	3.	4.	5.	6.	7.	8.	9.	10.
P	L	A	N	C	E	N	O	I	T
A	O		I	R	A	I		L	I
M	U	S	E	E		C	A	L	A
E	V	E	R	E		E	T		R
L	A	C			S	E	R	B	E
	I	T	T	R	E		A	I	
O	N	E	R	O	S	I	T	E	S
R			A	U		L	O	R	I
N	O	V	I	L	L	E		E	T
E	N	I	N	E	S		Y	S	E

HORizontalement

- Romane, celle de Leefdaal fut édifée au XII^e siècle.
- Ville du Brabant dont la Basilique possède une Vierge Noire miraculeuse datant du XIII^e siècle. — Elle est belle au sommet de la butte de Waterloo. Interjection.
- Retourné : transpira. — Première partie du nom d'un Chinois très connu.
- Les fervents du sport hippique s'y donnent rendez-vous.
- Ce qu'est le climat du Brabant. — Voyelle doublée.
- Initiales d'un vieux club bruxellois de football, qui joue actuellement en Division II. — Villers-la-Ville en est une du Brabant.
- Epoques. — Anagramme de saki.
- Ville d'Algérie. — Durillon.
- Prince né à Bruxelles, à la mémoire de qui une statue fut élevée au Parc d'Egmont. — Matière dont ont été réalisés les personnages du Palais de l'Empire, à Waterloo.
- Début d'un faubourg de Bruxelles, qui vit naître le grand romancier Camille Lemonnier. — Un séjour de quinze jours en Brabant en est une réelle.

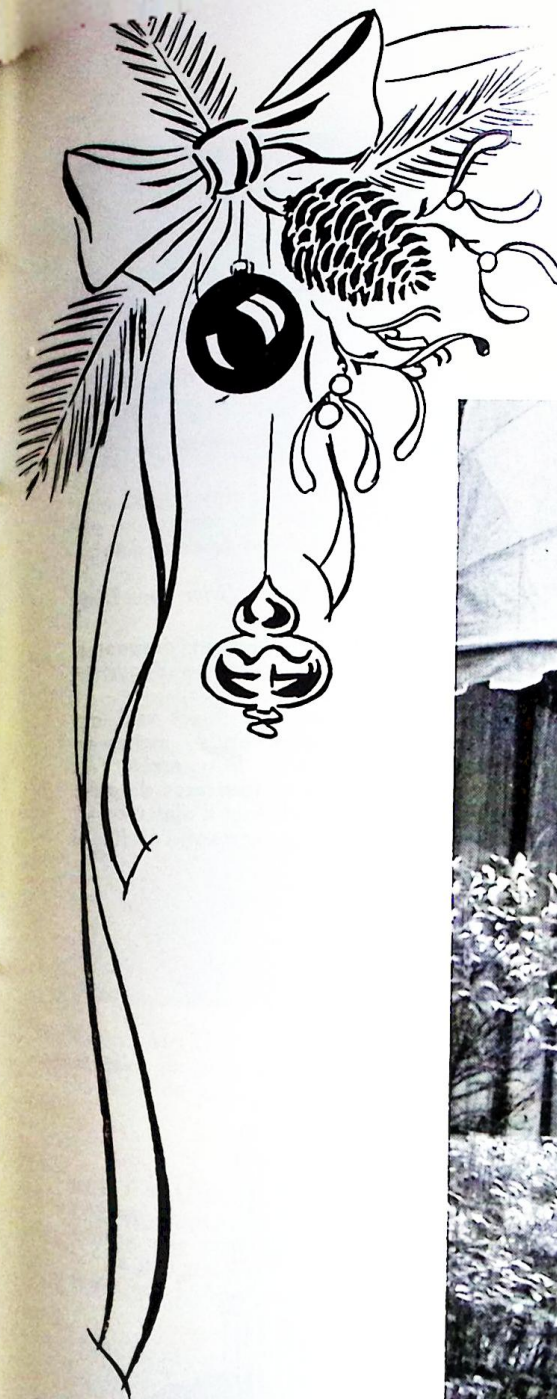
PROBLEME N° 4

1.	2.	3.	4.	5.	6.	7.	8.	9.	10.

VERTICALEMENT

- Commune située aux confins des provinces de Brabant et de Namur. — Mesure.
- Commune du Brabant, presque à la limite du Hainaut.
- Commune du Brabant, célèbre par sa procession en l'honneur de N.-D. « Etoile de la Mer ».
- Abréviation religieuse. — Romancière française.
- Commune du Brabant dont l'église Saint-Vincent, restaurée après le bombardement de 1943, comprend trois nefs du XVIII^e siècle sans transept et une tour romane posée en façade. — Venue au monde.
- Parcouru des yeux. — Premier mot d'une commune située entre Bruxelles et Louvain, où la vigne était déjà cultivée au moyen âge.
- Commune non loin de Hal, où se déroule chaque année une longue « Marche » en l'honneur de saint Véron. — Démonstratif.
- Deux voyelles. — Son huile est purgative.
- Cité de verre aux innombrables serres.
- Note. — Anagramme du surnom donné à Eisenhower. — Général américain.

PIERRE LAURENT.



1960. — D'une extraordinaire sobriété, cette robe témoigne d'une élégance parfaite. Portée sous une veste de même étoffe, elle se taille en lainage noir et se borde de satin identique à la ceinture haute et bouclée.

(Christian Dior)



Caprices de l'An 60!



Malgré la grisaille et les rigueurs de décembre, la ville scintille comme un joyau. Le temps s'arrête, les soucis s'estompent pour laisser à chacun une impression d'allégresse communicative.

Comment résister d'ailleurs à ce climat de fête, à cette fièvre d'achats,

CLASSIQUE. — Net et rectangulaire, tel qu'on l'aime actuellement, ce sac en veau lisse se rabat entre les poignées piquetées.

(Delvaux)



à cette marée de joie qui nous submerge et bientôt nous envahira ? Mieux vaut participer à l'euphorie, se retremper dans une ambiance inhabituelle, enthousiaste et animée. Partout les fenêtres s'illuminent, les sapins se plantent aux carrefours, les guirlandes et lampions relient entre elles (symboliquement) les maisons.



BALLERINE. — Sur un fourreau de satin noir, plusieurs volants de tulle à pois accusent la silhouette dansante de ce modèle largement ceinturé.

(Lempereur)

On est heureux. On ne s'en cache pas.

Demain d'autres projets nous attendent, d'autres devoirs, d'autres plaisirs. Aujourd'hui, le présent seul est valable. L'avenir ne compte pas.

Au terme d'une année, souvenez-vous, le rythme est rompu. Il faut une trêve à chacun pour reprendre le pas. La cigale qui a trop chanté, la fourmi qui a trop travaillé souhaitent enfin s'arrêter. Ensuite elles seront aptes à recommencer.

GAIS REVEILLONS.

Chez soi ou au-dehors, la tradition du repas de minuit sert de prétexte

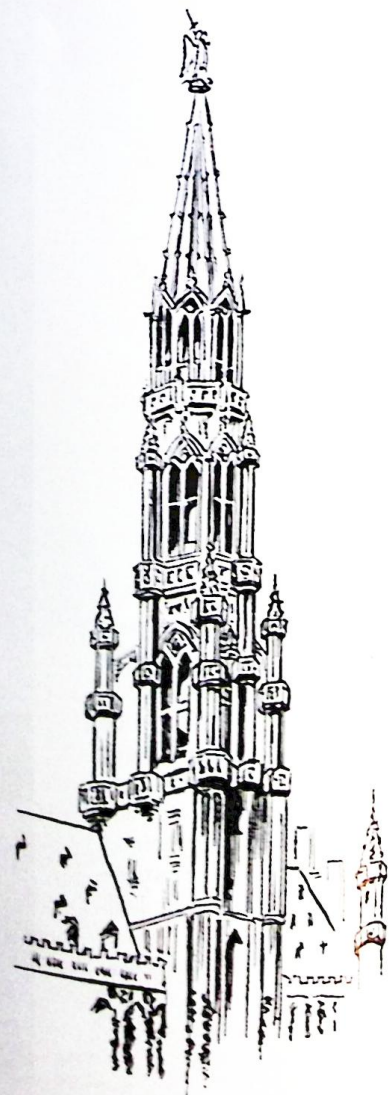


CENDRILLON. — Forme stricte mais talon incurvé, voici le soulier du soir élégamment orné d'une broderie d'ambre et de jais.

(Roger Vivier pour Dior)

aux réunions amicales et dansantes. Homards et foie gras se dégustent en tenue d'apparat.

Les jeunes femmes, il est vrai, ont rarement l'occasion de se mettre en frais, de porter à bon escient les robes, les bijoux et fourrures de gala. Peut-on leur en vouloir d'aimer cela ? De choisir minutieusement l'étoffe et



CHEZ MAXIM'S. — Réduit et rond, ce calot de velours noir est monté sur un bijou de strass, ombrant le front.

(Paulette)

STYLE GARBO. — Pour les visites de l'An, ce chapeau de velours ceinturé de satin semble convenir exactement. Doublié de gros-grain il se drape en hauteur, tandis que le bord ondoie gracieusement.

(Albony)



BEL AMI. — Ce manteau Macfarlane, exécuté en vison Saga s'accompagne d'un manchon et d'une toque assortis, dont la coupe étudiée met en relief la qualité des fourrures.

(Pierre Balmain)



la nuance d'un modèle ? De comparer les formes et les qualités d'un accessoire ? De rechercher une parfaite harmonie entre les éléments renouvelés d'une toilette de soirée ?

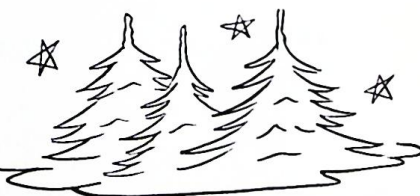
Les fêtes ne sont-elles pas imaginées, précisément, pour leur permettre une beauté différente, pour accentuer leur éclat et leur personnalité ?

Dès lors, pourquoi les contrarier ?

CLIMAT DE NOEL.

Autour de l'arbre givré, de la cheminée aimablement décorée, les paquets s'amoncellent, noués de satin ou de papier coloré. Chacun d'eux renferme une surprise, un cadeau inespéré. Pour Elle et pour Lui, pour les parents et les amis, l'heure joyeuse va sonner.

Que renferment-ils donc ces écrins légers, ces cartons alignés qui gardent jusqu'à l'ultime seconde, le secret d'un rêve enfin comblé ?



Tout au long d'une année, la raison a dominé. Aujourd'hui le caprice et la frivolité peuvent triompher. La sagesse et l'utilité cèdent enfin au plaisir de donner un objet inédit, une parure momentanée.

L'élégance trop souvent négligée, va de nouveau s'imposer. Par un aspect moins banal, par un détail brillant, la tenue quotidienne va se métamorphoser, se mettre au diapason de l'actualité.

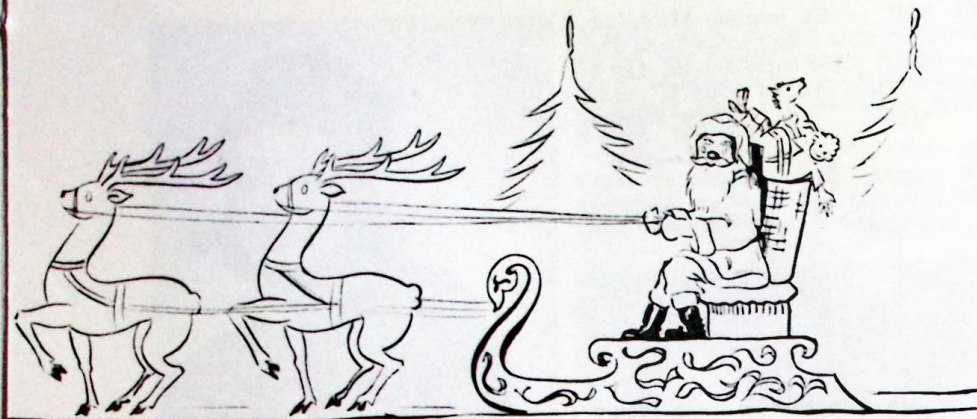
UNE TRADITION.

« Une femme sans bijou ressemble à un paysage non éclairé », affirme un vieil adage français. Il va sans dire que nous n'en subissons guère

PASSE-PARTOUT. — Cet ensemble pratique et actuel doit plaire à toute femme raisonnable. Composé de la robe droite et du manteau semi-vague en Prince de Galles beige et marron, il se complète d'une « bombe » en feutre taupé.

(Nina Ricci)





cette année si l'on en juge par la moisson proposée.

Les boutiques regorgent de tentations.

Colliers, clips, bagues et bracelets rivalisent de nouveauté. Les perles baroques, multicolores et serties de métal ciselé, les pierres cristallines aux reflets d'arc-en-ciel, les cabochons irisés, les chaînes d'or et d'ar-

gent aux maillons ouvragés séduisent d'emblée.

Plus loin, d'autres trouvailles requièrent notre attention :

— Les chapeaux de velours sombres, réduits ou géants, éclairés de strass ou cernés de satin.

— Les sacs élégants, rectangulaires et rabattus, pratiques en même temps.

— Les gants courts ou mi-longs,



ELEGANT. — Souple et mi-long, ce gant de chevreau pâle s'agrément d'une piqure centrale, terminée elle-même par un nœud papillon. (Dior)

pâles et souples, ornés d'une découpe ou d'un ruban.

— Les bas ensorcelants, sombres ou « nuit », avec ou sans couture, mais cloutés de points brillants.

— Les souliers de tissu, généralement assortis à la robe et surmontés d'une cocarde ou d'un motif perlé.

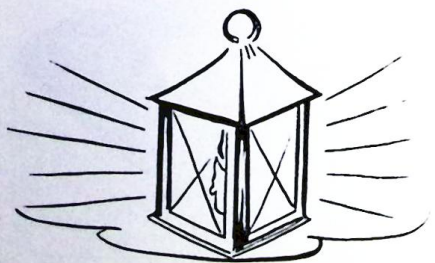
Ensuite, évidemment, les fourrures précieuses ou non, les étoles et les manchons, les vestes et les manteaux. Tout ceci destiné à valoriser la robe exquise et vaporeuse, la jupe à danser, le corsage décolleté, tellement gracieux à porter.

PENSEZ A LUI.

D'une part, pour prendre son avis avant de commander la robe à mettre pour les fêtes, de l'autre, pour mieux connaître (ou deviner) le cadeau qu'il souhaite.

A ce sujet, faut-il rappeler les articles de bijouterie, de sport et de fantaisie, les originalités vestimentaires qui auront tout lieu de lui plaire ?

Sans se limiter aux cravates et foulards, aux briquets et porte-clés, au bracelet-montre ou d'identité, il est possible de trouver le détail im-



SURPRISE. — Un bijou pour lui. Un bijou pour elle. L'heure des cadeaux a sonné. La surprise est toujours plus belle qu'on ne l'espérait ! (Bijouterie et orfèvrerie françaises)

prévu, étonnant pour lui. Cherchez plutôt à satisfaire son « hobby » : la chasse, la pêche, le jardinage ou le ski... Tant de choses lui manquent encore pour enrichir son équipement, pour compléter sa panoplie. C'est le moment de lui offrir ce dont il a le plus envie !

BOUQUET DE L'AN.

Aux fleurs et vœux que vous recevrez, aux bonnes résolutions que vous prendrez, ajoutez celle qui fera de vous une femme plus coquette et mieux aimée.

Apprenez à suivre la mode avec discernement. Sans être son esclave, sans subir son autorité, libérez-vous de certains préjugés. Les couleurs, tellement subtiles, les tissus, toujours plus beaux, sont inventés pour vous. Ne renoncez pas au plaisir de vous en parer, de les soumettre à votre caprice passager.

FRANÇOISE.



DAME BLANCHE. — Séduisant et neuf, ce tailleur de cocktail est réalisé en breitschwanz « ice-blue », souligné d'un col de vison blanc et fleuri de violettes. A noter aussi la coupe amincissante de la veste, pourvue de manches-cape. (Slachmuylder)

FANTASQUE. — Splendide, ce collier associe les sertissures hautes et plates pour pierres taillées du Tyrol mauve campanule et vert sapin, autour de motifs d'émail émeraude et violette. (Cis)

SOUPLIER DE SATIN. — L'escarpin toujours préféré est ici traité en satin grège et cuir du même ton, garni sur l'empeigne d'un nœud perlé. (Quilichini)



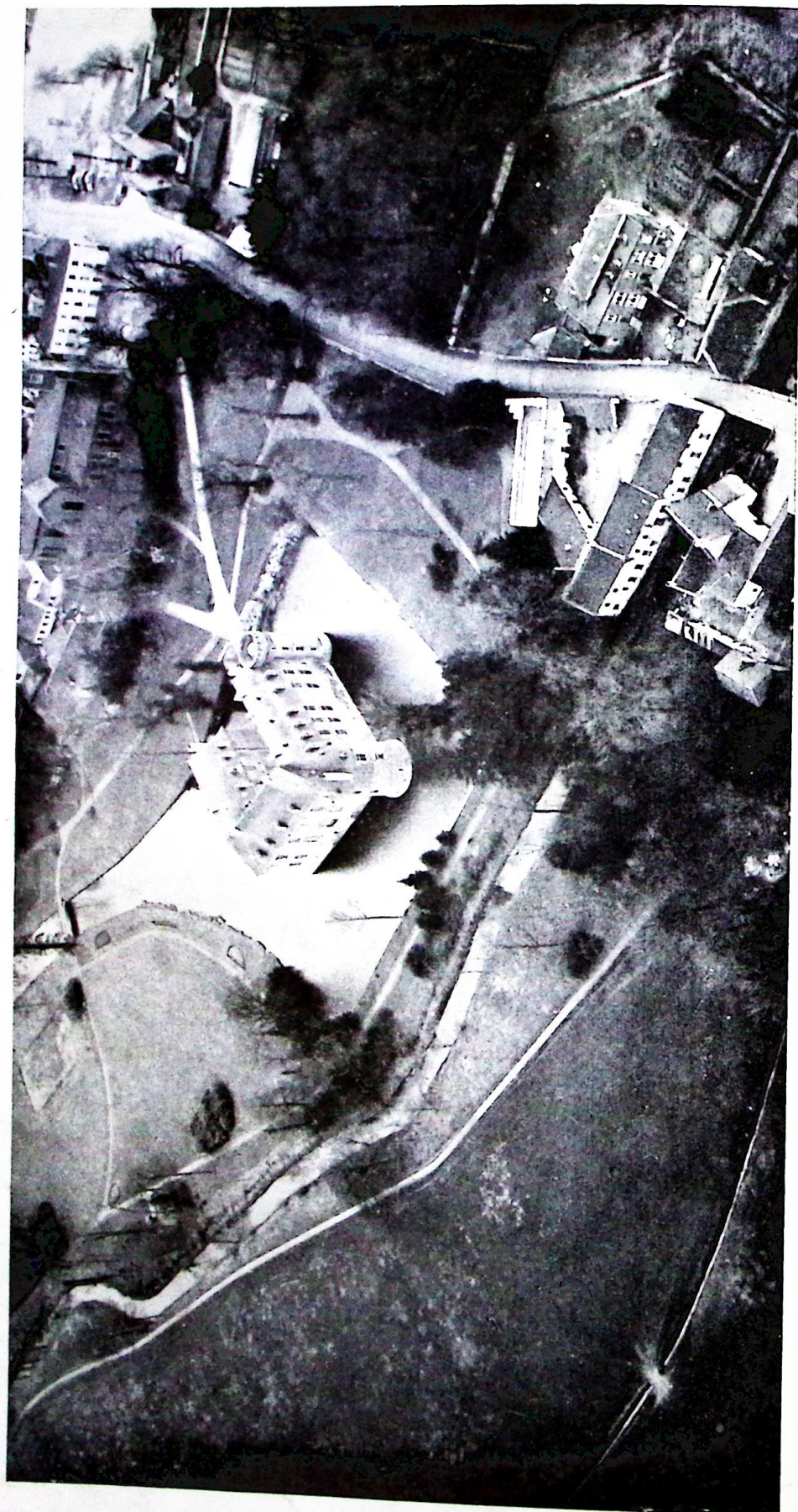
CANDIDE. — Toute rose et pailletée, cette robe de jeune fille voile son décolleté généreux sous un boléro identique, fermé d'une fleur de satin. (Pierre Billet)



AVANT-GARDE. — Le modèle le plus vendu, cette année, oppose à la robe gonflée dans un ourlet plat et noué, le spencer à col tailleur et boutons de passementerie. (Yves St-Laurent)



Le Brabant vu du ciel...



BRAINE-LE-CHATEAU — Ce manoir est un monument très intéressant, entouré de douves. On ignore par qui et quand il fut bâti. Dans le coin supérieur droit, on distingue le pilori, qui est le seul de cette espèce à avoir échappé à la haine des Français pour tout ce qui rappelait le régime féodal.

(Cliché Polyfoto-Avion)